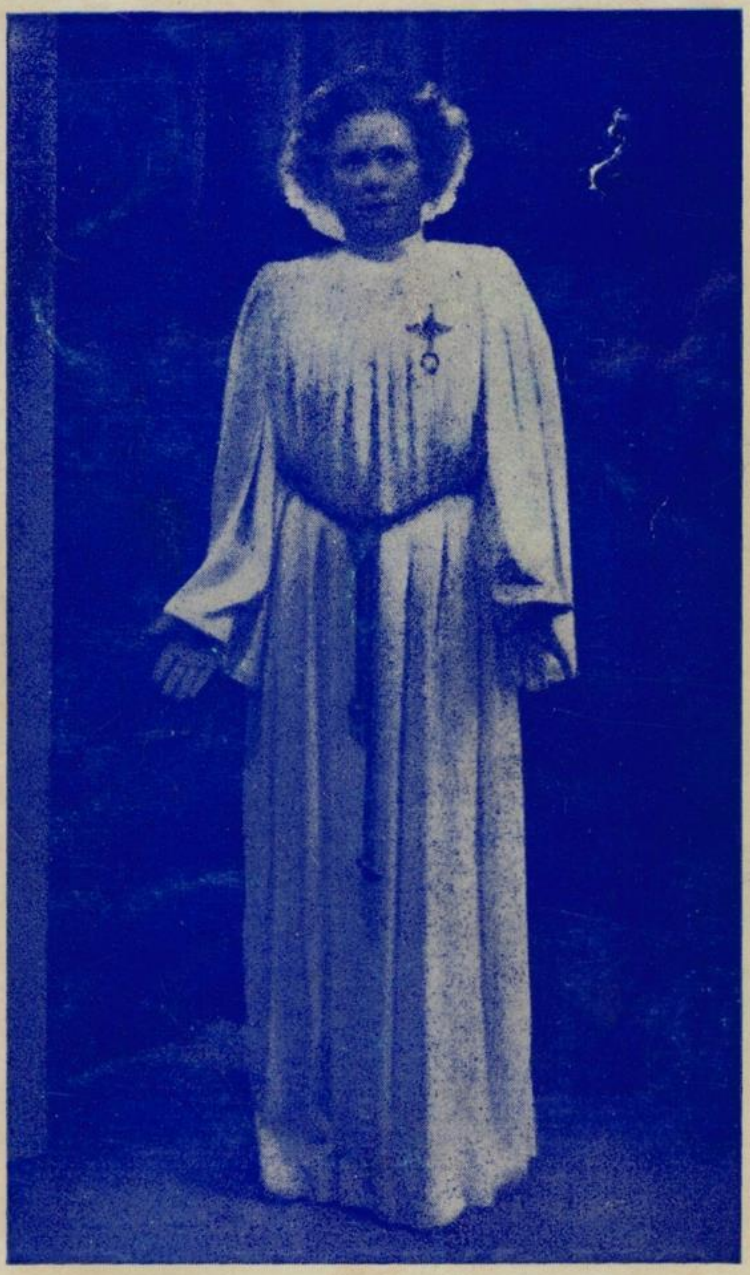
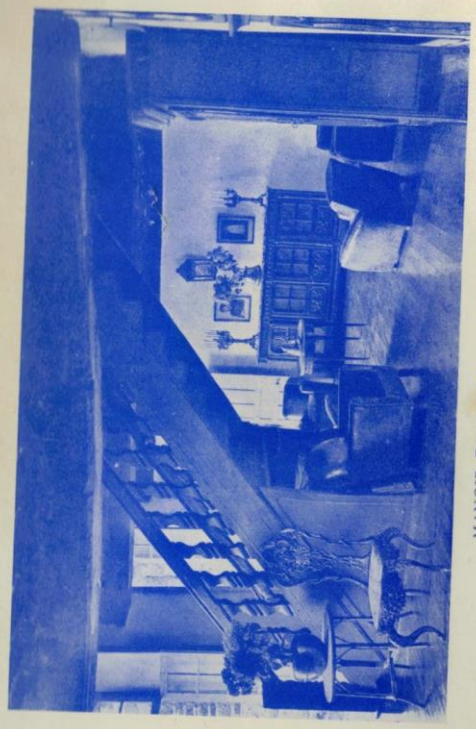
GENEVIÈVE ZAEPFFEL
Directrice Fondatrice du Centre Spiritualiste de Paris

ARRANGEZ-VOUS LA-HAUT !



PROPHÉTIES JUSQU'A L'AN 2000



MANOIR DU TERTRE. — Salle Antique
Manoir des songes et des visions de mon enfance

Ô Jean Claude
je prophétise, après
une dernière épreuve
la chance inespérée
illuminera ta vie

ARRANGEZ-VOUS
LA-HAUT !

Fin de l'année
triomphe bref
bénéfique

Jacques

DU MÊME AUTEUR :

Le Livre de mes Prophéties ..... (épuisé)
(1938, année décisive)
Mon Combat Pyschique ..... (épuisé)
(1939, l'An Rénovateur)
Prophéties 1941 ..... (épuisé)
(L'Arrêt du Destin)
Livre Domucentaire et Prophétique . (épuisé)
(1942, la Sentence des Dieux)
Plaquette Prophétique (1941 à 1946). (épuisé)
Dictionnaire du bonheur .....
(Livre de chevet)
1943, Espoir ..... (épuisé)
Plaquette du mouvement Croix du Sud ..... (épuisé)
1944, Le Miracle des Ames ..... (épuisé)
7 000 Captifs sans haine et Prophéties Mondiales ..... (épuisé)
Comment je vois l'avenir du Monde (1935-1959) ..... (épuisé)

Tous droits de reproduction, traductions et toutes adaptations, y compris la cinématographie muette ou parlante, le théâtre, la T.S.F. et la télévision, réservés pour tous pays, même l'URSS, sauf autorisation expresse de l'auteur.

M. et Mme J. C. FICHET
8, Rue André Gide
35 - RENNES

M. et Mme J. C. FICHET
8, Rue André Gide
35 - RENNES

Je dédie ce livre à mes petits neveux et nièces pour le triomphe de leurs études.

Que leur vie soit un exemple de courage, de justice et de bonté envers tous.

Ainsi tous les pouvoirs leur seront acquis.

TANTE GENEVIÈVE
Janvier 1967

Fichet. J. Cl.
17 CH
Rennes - 35

A VOUS
QUI DOUTEZ DE L'EXISTENCE DE DIEU,
ce livre apporte des preuves de son appui
et par conséquent de son existence

La simple pensée :
« ARRANGEZ-VOUS LA-HAUT »
fait que DIEU permet aux âmes missionnaires
de l'Astral de vous aider.

Il faut parler à DIEU comme à un Père aux
richesses illimitées toujours prêt à recueillir
l'enfant prodigue.

GENEVIÈVE ZAEPFFEL
Directrice Fondatrice du Centre Spiritualiste de Paris

Mr et Mme J. C. FICHET
9 Rue du Romarin
35 - RENNES
35135

ARRANGEZ-VOUS LA-HAUT !

PROPHÉTIES JUSQU'A L'AN 2 000

Article du journal « Excelsior »
du mardi 13 décembre 1938

Cet article, écrit par un journaliste sceptique, aidera le lecteur à mieux comprendre les sentiments qui animent ce livre.

DEVANT 3.000 PARISIENS

Une Prophétesse annonce les États-Unis d'Europe

Le 13 décembre 1937 — il y a tout juste un an — Mme Geneviève Zaepffel annonçait publiquement, devant 3.000 personnes — dont j'étais : « Nos armées seront à la frontière ; mais ce ne sera pas la guerre ! » (1)

Cette prophétie, jointe à quelques autres plus anciennes (abdication d'Edouard VIII, conquête de l'Ethiopie par l'Italie, guerre d'Espagne, etc.) a sans doute excité les esprits : hier soir, salle Pleyel, les 3.000 personnes étaient encore là.

---

(1) Mobilisation sans issue, ce fut Munich.

Qui est donc cette étrange femme qui, seule, remplit l'immense salle aussi sûrement que l'orchestre le plus fameux, le plus prestigieux ténor ? Une Bretonne, née dans la forêt de Brocéliande, au pays des druides et des fées. Mais, pour en revenir aux temps modernes, chaque année, les âmes errantes de l'Astral lui imposent, affirme-t-elle, une date : « Tel jour tu prophétiseras. » Au jour indiqué, les paroles lui sont dictées, qu'elle répète ; des images la harcèlent, qu'elle décrit. Directrice et fondatrice, depuis 1927, du Centre Spiritualiste de Paris, elle ne se livre à la grande foule que ce jour-là. Une fois par an. C'était hier.

Ecoutons... Peut-être 1939, à travers ses mots, s'éclairera-t-il...

La voici, assez menue, mais grandie par une cape blanche, le visage auréolé de cheveux gris. Elle commence par quelques phrases, et soudain s'arrête pour se remettre bientôt à parler par saccades. Les âmes l'inspirent... Elle prophétise :

— Je vois un immense champ de drapeaux... Ils semblent se battre les uns contre les autres... Le drapeau flamboyant de France change de couleur...

» Je vois des pays... quelque chose d'horrible : des monceaux de chair humaine jetés dans une grande cuve (1)... Il en sort des squelettes... L'Italie change de visage... Dix-sept nations se rallient aux grandes... Mais l'orage va recommencer... Des guerriers... Toutes les frontières, toutes les colonies écroulées dans l'abîme... Je vois des légions d'hommes, des myriades d'étoiles... C'est à peine le printemps et nous sommes à nouveau menacés... Munich ne durera qu'une saison... Je vois Chamberlain... Il est marqué sur le plan de l'Astral d'une influence bénéfique...

(1) Les fours crématoires.

Il faut donc qu'il vive...

Mais le jour où il ne sera plus en Angleterre, il se passera des choses terribles pour le monde.

Il y a, de l'autre côté de la frontière, des gens qui marquent sur du papier, ce que demain ils exigeront.

Tout se modifiera...

Il faut que les Etats-Unis d'Europe soient... Il faudra que ceux qui sont au pouvoir s'en aillent.

Je vois les frontières qui semblent s'enfoncer dans la terre. Nous sommes en mars, oui les frontières disparaissent.

Les Etats-Unis d'Europe !

Après beaucoup d'autres prophéties, Geneviève Zaepffel se retire aussi simplement qu'elle arriva. Et la foule sort, composée à la fois de fervents et de sceptiques, d'ironistes et d'enthousiastes.

Bien que très entourée, j'ai pu quand même approcher la prophétesse qui, me serrant la

main, tout en me dévoilant son visage bien triste et ravagé par ses visions, me dit : « Ce qui nous attend est bien triste, pauvre France ! »

Dehors, la rue était calme, peu passagère ; malgré l'hiver, le froid n'était pas glacial. Du monde dans les bars et les cafés attestait qu'il faisait bon vivre dans l'insouciance du futur.

Mais cependant les prophéties ? Et combien sombres !

Peut-être ne faut-il leur accorder que le souvenir d'une étrange soirée vécue auprès d'une femme dont nous estimons le charme et la valeur.

Pierre Lagarde.

Mon Credo

Je crois que les maux dont souffre l'humanité, ont pour base l'erreur dans laquelle vit l'homme.

Je crois aux deux forces de courants, qui inondent notre planète. L'une de ces forces alimente l'homme dans ses plus bas instincts, le conduit souvent jusqu'au crime. Ce courant pourrait s'appeler simplement « force satanique » et ne peut émaner que de notre partie animale.

Or, il existe un autre courant d'ondes et de force qui s'appelle « force spirituelle ».

L'erreur de l'humanité est d'ignorer ce courant au point de ne jamais s'en servir. Cependant ce courant, cette force, est à la portée de tous. Il suffit de vouloir se brancher sur cette force pour la posséder et l'utiliser, afin de transformer sa vie.

La possédant, chacun peut diriger les actes de sa vie et réussir ses desseins.

Je crois que tous ces pouvoirs sont nôtres, tant que nous demeurons branchés sur ces bons courants.

De même qu'un courant de mauvais voltage fait sauter le système électrique d'une maison, de même pour les courants qui alimentent l'homme, le bon courant donne tous les pouvoirs, le mauvais fait sauter notre cerveau qui devient incohérent et dispense des idées dangereuses.

Il est écrit que nul ne peut servir deux maîtresà la fois, de même une prise ne peut être branchée sur deux voltage différents en même temps.

Je crois être branchée sur les bonnes forces lorsque, le cœur pur de tout ressentiment, je prie et dis : « *Arrangez-vous là-haut !* »

Je répète cette prière jusqu'à ce que je sente qu'elle a atteint son but. Je puis dire que jamais je n'ai été déçue. Il est vrai que très souvent, il s'agissait de sauver autrui d'un danger qui le menaçait, soit psychiquement, soit moralement.

Après mes soirées de prophéties, j'étais très sollicitée dans tous les domaines. Prenant Dieu à témoin, je lui disais, il faut faire quelque chose, « *Arrangez-vous là-haut !* »

Longtemps après, certains venaient me dire : « Depuis que je vous ai écrit, voici ce qui est advenu ». Mais bien peu se rendaient compte qu'une simple prière avait changé le cours de leur vie.

Je crois fermement que quiconque invoque les bonnes forces, en devient assez riche pour les distribuer à qui en a besoin. J'insiste pour

rappeler que pour obtenir, il faut, non pas haïr, mais aimer même ses ennemis.

Avant de demander, analysez votre état d'âme, balayez tout ce qui est trouble, exposez vos besoins et lancez votre prière. Dès que votre âme est branchée sur le courant du bien, vous pouvez demander, vous êtes écouté.

Dieu n'est pas plus compliqué que cela. Ses myriades de rayons détenant tous les pouvoirs, il les distribue à tous ceux qui sont en harmonie avec ses bonnes et puissantes forces.

Soyons de ceux-là et ne gémissons pas sous ce que nous appelons nos malheurs.

Vivons branchés sur les bons courants, tous les pouvoirs seront nôtres.

En attendant que les temps nouveaux, annoncés par le Christ et les Prophètes, approchent, efforçons-nous de vivre heureux, c'est-à-dire conscients de notre pouvoir, si nous vivons dans le sillage du bien et pratiquons nos devoirs envers autrui : aimer envers et contre tout.

Après des milliers de siècles, il est écrit que les humains entreront définitivement dans l'état spirituel ou bien seront anéantis.

Cet âge approche où les êtres se diviniseront, ce sera l'âge d'or. Mais avant, les événements sélectionneront ceux qui doivent demeurer de ceux qui doivent disparaître.

Donc, ami lecteur, puisses-tu te souvenir seulement de ces mots, que tu dois gonfler d'importance : ÉVOLUTION ou DISPARITION.

Tourmentés, angoissés survoltés, nous sentons bien que nous brûlons les étapes de notre vie terrestre. Non, nous n'avons pas été créés pour une telle existence.

Essayons de comprendre et de nous bâtir une vie plus heureuse. C'est simple, mais il faut le vouloir.

Etre heureux, c'est créer une onde de bonheur autour de soi.

Le mal que l'on répand autour de soi, provoque en nous malaise, amertume, et empêche les bons courants de pénétrer en nos foyers.

Le conducteur du mal, on le nomme Satan ; moi je l'appelle un moteur émettant des millions de volts de malheur sous toutes ses formes.

Il faut arrêter ce mauvais moteur et mettre en action le moteur Bonté, Amour, Force et Lumière.

Depuis toujours ce bon moteur tourne et distribue ses courants à qui veut se brancher sur lui, son voltage sans limite est bienfaisant.

Mais peu d'esprits, hélas, utilisent ce courant qui se perd dans l'espace faute d'être utilisé.

C'est en raison de cette puissance inutilisée, de cette force non employée, que la fin du cycle est proche.

N'ayant pu se délivrer du chaos où il se débat, du chaos qui s'amplifie tous les jours, l'homme né pour se diviniser n'a fait que s'animaliser. Il n'est plus en harmonie avec les bonnes forces de la création et la nature humaine ne répond plus à ses besoins d'équilibre. Ils se noie et se confond dans le chaos, d'où la raison de sa disparition.

Le mot bonté fait sourire. Il se personnalise sous les traits d'une vieille femme usée par la vie, mais dont le regard si doux laisse passer le rayon d'une âme bonne, pieuse, lumineuse, d'une femme n'ayant pour tous que des paroles tendres et affectueuses qui font que les petits enfants s'accrochent aux pans de sa vieille robe, se pressent contre elle et boivent ses tendres mots.

C'est pourquoi les petits enfants sont comme des soleils pour les aïeules qui ont pratiqué et distribué la bonté le long de leur vie et qui, en leur déclin, se réchauffent à l'amour des tous petits.

Les visages peuvent être burinés par le temps mais le regard ne trompe jamais. En effet, les rayons que lancent un regard partent du fond de l'être et ne peuvent tromper. La joie d'une maman fait briller ses yeux de bonheur vrai, le regard de l'homme méchant laisse passer l'ombre de l'enfer.

Chez les êtres bons brille dans le regard une onde, qui attire, donne confiance et calme. Ce rayonnement est une force qui crée de bons courants et fortifie tous ceux qui vivent près de ces êtres prédestinés.

Tel le bouquet de fleurs que vous pouvez cueillir et respirer, nos pensées, qu'elles embaument ou qu'elles soient délétères se tissent

dans notre enveloppe psychique qui, au delà de la tombe, nous accompagne et sert de témoignage à nos actes issus de nos pensées terrestres.

Ainsi, après la mort, un jugement équitable est rendu à tous, suivi de la récompense ou du châtiment.

Toutes nos pensées, des petits riens en apparence parfois, jouent un rôle primordial.

Qui oserait penser le mal s'il connaissait la réaction de ses pensées dans l'au-delà ? Quiconque pense qu'il voudrait voir mourir son ennemi, charge sa conscience du poids d'un crime.

Penser et souhaiter un malheur à autrui, équivaut à un choc en retour souvent dès ici-bas. Cette mauvaise pensée s'inscrit et sera jugée à notre mort.

Le chaos présent du monde ne laisse plus le temps de réfléchir aux moissons de ce que nous semons : il faudra cependant un jour, qui sera la nuit du corps, récolter tout ce que nous aurons semé et payer notre dû.

L'humanité tout entière périrait par ses actes mauvais si le Christ n'était venu racheter de son sang nos erreurs et nos fautes.

Que demande-t-il en échange ? un peu d'amour.

A qui le mérite, il permet, lors de notre heure dernière, de recevoir le viatique qui aide l'âme à franchir les frontières de la vie, l'Eucharistie, qui nous lave de toute souillure.

En écrivant, je pense à ce mystère si grand qui renferme tous les pouvoirs, et quelle faveur qu'un Dieu qui se donne pour racheter l'âme prête à paraître devant lui, malgré que souvent, elle l'ait crucifié par ses actes, trahi la loi divine qui demande aux hommes et les supplie, de s'aimer les uns les autres.

Quelle grande grâce est accordée à celui qui, avant de mourir, peut recevoir l'Eucharistie ! Quel apaisement pour le mourant de partir sur des rives inconnues, avec le maître de toutes nos destinées, portant en son cœur une telle puissance d'amour qu'un seul de ses rayons suffirait à réchauffer tous les cœurs qui croient en lui et en son amour. J'ai déjà rappelé cette vision qui ne s'est jamais atténuée au fil des années écoulées.

C'était comme un immense soleil dont les rayons semblaient couvrir toute la terre. Chaque rayon était d'une couleur différente.

De chaque pointe de ses rayons, émanait une telle force, qu'elle était capable de réchauffer tous les êtres.

Au centre de ce soleil, j'aurais voulu voir s'inscrire ce seul nom : Dieu.

J'étais persuadée que derrière ce soleil c'était Lui présent.

Cette clarté, cette puissance ne pouvaient émaner que de Dieu lui-même.

Pour arriver à cette lumière et s'y intégrer, il faut avoir atteint le sommet de la perfection.

C'est le souvenir de cette vision qui m'a le plus aidé à vaincre les obstacles rencontrés sur ma route, car, ici bas, rien ne m'a été épargné.

Je dois ajouter aussi, que les grâces d'état ne m'ont jamais manqué, pour accomplir mon lourd et étrange destin.

Je crois que les grâces d'état, sont données à tous ceux qui savent les demander, avec force et conviction. Le moindre doute empêche tout. Il faut bannir le doute.

« *Arrangez-vous là-haut !* » Ils, s'arrangent.

Quand je fais cette prière, j'ai la sensation que des légions d'âmes messagères se mettent en mouvement pour que le nécessaire soit fait. Qui que tu sois, souviens-toi que tous les pouvoirs t'appartiennent si tu sais les demander.

N'oublie pas avant de lancer ta prière de vider ton cœur de tout ressentiment et que ta demande exaucée ne puisse nuire à autrui. Alors, frappe, demande, la porte s'ouvrira.

C'est avec cette foi, cette prière que la petite fille de la forêt de Brocéliande, ignorante, a parcouru le monde, assemblé les foules et prophétisé.

Ses prophéties imprimées avant tout événement vécu, je les livrais croyant aider les âmes à évoluer et à croire, envers et contre tout, qu'un Dieu préside aux destinées humaines. Il prévient avant de frapper. Qui le suit est protégé, qui croit en sa parole est sauvé.

Pourquoi ne pas dire les choses comme elles sont. Savoir que chacun reçoit en propre ce qu'il mérite, donc à chacun de rentrer en soi, de reconnaître ses fautes, de les regretter, de prouver la sincérité de ses regrets en multipliant le bien pour effacer les ravages faits par ses actes mauvais.

On s'octroie volontiers des qualités qu'on n'a pas, et nos semblables eux, ne nous pardonnent pas nos erreurs. Se croire meilleur que les autres est la preuve de notre infériorité.

Voici les pierres dont il faut construire notre demeure pour y vivre heureux. Nul ne peut être heureux, s'il ne donne du bonheur.

Construisons notre demeure avec les pierres qui rayonnent et donnent le vrai bonheur.

Ces pierres s'appellent : l'oubli de soi, la patience qui évite les colères, nous diminuant face à nous-mêmes et dans l'esprit de notre entourage.

De plus, perdre patience c'est se détruire soi-même et se faire beaucoup de mal par les ravages que crée la colère.

Etre patient, c'est se discipliner.

La colère trouble ceux qui nous aiment, crée le sentiment dangereux de la haine qui se perpétue. Comparez la colère à une langue de vipère qui lance son venin mortel et tue. Ainsi se détruit notre personnalité.

Donc, maîtrisons notre colère par une patience d'ange. Nous y trouverons, sous tous les rapports, des avantages considérables. La

colère enlaidit le visage et nous charge d'opprobes.

Moi qui écris ces lignes et qui suis coléreuse, je crois qu'elles vont me convertir à la patience, car je confesse que chaque colère me fait payer chèrement son tribut.

Puis-je inspirer à mes lecteurs la même résolution. Rien que pour cela, je n'aurai pas perdu mon temps et me trouve déjà récompensée du succès heureux de mes lecteurs sur eux-mêmes.

Essayez et comparez la différence des résultats obtenus par la patience et le ravage causé par la colère.

De plus, si vous dirigez du personnel, patience ne signifie pas faiblesse.

Cette patience doit être ferme et agissante. Elle vous obtiendra le double de satisfaction, et vous donnera une paix intérieure dont on a tant besoin. Au contraire, la colère renverse tout et bouleverse vos centres nerveux, crée des troubles organiques. Ces mêmes troubles envahissent ceux qui subissent votre colère, et en plus fait naître le plus dangereux des sentiments : la haine.

Duel de Forces

« Mon Dieu, donne-moi beaucoup d'Amour pour que je puisse en distribuer à toute l'humanité !

Ici, le sens Amour ne saurait être physique ; il s'agit de l'Amour spiritualisé.

Amour qui console, Amour qui rayonne, Amour qui entraîne tous les courages pour aider et consoler.

Amour dont le rayon inonde les ténèbres pour arracher les âmes naufragées. Amour qui se divinise dès qu'il s'agit de porter secours et de tendre la main pour relever ceux qui, sous l'épreuve, ont perdu tout espoir.

C'est cela le véritable amour qui permet de triompher de tous les obstacles.

Les lignes qui suivront sont écrites dans le but unique d'apporter un courant d'ondes très bénéfiques et capables d'ouvrir un champ de vision.

Ce courant d'ondes est et demeure le fluide qui par sa puissance inonde les actes fondamentaux de ma vie, me projetant dans la foule

pour parler et prophétiser tout en ignorant le premier mot de ce que j'allais dire.

La foi fut pour moi, certes, un puissant levier et je crois que la force dominante fut de pouvoir apporter à ces foules la certitude que Dieu existait et montrer, avec preuves à l'appui, que les Nations avaient toujours eu les chefs qu'elles méritaient.

Faisons une parenthèse : La pensée est créatrice de courant. Si une nation entière converge avec des pensées maléfiques, elle crée un réservoir de malheurs qui tout à coup explose et devient catastrophique pour tous.

Pendant près d'un demi-siècle, j'ai pu devant les foules assemblées, prophétiser l'avenir du monde et parler du drame qui nous attendait si les hommes continuaient à haïr au lieu d'aimer.

Ces drames annoncés, nous les avons vécus et nous nous en souvenons encore. Les cœurs saignent toujours des blessures reçues.

Dix volumes de prophéties furent écrits bien avant ces événements et chaque nation reçut son message, essayant ainsi d'endiguer le drame qui s'amplifiait à l'horizon.

Je ne veux pas rappeler ici les prophéties. Toutes furent annoncées en public, dûment imprimées. Elles demeurent une preuve indélébile qu'une force agissante préside et dirige les éléments engendrés par les actes des hommes.

Par le langage prophétique, Mussolini apprenait que, s'il touchait à la France, il profiterait de quelques mois, à peine, de victoire bien illusoire.

Hitler, s'il n'arrêtait son élan de destructeur amènerait l'Allemagne à être divisée en quatre, quant à lui, il disparaîtrait comme un fétu de paille.

Tout homme peut vérifier l'exactitude de ces prophéties faites des années avant leur exécution.

Tout ceci doit aider les esprits à réfléchir, et à se demander quelle peut être la source de cette puissance qui, non seulement dirige les éléments, mais les fixe dans le temps.

Ma réponse sera simple. Tout semble écrit, en effet, dans le destin des hommes et des nations, mais tout peut se modifier selon les actes engendrés, pour soutenir le bien ou le mal.

Ces deux forces sillonnent les espaces pour se concrétiser dans le monde astral.

Dès ici-bas, nos actes ont des répercussions sur notre vie terrestre avant d'aller dans le monde astral.

Je vais essayer de bien faire comprendre le mécanisme qui fait que tout est enregistré avec une précision que la science n'a pas encore égalée.

C'est le don psychique qui me permet de vous guider dans cette voie, pour aider l'homme à se découvrir dans un domaine trop souvent fermé.

Lequel domaine lui ferait trouver le pourquoi de ses tribulations terrestres et lui donnerait le remède pour vaincre les obstacles.

Il n'est rien que j'aie fait moi-même que mes semblables ne puissent faire.

C'est uniquement pour les aider à vaincre le mal qui les rend si malheureux, mais si je parviens à les intégrer au courant d'ondes assez fort, sur lequel j'ai branché ma vie, je les ferai triompher de tout.

Me voici bien trop engagée par ces lignes pour ne rien négliger en vue de la réussite de ce que j'entreprends pour aider l'humanité.

Le corps humain semble être uniquement mis en mouvement par un jet de flammes destructrices.

Ses premiers mouvements tendent vers le mal. Regardez l'enfant : ses premiers gestes sont toujours bien dangereux pour lui, en grandissant le mauvais va s'amplifier.

L'instinct animal ne converge que vers le mal.

L'homme se sert de cete force animale et l'utilise au maximum.

Cette force est un premier barrage très difficile à franchir pour atteindre la vie de l'esprit.

Cependant l'homme doit y parvenir pour sortir de l'esclavage que lui impose l'instinct physique.

Tout est tendance mauvaise dans l'homme tant que la lumière de l'esprit ne l'éclaire point et ne l'élève au-dessus de la vie animale.

Le Baptême est un premier appel aux bonnes forces pour imposer la vie de l'esprit aux dépens des forces mauvaises.

Alors tout va être changé, et s'amplifier dans l'enfant selon les exemples qu'il verra ; et le moteur-cerveau dès qu'il entrera en action sera comptable des bonnes et mauvaises actions. C'est alors que commence pour chaque homme la véritable vie de l'esprit.

Le mal n'est plus seul ; mais pour la vie entière se jouera un duel entre le Bien et le Mal.

Le cerveau filtre nos pensées, créatrices d'une force trop ignorée des hommes.

Près de nous, bien qu'invisible, deux anges président à notre destinée : l'ange blanc et l'ange noir.

Tous les deux ne laissent rien perdre de nos actes : l'un acquiert sa force par nos bonnes actions et les utilise pour bien nous servir. Quant àl'autre, l'ange noir, il acquiert sa force dans nos mauvaises pensées et le mal que nous projetons de faire.

Notre religion dit : votre bon ange pleure si vous faites le mal. C'est vrai, il pleure, s'il voit sa force salvatrice s'affaiblir, alors que l'ange noir, que l'on appelle Satan, se gonfle de sa puissance, pour nous perdre.

Maintenant à nous de savoir dans quel camp nous voulons vaincre et vivre ?

Ne disons plus, je n'ai pas de chance, je n'ai que des malheurs. Rien ne nous réussit alors

que pensant et disant cela, vous êtes en train de vous abreuver dans le réservoir des forces mauvaises.

Non ! écartez ces pensées et tournez-vous vers le courant spirituel.

Pensez : tout ce qui vit, tout ce qui est beau est à moi. Tout le monde m'aime. Non pas le monde animal, je le réprouve, mais ce monde de l'esprit rayonnant. Ce que je croyais les ténèbres, c'est un astre qui m'inonde de ces rayons, double mes connaissances, m'apporte un bonheur que je méconnaissais et me donne plein pouvoir, à moi de savoir les utiliser.

Ce que j'appelle épreuve est un tonique nécessaire qui fait agir.

L'arbre qui grandit et s'épanouit au printemps, a subi les tempêtes de l'hiver et l'ouragan.

L'orage l'a fait frémir jusque dans ses racines, et cependant regardez cet air majestueux que lui crée sa nouvelle sève pour vaincre les mauvais éléments.

Qu'est-ce que cette force de la nature comparée à la force divine qui alimente tout esprit qui veut bien la recevoir ?

C'est de cette force dont je me suis servie ; bien simple, elle me fut un soutien qui me fit braver tous les obstacles.

Cependant, aucun duel entre l'esprit et la matière ne me fut épargné, l'ange blanc et l'ange noir n'ont jamais désarmé.

Mes victoires avaient comme bouclier : l'absence de doute.

Tout ce que j'entreprenais dans le domaine du bien, je devrais dire de l'esprit, je l'analysais. Quel courant me poussait à agir : était-ce pour me grandir ? pour me rendre célèbre ? si oui, je coupais le courant, je disais : « *Arrangez-vous là-haut !* pour que ce soit pour servir et aider mes semblables, et non par orgueil ! » Aussitôt ma force se transformait et sans le moindre doute, j'avançais.

C'est ainsi, que sans connaître le premier mot de ce qu'allais dire, j'ai affronté les foules pour prophétiser.

Je n'ai jamais rien préparé, ne retenant rien. J'avais la foi, je parlais le cœur rempli d'amour pour aider tous ceux qui étaient venus m'entendre. Ils étaient, quand les salles pouvaient les contenir, trois mille.

Les souvenirs des soirées Pleyel et Palais de Chaillot peuplent encore les mémoires de milliers d'auditeurs.

C'est pour vous, amis de naguère, que j'écris, afin que ne m'entendant plus, vous puissiez vous alimenter comme autrefois de forces spirituelles.

Combien furent nombreux ceux d'entre vous qui m'on apporté la preuve que ces soirées portaient leur fruit dans leurs âmes.

Cette Alsacienne venant me dire ces simples mots : « Madame, merci, votre soirée va transformer ma vie. Avant de vous avoir entendue,

j'avais le cœur chargé de haine contre les Allemands. Maintenant transformée, je ne ressens plus de haine, je suis soulagée. »

« C'est moi, Madame, répondis-je, qui vous doit un grand merci de m'avoir prouvé que mes soirées atteignaient le but que je visais : détruire la haine et créer l'amour entre les hommes. »

Elle emporta le livre de mes prophéties où était écrit : « Aidez-moi à détruire la haine, et Dieu fera neiger la paix sur le monde ».

Nous étions alors en pleine guerre.

Ayant lu ces lignes, un des plus grands noms de France me fit apporter cinquante francs par sa première femme de chambre pour, dit-elle, m'encourager.

Je remerciais et songeais à cette Alsacienne.

Quelle différence d'encouragement, quelle puissance méconnue par l'argent, la puissance que peut l'amour. C'est pourquoi on ne peut rien sans ce sentiment : aimer.

Aimer envers et contre tout, aimer toute l'humanité.

L'amour, quel puissant levier ! Quelle joie, quelle grande paix intérieure il donne ! Rien ne peut le remplacer et rien d'heureux et de durable ne peut être donné à l'homme, si le rayon d'amour, n'inonde ses actes et ses pensées.

Par ce canal de l'amour on peut tout obtenir.

Le canal de la haine déverse sur le monde tous les maux de l'humanité et ces maux frappent ceux qui émettent ces courants de haine.

Le choc en retour tôt ou tard atteint son but. Heureux celui qui, prévenu à temps, répare le mal fait ou qui allait être fait.

Il y a danger à aimer un enfant plus qu'un autre ! Que les parents aiment davantage un des enfants, les autres comprennent vite ! et les moins gâtés souffrent dans leur petit cœur. Cette souffrance crée à son insu un courant de malheur au préféré. Parents, songez-y ! Les preuves abondent de ces états d'âme vis-à-vis des enfants et des malheurs qu'ils entraînent.

Une mère avait deux fils, elle adorait l'un et détestait l'autre. Elle fut prévenue de son erreur, sans vouloir changer ses sentiments. L'enfant adoré fut tué. Le destin la fit vivre près du plus détesté, ce fut son martyre : aujourd'hui elle est abandonnée de tous. Des cas semblables innombrables se voient tous les jours.

Un ami me raconte qu'un jour, pendant la guerre, ou plutôt une nuit, sortant avec des camarades d'une tranchée trempée de boue, il eut une pensée pieuse : alors il vit apparaître un être si lumineux qu'il crut voir le Christ, et il l'entendit lui dire : « Il faut tout aimer, même cette boue dans laquelle tu marches. » Cet ami n'est plus : il venait souvent me confier ses duels intérieurs. Il était très croyant mais très souvent en danger.

Rappelons cette belle pensée de Bossuet : « La mesure d'aimer, c'est d'aimer sans mesure. »

Sympathie, antipathie, voilà des mots prononcés souvent pour désigner les personnes que nous aimons tout de suite ou pas du tout.

Chacun sait que l'homme émet des radiations et capte des courants d'ondes. Si la personne émet des radiations mauvaises, sa présence nous incommode ; si, au contraire, les même radiations s'harmonisent, immédiatement un courant de sympathie s'établit, des amitiés solides se forment, parfois pour toujours.

La valeur d'une amitié se reconnaît aux heures cruciales que chacun traverse pendant la vie.

Mais il faut savoir garder quand même un peu d'amour envers les affections trahies. C'est là notre mérite. Nous ne pouvons pas faire de mal sans nous en faire à nous-même.

Distribuons beaucoup d'amour, il nous en reviendra toujours.

— Ce qu'il adviendra ?

— Quand ?

Au moment où l'homme quitte cette planète, confie sa dépouille à la terre et prend son envol vers l'inconnu !

Cet inconnu, je l'ai parcouru dans des circonstances que je vais préciser, sachant que beaucoup de mes lecteurs y trouveront un réconfort et une lumière qui leur permettra de mieux comprendre certains événements qui ont peuplé leur vie en les jetant dans un désarroi qu'ils ne pouvaient définir.

Après une grave opération, mon état physique et ma sensibilité furent mis à rude épreuve.

Le choc opératoire fut tel que mon esprit quittait mon corps et provoquait des dédoublements si complets que les miens me croyaient morte. Je n'étais que dans le coma ; seul mon esprit parcourait les espaces. En revenant à ce corps abandonné je me souvenais de tout ce que j'avais vu et entendu.

Le plus pénible était la rapidité de ma pensée ; je parcourais les espaces à la vitesse de l'éclair les jours d'orage et ma pensée enregistrait tout.

J'étais absolument dans l'état de quelqu'un qui vient de mourir et qui cherche ce qu'on lui a appris sur terre : le ciel, je n'y avais peut-être pas droit, mais le purgatoire, l'enfer, personne pour m'expliquer. Pourquoi la Vierge que j'ai tant priée ne venait-elle pas à mon secours ? Rien, que des sensations !

La crainte allait me gagner, lorsque, soudain, je me suis trouvée enfermée dans un four de forme ogivale ; et, comme un rôti, je tournais en broche. Des sensations dues à de multiples courants me faisaient crier : « je suis en enfer ! je suis en enfer ! » Stupeur des miens ! Cette moribonde poussait des cris.

Combien de temps cet état a-t-il duré ? Dans cet au-delà le temps n'existe pas ; les minutes semblent des éternités.

Je subissais mon sort. Tout à coup une voix se fit entendre pour me justifier par ces mots, la raison de mon état :

« C'est pour le bien que tu n'as pas fait ! »

Moi qui croyais avoir fait beaucoup de bien. J'aurais mieux compris la sentence si l'on m'avait dit : « C'est pour le mal que tu as fait que tu subis ces tourments ».

Après cete sentence troublante, la porte s'ouvrit pour me laisser sortir. Surprise ! Trois petits anges m'attendaient et me souriaient. C'était donc la délivrance. J'étais totalement purifiée, je sortais sans doute du purgatoire, sans feu visible, mais où l'on éprouvait seulement des sensations.

C'est alors que je pris de mon sang et que je voulus en injecter à ces anges qui étaient venus me délivrer.

Ma pensée voulait que ces anges fussent de futurs missionnaires dans un monde terrestre transformé.

Je repris possession de mon cadavre, racontant aux miens d'où je venais.

Sans oser me le dire, on craignait pour ma raison.

Ces dédoublements se renouvelaient de plus en plus. Je parcourais les espaces avec une vitesse vertigineuse. Impossible d'arrêter et de limiter l'élan de ma pensée.

Me voici devant une table d'environ quatre mètres sur quatre, incrustée de diamants. Dans ce monde de l'au-delà, on se croit entouré de milliers d'êtres sans rien voir ; il surgit uniquement la sensation des réflexes. Une voix me dit, ou plutôt c'est moi qui interroge :

— Que me manque-t-il pour vivre ?

— Il te manque la vie, me fut-il répondu.

Au centre de cette table se tenait un tout petit creux contenant de l'eau.

— Bois cette eau, me dit une voix, et tu vivras. C'est l'eau de la vie.

Ayant bu dans ce que j'ai cru être le creux de ma main, la voix à continué :

— *Tu vois cette pierre, elle va fermer le monde et pour mille ans le monde va s'arrêter.*

Je revins prendre possession de mon cadavre apparent, alors qu'une porte s'ouvrant, j'entendis dire que j'étais morte.

Au contraire, ai-je criée, je vais désormais vivre, j'ai bu l'eau de toute vie... J'ai vécu !

Je me soulevais pour regarder ce monde que je croyais vide de tout être humain. Quelle sensation fantasmagorique agitait mon cerveau.

Au dire des miens, j'ai parlé trois jours et trois nuits sans arrêt.

Chacun regrettait que mes paroles ne fussent pas enregistrées sur magnétophone.

C'est mieux ainsi. Ces divagations jetteraient la perturbation dans les esprits alors que ma vie peuplée de visions peut écrire les mots instructifs et, partant, plus utiles.

Ces impressions que j'ai éprouvées dans le coma me permettent aujourd'hui de vous confier ces lignes, sans troubler votre foi, mais au contraire en la fortifiant.

Dans la nécessité de faire le bien, beaucoup de bien, je me suis attardée longtemps sur cette phrase : « C'est pour le bien que tu n'as pas fait ». A notre mort nous serons donc comptables du bien que nous aurions pu faire et que nous n'avons pas fait.

Je croyais avoir été généreuse, au delà de mes moyens. Ce n'était pas d'argent qu'il devait être question mais du don de soi, de ses possibilités. Alors, à l'analyse, je découvris qu'avec le don reçu, je n'avais pas assez consolé et guéri mes semblables. Ici il faut entendre guérison dans l'ordre spirituel.

La vraie charité, qui est comptée là-haut, est celle qui aide autrui dans tous les domaines.

D'abord œuvrer pour nourrir qui a faim.

Ensuite, si nous possédons l'intelligence, aidons ceux qui en ont peu.

Si nous sommes instruits, aidons de nos conseils les ignorants.

Si nous sommes puissants, attention au scandale que peuvent produire nos actes.

Etre bons, généreux, indulgents, attention aux haines personnelles, capables de briser

des foyers, pensons toujours avant d'agir, au choc en retour inéluctable.

Nous serons comptables de tout cela. Les injustices crieront vengeance dans ce monde des sensations.

Faire le bien, c'est se créer un chemin d'étoiles qui conduit l'homme aux sphères d'harmonie, mais avant d'atteindre ces belles régions où tout est harmonie, où l'homme se divinise, il faut payer son tribut, et passer par la purification totale.

La protection de Paris, août 1944

Est-il un exemple à citer qui illustre un duel de forces toujours possible ?

Une semaine avant la libération de Paris, en août 1944, j'eus subitement la vision de ce que pourrait être Paris détruit, ses habitants ensevelis sous un amoncellement de débris fumants.

J'annonçais alors devant trois mille témoins, salle Pleyel, que par nos prières, Dieu nous exaucerait et nous éviterait ce cataclysme.

Le dimanche suivant, après cette vision, j'organisais un pélerinage de tous mes auditeurs et fidèles à travers Paris pour nous rendre tous, le chapelet à la main, le récitant, de la salle Pleyel à la chapelle rue du Bac où la Vierge apparut à Catherine Labourée.

La veille, le samedi, je m'étais rendue seule à cette chapelle pour demander l'autorisation de venir avec les fidèles de mon centre spiritualiste, comme but d'une procession que j'organisais pour la protection de Paris.

Il me fut demandé si un prêtre allait nous accompagner.

Je répondis : « Non ! seule, j'en prends la responsabilité. »

Le dimanche matin, coup de téléphone. C'était une amie, la princesse de B. qui venait d'apprendre par un membre de l'état-major de Von Choltitz, qu'elle connaissait, que j'avais l'intention d'un pélerinage à travers Paris.

Cette amie me le déconseillait nettement, m'apprenant que je serais arrêtée et que je pourrais craindre le pire.

Au bout du fil, je sentais son angoisse, je la savais bonne, car elle ne ménageait pas ses peines pour secourir les Français arrêtés par l'occupant. Ses relations allemandes le lui permettaient.

Je la rassurais tout en maintenant ma ferme résolution de faire ce pélerinage que je pressentais indispensable.

Pour le reste, dont elle me sentait menacée, je lui répondis bien simplement : « Ils s'arrangeront Là-Haut. »

Le dimanche d'août, à 4 heures de l'après-midi, après ma conférence au Centre spiritualiste, nous partîmes tous, nombreux, en cortège qui ne pouvait passer inaperçu. J'avais revêtu ma robe blanche des soirées de prophéties.

Le chapelet en mains, nous priions tous avec ferveur, hommes, femmes, vieillards.

Nous avions fixé notre itinéraire. Gagner la place de l'Etoile, descendre l'avenue des

Champs-Elysées, traverser le pont de la Concorde, puis nous engager boulevard Saint- Germain et enfin la rue du Bac. Et Paris était encore en pleine et active occupation, alors que déjà les armées alliées avaient fortement entamé la libération du territoire. Chemin faisant, un cycliste en civil m'aborde par ces mots :

« Police, madame ! »

Sans m'arrêter et sans répondre, je continuais le chapelet.

Le cycliste roula quelque temps à mes côtés puis s'informa si j'étais la dame de Pleyel. Un signe de tête affirmatif de ma part, lui fit me demander quel était le but de ce pélerinage.

Il était donc informé ?

Je lui répondis : « La protection de Paris et la guérison d'une aveugle. »

Le cycliste continua son chemin sans plus. Je dois dire que je sentais que des automobiles nous suivaient, de temps à autre je me retournais pour le constater. Notre cortège s'allongeait, des passants s'étaient joints à nous et j'ai vu des prêtres se découvrir à notre passage. Cette récitation du chapelet dans un Paris sentant déjà la poudre des champs de bataille et entendant de lointaines canonades, inclinait à l'étonnement d'abord, puis au respect, à l'émotion, peut-être à quelque chose d'admiratif parmi les promeneurs rencontrés ce dimanche-là.

Arrivés à la chapelle, je constatai qu'elle pouvait à peine contenir notre foule. Nous y récitâmes encore un chapelet tout entier et avec les religieuses, nous chantâmes tous l'Ave Maria.

Je sentais que prières et chants montaient à l'assaut du cœur de Dieu et de Marie, que nous voulions gagner à notre cause.

A voix haute, je demandais à Dieu de prendre possession de l'esprit des chefs pour qu'ils soient bien inspirés et éclairés. Et tous nous sentîmes que notre foi et notre confiance envers le divin feraient sauter les montagnes des forces du mal et enlever de haute lutte la décision bénéfique.

Après quoi notre foule se dispersa après avoir versé une offrande généreuse aux pieds de la Vierge et chacun eut droit à sa médaille miraculeuse.

Et Paris ne fut pas détruit.

Ce n'est qu'en sortant de la chapelle que je mesurais l'étendue de mon audace. Je me sentais ragaillardie de ce pélerinage accompli ainsi qu'un devoir spirituel, tant je sentais l'évidente nécessité et, cependant, je ne me croyais pas tellement fière d'avoir entraîné toute une foule qui me suivait aveuglément sans penser que sous l'occupation tout rassemblement était interdit dans la rue. Oser faire cela dans Paris, quel courage ! Car déjà l'orage de la libération montait dans les esprits. Que ne pouvait-on craindre ?

Les voitures automobiles qui, discrètement, nous avaient suivis étaient restées en stationnement devant la chapelle, je les remarquais. En sortant, je sais qu'elles m'ont suivie encore en reprenant le chemin du retour chez moi, mais je n'étais alors accompagnée que de quelques amies et ne fus pas inquiétée.

Maintenant, qu'ajouterais-je ?

Ce qui s'ensuivit appartient à l'histoire et la presse a longuement parlé, après sa mort, de Von Choltizt, ex-gouverneur allemand du « Gross-Paris » et de son rôle concernant notre capitale lors de la retraite allemande.

Hitler lui donna l'ordre de détruire Paris, à n'en pas douter. La volonté de la force maléfique ordonnait le cataclysme sanglant.

Or Von Choltizt n'obéit pas.

Beaucoup de raisons ont été invoquées, qui toutes, ont du certainement accumuler un faisceau de forces spirituelles qui ont déclenché la pensée bénéfique chez ce chef allemand.

Mais peut-être bien que notre procession réussie et spirituellement protégée — il nous a fallu qu'elle le fut — a peut-être déclenché une inspiration divine qui a traversé un cerveau.

Qui sait ?

Critiques et Dissertations sur les Prophéties

par *YVES DE BRUYÈRE*

Le hasard existe-t-il ? Ou nos vies sont-elles mystérieusement dirigées en vue d'événements lointains ?

Je passe sur un de ces boulevards plantés d'arbres qui sont un des charmes de Paris. Pourquoi ce jour ? Pourquoi sur ce trottoir plutôt que sur l'autre ? Pourquoi surtout mes yeux se portent-ils sur cette librairie dont j'ignorais quelques instants plus tôt l'existence ? Un livre est là, en haut et à gauche dans la vitrine. Sur la couverture blanche des lettres rouges détachent le titre : « LE LIVRE DE MES PROPHÉTIES ». Une impulsion intérieure me porte : « Tu dois acheter ce livre ». Cependant, je pense au sourire ironique du libraire devant le client naïf... et je poursuis mon chemin. Mais je ne suis pas satisfait de mon respect humain. « Le livre n'était-il pas entouré de lumière, tandis que l'étalage restait dans l'ombre ? Il t'apportera une richesse spirituelle. Tu sens bien qu'il t'appelle ; ne l'as-tu pas compris

dès le premier regard ? » Je reviens sur mes pas. Je regarde ce livre comme on regarde un visage ami, déjà connu. C'en est fait : je rentre ! Le libraire ne sourit pas. J'éprouve cependant le besoin de me justifier : « Oui, je m'intéresse au phénomène prophétique. Il y a des choses curieuses... » Il est vrai que la prophétie m'intéresse, dans l'histoire du peuple Hébreu comme chez ses voisins, en France comme en Ecosse, ou au Portugal. Mais, je m'en veux de cette petite lâcheté. D'ailleurs, le libraire ne s'en inquiète guère : il vend.

Le soir même, je me dispose à dévorer le livre à larges tranches. Mais dès les premières lignes je suis pris : il s'en dégage un charme exquis, une fraîcheur douce à mon âme, une délicieuse pureté. Il est de longues pages qu'il faut lire lentement, comme on savoure un beau fruit.

La lecture achevée, je cède au désir d'en savoir davantage. Un prophète, de nos jours, et dont la vie se présente comme un conte de fée ? C'est par trop séduisant. L'enfant de la forêt me recevra, et sa voix me dira ce que le livre esquisse. Mais, c'est une voix catégorique qui me répond au bout du fil : « Un rendez-vous ? Non, si vous voulez me voir, venez tel jour, comme tout le monde. »

Puis-je dire que je suis bien reçu ?

A cette époque, Geneviève Zaepffel habite encore ce petit appartement qu'elle quittera à la veille de la guerre pour se situer dans le

rayonnement d'une église. Au mur, un portrait stylisé. Quelques personnes attendent. Je passe à mon tour.

Ce premier contact me déroute. Je n'ose dire l'intérêt profond qu'a suscité en moi la lecture du livre : je parle des prophéties, et aussi de ma vie. Sans doute la prophétesse a-t-elle vu trop de curiosité égoïste dans ma démarche, ou le geste inquiet d'une âme insatisfaite. J'y gagne de prendre mieux conscience de vérités que ma raison connaît, mais que je retrouve vivantes devant moi. Nous parlons de ces vérités simples dont l'homme est si facilement oublieux, qu'elles lui paraissent géniales lorsqu'il les retrouve sur les lèvres inspirées. Elles le sont, en effet, pour nous, pauvres humains, perdus dans la complexité comme dans un obscur labyrinthe. Geneviève Zaepffel me signale ses réunions, dont je ne me soucie guère, mais il n'est pas question de reprendre des entretiens personnels : tel était, cependant, mon vrai désir. A regret, je prends congé.

Au cours de longs mois, les paroles entendues, les idées entrevues, font en mon âme un long travail... Pour beaucoup, elles sont l'écho de mes pensées, des mes convictions antérieures, mal formulées jusque là. L'impression de progresser sur un chemin encore obscur me pousse à tenter une nouvelle démarche : à la belle saison, je sollicite la faveur de m'arrêter au Manoir. La forêt de Brocéliande me sera-t-elle plus propice qu'un salon parisien ? Et j'ai cette chance de recevoir de Geneviève

Zaepffel, qui ne répond habituellement aux lettres que par une aide spirituelle, l'acceptation espérée. Délaissant les landes de bruyères et de genêts, je traverse la Bretagne à la recherche de la fée Viviane. Mon goût du surnaturel n'est pas encore le fruit d'un spiritualisme très élevé ! L'imagination y prend une large part. Je rêve d'un vieux manoir, éclairé aux chandelles, perdu dans les puissantes ramures des chênes séculaires, dont l'abondant feuillage obscurcit le ciel,et voile le soleil ; je me vois, petit être minuscule, blotti aux pieds d'arbres énormes, absorbant en aspirations lentes et profondes le « prana » cher aux Hindous, silencieux, pénétré du recueillement de la vieille forêt inviolée.

Hélas ! En cet endroit, du moins, les arbres ont été abattus, et la forêt est faite surtout de jeunes chênes qui la renouvellent.

Le rêve s'évanouit. Mais la réalité m'enchante : le Manoir est là, solide gentilhommière rustique, baignée de soleil et d'air pur, qui domine de son tertre l'immense houle des chênes qui déferle sur Paimpont et vers Rennes. On me fait une place dans cette vivante maison qui respire le bonheur ; la joie est dans tous les yeux, les visages rayonnent, mon âme s'épanouit. Comme on est bien ici !

Cependant, les bruits du monde parviennent dans cette retraite. Comme au temps des visions de sa jeunesse, l'âme vibrante de Geneviève Zaepffel résonne en échos douloureux à

la folie du monde. Infatigable, elle m'entraîne en de longues promenades à travers sa chère forêt, me montre un coin préservé, l'immense chêne de sa vision terrible, me fait traverser le petit cours d'eau qui emporta la fleur, symbole de sa vie, et passe en d'incessantes envolées, de la contemplation de la nature, aux mystères de l'Infini, ou aux angoisses de l'avenir.

Trébuchant sur les pierres et les troncs couverts de mousse, m'enfonçant dans les ornières, m'écorchant aux ronces que masquent les bruyères, je m'efforce de la suivre dans sa marche intrépide ; n'a-t-elle pas dit, et je la crois volontiers, qu'elle n'a jamais pris totalement possession de son corps ? Cet avantage lui permet de le conduire sans conscience de sa fatigue, en des randonnées où mon amour-propre est parfois à l'épreuve. C'est que moi, je sens la fatigue de mes muscles ! Je m'efforce toutefois de l'oublier pour suivre mon guide, moins dans les sentiers embroussaillés, que sur les chemins célestes où il se meut comme un enfant dans les jardins de son père. En quelques jours, nous faisons ainsi de magnifiques excursions dans le domaine du merveilleux où s'entremêlent les vérités spirituelles et la connaissance de l'avenir. Mon élan intérieur devant une librairie parisienne ne m'avait pas trompé, mon désir de connaître le prophète, ma persévérance à vouloir l'approcher n'ont pas été vains. Mon âme, alourdie au commerce des hommes, retrouve son élan. Sur

l'avenir lui-même, j'apprends entre autres choses, ce que je n'ai pas su lire dans le « Message à la France » si clair cependant : « Si nous faisons la guerre, nous serons battus comme nous ne l'avons jamais été... et les conséquences de ce drame seront infiniment douloureuses, quelle que soit l'issue finale du conflit ! » Elle ajoute avec une poignante tristesse : « Comme je voudrais empêcher cela ! » Souhait dont nous mesurons toute la portée lorsqu'au delà d'une défaite et d'une libération, nous verrons nos amis traiter la France, chevaleresque et naïve, en petite nation négligeable... La pauvre France coupable, sans doute, à leurs yeux, de n'avoir pas su attendre comme eux... coupable de s'être sacrifiée comme la Pologne... coupable — mais n'est-ce point ce qu'ils attendaient d'elle — d'avoir été presque seule au combat, écrasée, occupée, diminuée... réduite à la merci des peuples matérialistes, des uns, puis les autres !

Mais l'avenir de la France est d'un autre ordre, son triomphe viendra d'une autre richesse qui ruissellera un jour sur le monde, comme une lumière bienfaisante.

Les prophètes voient trop loin : seul l'avenir leur donne pleinement raison et les hommes du présent le leur font bien voir.

Cependant, le 13 décembre 1938, perdu dans la foule des trois mille personnes qui envahissent la grande salle Pleyel, j'assiste aux dernières prophéties mondiales avant le drame.

Ce qui me frappe, c'est le passage subit,

inattendu, et cependant nettement perceptible pour tous, de l'état normal à cet état que je ne saurais définir, ni expliquer, à peine décrire. Geneviève Zaepffel parle simplement, clairement, sans recherche. Et déjà la foule subit le charme des paroles qui évoque la nature et ses fleurs, le cœur, cette tristesse et ce champ de bataille, l'âme source de paix. Il émane d'elle comme un rayonnement qui conquiert l'auditoire malgré lui, force l'attention, commande le respect, harmonise les âmes. Et tout d'un coup, au milieu d'une phrase, d'un mot, la voix s'arrête, le corps semble dressé, tendu, le visage est figé, le regard changé s'élève, fixe un point... puis il semble approuver ou accepter, les lèvres articulent un mot, puis une phrase... la voix n'est plus la même... les prophéties coulent... coulent... sur un rythme étrange, comme une cantilène...

La voix est toujours nette, claire, mais parfois grave et angoissée. Souvent la phrase reste inachevée : le prophète voit et vit ce qu'il nous transmet et, néanmoins, il ne s'entend pas parler, il ne sait même plus qu'il a un auditoire, il ne voit plus les trois mille personnes qui écoutent, tendues de tout leur être, vers le miracle qui les subjugue, et dont chacun ne doute. Car, dans le moment même, aucun des auditeurs ne doute, ne peut douter. Ensuite, quelques-uns se demanderont seulement quelle est la source de ce don, qui est cette érange privilégiée ressurgie du moyen âge : ange ou démon ? Mais le charme dont ils s'évadent,

l'harmonie dont leur âme est encore bercée et la nature des messages, leur dictent la réponse.

Le regard de la prophétesse se déplace, comme si différents tableaux lui étaient présentés. Parfois, elle entend et répète ce qu'on lui dicte, ou elle lit des mots étranges, comme ce soir où elle vit un Pape immense, qui avait la hauteur de la salle ; de son côté sortait une banderole qui descendait vers le sol avec cette inscription qu'elle redit d'une voix terrifiée : « Rome est maudite ». Une autre fois, le spectacle que lui offre l'Inde ressuscitée est si beau qu'elle se sent planer dans un autre plan jusqu'à ce qu'un retour partiel vers son corps nous vaille d'entendre, d'une voix à peine perceptible, cet aparté : « Oh ! c'est si beau... il me semble que je vais tomber ! » Mais ce ne sont pas toujours des visions de bonheur qui lui sont données ; la voici silencieuse un long moment, son visage est creusé, ses yeux expriment une infinie détresse.. puis des mots sortent avec peine d'une gorge étranglée : « ... je suis dans un milieu étrange... où les âmes sont traversées par des courants brûlants... ce n'est pas du feu... combien de temps y suis-je restée ? une ou deux minutes peut-être... mais j'ai eu une impression d'éternité !... si vous aviez pu voir ce que j'ai vu... il faut que chacun de vous fasse quelque chose de bien pour son pire ennemi afin de nous réhabiliter devant Dieu.

Si la vision est trop inquiétante pour la France, alors elle semble se souvenir et ne veut

pas laisser passer le triste message et c'est d'une voix de commandement qu'elle dit : « Il ne faut pas... je ne le veux pas... Français aidez-moi ! » Mais il est des heures de folie collective où le prophète perd sa gloire aux yeux des hommes en cachant l'avenir pour commander au destin et sauver son pays.

A ce sujet, il est un fait dont la constance est frappante : l'incapacité, pour la presque totalité des prophètes à fixer une date avec précision. La prophétie indiquera le jour, ou le quantième du mois, plus souvent la saison, mais très rarement une date complète. Ainsi, dans l'Evangile, la ruine de Jérusalem et la fin du monde sont présentées sur le même plan. Geneviève Zaepffel ne me contredira pas si je dis ici qu'il faut confronter les indications de temps, de durée, qu'elle donne parfois, avec cette affirmation : « Je crois que j'ai prophétisé pour tout le siècle. » Ainsi, de certaines possibilités que la bonne volonté des hommes aurait peut-être pu substituer aux tragiques événements de ces dernières années, mais dont la réalisation est encore à venir. Croire à la réalisation de toutes les prophéties dans les trois ou quatre années qui les suivent, serait une imprudence. Les prophéties se complètent et se précisent les unes les autres. Le prophète nous dit parfois : « Si les hommes ne s'amendent pas... si vous ne voulez pas comprendre... » La liberté subsiste donc pour les Nations comme pour les individus.

Faut-il conclure que l'avenir nous reste inconnu malgré les prophéties ? Guère plus que le passé malgré l'histoire ! Quand nous relisons l'avertissement : « En juin, une tempête passe sur la France » ou encore l'extraordinaire description de la chute de Mussolini et de l'inutilité de sa délivrance par les parachutistes d'Hitler, nous ne pouvons refuser notre foi au surnaturel : C'est peut-être là le fruit bienfaisant des prophéties. Car elles n'ont pas empêché les événements de se produire. Par contre, si Mussolini, averti que : « s'il touchait à la France, il ne jouirait que quelques mois d'un triomphe bien illusoire » s'était dispensé de « frapper qui est déjà à terre », les événements de juillet 1943 et de 1944 n'auraient peut-être jamais eu lieu. Mais alors, l'événement annoncé ne se produisant pas, qu'aurait-on pensé du don de la prophétesse ? Ainsi, pour cette soirée du 12 décembre 1938, la guerre est nettement annoncée, mais Geneviève Zaepffel ne prononcera pas ce mot. Et même projetée au delà des années terribles qu'elle vient de décrire, elle nous donne l'assurance de la Paix. Elle sait que la pensée est une semence de réalités, elle sait notre défaite, aussi fait-elle l'impossible pour nous éviter cette cascade de malheurs dont la débâcle ne sera que le prélude.

Pour ma part, je retiens surtout que nous pouvons éviter la guerre, et je délaisse volontiers tout ce qui, dans cette soirée mémorable, ne m'en donne pas l'assurance.

.....

Et, je ne pense plus à Geneviève Zaepffel.

La guerre vient, la drôle de guerre... Les Polonais doivent penser de nous, ce que bientôt, nous penserons des Américains... En juin 1940, « une tempête passe sur la France » et balaie jusqu'aux Pyrénées le quart de sa population. La prophétie me revient en mémoire !

Je rentre à Paris en septembre et, dès son retour, je vais voir notre prophétesse.

— « Qu'avez-vous fait pendant tout ce temps ? »

— « Comme la plupart des Français je n'ai pas voulu croire à la guerre. Puis la guerre étant déclarée, j'ai volontairement oublié vos prophéties ! »

— « Vous avez bien fait ! C'était le devoir, la guerre ayant éclatée, de défendre la France et de ne penser qu'à la victoire ! D'ailleurs nos prisonniers ne reviendront pas en vaincus. »

— « Et la Révolution ? »

— « Il ne faut pas plus y penser, qu'il ne fallait penser à la guerre... Vous vous souvenez donc de ce que j'ai vu ? »

— « ... Après la guerre... clichés révolutionnaires !... »

Nous parlons encore d'événements internationaux : certains ont vu le jour depuis 1943. D'autres sont encore à venir. Mais le prophète vivant hors du temps, ne saurait faire lui-même le point : il voit ce qu'il adviendra et en parle comme d'une réalité présente. C'est à nous qui

sommes sur la terre, qu'il appartient de comprendre. Faute de savoir qu'ils travaillaient pour l'avenir, le peuple Hébreu lapidait ses prophètes. Malgré l'Evangile, renouvellerons-nous notre erreur ?

Si le prophète est au delà du temps, il est aussi au dessus des frontières. Travaillant d'abord pour son pays, Geneviève Zaepffel n'oublie jamais de servir l'humanité tout entière. Elle le fait dans une indépendance totale, sans s'inquiéter des contingences qui paralyseraient toute autre qu'elle, sans se soucier des conséquences possibles pour elle-même ; mais aussi avec le respect de toute sincérité, de toute liberté, de tout secret reçu ou découvert.

.....

Désireux de pénétrer le mystère prophétique, je suis revenu souvent. Le temps a fait son œuvre...

Un soir de 1946, me voici à nouveau chez Geneviève Zaepffel. A l'issue d'un dîner familial, j'avoue ma curiosité : « Je serais heureux d'avoir une vue d'ensemble de vos prophéties. Je ne les connais pas toutes, et il en est tant qui concernent encore l'avenir ! Me permettez-vous de fouiller dans vos archives ? »

Et, tandis que la conversation se poursuit sur le prix du pain, la détresse des petits rentiers, ou l'augmentation des chemins de fer, me voici à genoux devant la bibliothèque, entouré de tous ces documents dont j'ai vidé les rayons,

et que je me propose de piller sans vergogne. Mais au lieu de faire un classement méthodique pour emporter mon trésor, et l'étudier à tête reposée, je ne puis m'empêcher de feuilleter les « Bulletins » d'avant-guerre. Et, voici que, tout d'un coup, saisi d'étonnement ,je fais irruption dans le cercle des causeurs, et interpelle la maîtresse de maison :

— « «Vous ne m'aviez pas dit que vous avez prédit la bombe atomique ! »

— « Que dites-vous ? La bombe atomique ! Moi ? Non ! Mais quand donc ? Où cela ? »

La surprise est générale. Chacun s'exclame ! La prophétesse avait elle-même, ce qui d'ailleurs lui arrive, oublié sa prophétie.

— « Et c'est imprimé ? »

— « Mais oui ! Ici, à la page 410, Bulletin du 15 février 1936 ».

— « 1936 ! Vite, faites-voir ! Ou plutôt non, lisez. »

On fait cercle, je lis le passage.

Et voilà comment, malgré la présence d'amis infiniment plus qualifiés, Geneviève Zaepffel me demanda de relever quelques-unes de ses prophéties pour les présenter aux lecteurs de son prochain volume.

Victime inattendue des bombes d'Hiroshima et de Nagasaki, il me reste à m'exécuter. Ce faisant, je laisserai délibérément de côté les très nombreuses prophéties dont la réalisation a été largement commentée dans les précédents ouvrages.

GÉNÉRALITÉS.

Geneviève Zaepffel a peu prophétisé sur elle-même. Elle nous a conté dans son premier livre, l'histoire délicieuse et troublante de son enfance. Petite fille vouée par la science à mourir jeune, elle savait cependant qu'elle aurait à vivre pour suivre un étrange destin, pour remplir une lourde mission. Dans sa vie, tout lui est commandé, mais tout ne lui est pas facile. Fleur délicate de la terre bretonne, grandie dans la lumière familière aux farfadets et autres lutins, elle a aussi ses heures d'obscurité, de délaissement, où le Ciel fermé l'abandonne aux mains des hommes. L'heure venue, le Ciel s'ouvre et lui annonce ce qu'aucune sagesse humaine ne saurait prévoir. Ainsi, Sainte Geneviève vint la visiter dans le plus solitaire séjour pour l'en délivrer. Le 14 décembre 1942, sa filleule de la terre devait dire : « Les voix des âmes m'ont soufflé; — Vas, aies du courage, un jour viendra où les hommes te jetteront en prison, mais nous veillerons ! » Il fallait aux forces du mal, un support humain pour tenter d'abattre la messagère des âmes : pourquoi l'ont-elle trouvé dans le cœur d'une femme ? Devant elle, Geneviève Zaepffel dit un jour : « Mon Dieu ! pourvu que nous n'ayons pas notre Judas ! » Cette femme avait le regard sombre des âmes tourmentées. Plutôt que coupable, ne fut-elle pas victime des forces sataniques qui l'avaient élue ? Que Dieu lui rende la Paix ! Geneviève Zaepffel a payé

largement de sa personne pour remplir sa redoutable mission, dans un monde dont les contingences lui échappent, ce qui la rend singulièrement vulnérable.

Elle a ainsi, comme tant d'autres depuis six ans, côtoyé les plus grandes détresses physiques et morales dans les lieux immondes qu'aucun ministre ne s'est encore soucié de rendre sains. Sans doute le passage d'une notable fraction de la bourgeoisie et des chefs politiques ou militaires dans les prisons, sous l'occupation et depuis, était nécessaire pour que les classes dirigeantes prennent conscience de l'immonde cloaque (le mot n'est pas trop fort) dans lequel notre civilisation humanitaire laisse pourrir les innocents et les coupables. La France de l'avenir se doit de réaliser en ce domaine l'immense réforme souhaitée par le Professeur Piédelièvre dans son discours du 3 février 1947.

Ne vous étonnez pas que des âmes justes soient ainsi éprouvées : il n'est pas de rédemption sans souffrance. Or, non contente d'annoncer l'avenir, Geneviève Zaepffel souhaite encore le rendre meilleur :

« Si nous n'exprimons pas toujours d'une façon directe ce que nous savons, c'est pour éviter d'opposer des courants contraires à la cause que nous servons. » (Salle Chopin, 6 mars 1939 — Bulletin de mars 1939, page 597).

« L'avenir des Nations, comme celui des individus *se modifie selon nos actes*... Je n'ai

pas tout dit, afin que la pensée humaine n'amplifie pas le destin maléfique. » (Bulletin de janvier-février 1941, page 646).

« Quand je ne livre pas au public certaines de mes visions, c'est que j'essaie, avec le concours des forces spirituelles, d'en détourner le cours tragique, ou tout au moins d'en atténuer l'effet. » (Bulletin de mai-juin 1941, page 670).

C'est ainsi qu'elle voilait volontairement les prophéties pour influencer l'esprit public dans le sens de la Paix :

« Je vous promets la Paix, le triomphe de la France. » Mais il faut que tu saches que, si tu ne veux pas évoluer, tu es appelé à disparaître bientôt tragiquement. » Non, je ne le veux pas... L'an dernier à cette même place, les forces maléfiques inscrivaient dans l'espace : « La guerre est certaine. » Je ne t'ai pas traduit ces mots, car je ne voulais pas qu'elle eut lieu. Elle n'a pas eu lieu... Ce qu'il faut France, c'est que tu te relèves. » (Salle Pleyel 12 décembre 1938 — « Mon Combat Psychique » 1938, page 9).

Il est bien vrai que le Français ne voulait pas la guerre, mais il n'était pas seul.

LA GUERRE.

Malgré cette réserve, les avertissements ne nous ont pas manqués.

Dès 1935, sur *la vanité des efforts de la S.D.N.* devant la malfaisance des intérêts égoïstes :

« Il est absolument inutile de se leurrer sur le résultat des réunions à Genève, ayant trait à l'harmonie des peuples et à l'entretien de la paix. » (Salle Gaveau 25 décembre 1935 — Bulletin du 11 février 1936, page 411).

En 1938, *sur les conséquences d'une guerre :*

« Un conflit dévorerait toutes les valeurs morales et toutes les richesses matérielles. Dans un monde transformé en charnier il ne resterait pour les vivants que des ruines et la faillite d'une civilisation. » (Bulletin du 15 mars 1938, page 499).

C'est ensuite la grande prophétie du 12 décembre 1938 à Pleyel :

« Les forces sataniques *entraînent l'Europe vers l'abîme.* Les temps sont pressants et lourds de menaces. Les temps sont bientôt proches où les forces sataniques et les forces bénéfiques vont se rencontrer. Tu seras, frère de la terre, témoin de leur mêlée, de leur choc, de leur combat. Les mots de paix, de travail, de liberté, *auront peut-être un sens plus tard,* beaucoup plus tard. Mon Dieu, *tu m'as promis de sauver la France,* et je m'aperçois qu'elle est encore très en péril. » (Bulletin de janvier 1939, pages 563 à 570).

Ce texte annonce nettement la guerre et son issue après le péril. Il précise que la guerre sera mondiale :

« Il doit entrer dans le proche avenir des nations, un *facteur commun* qui les englobe toutes d'un même voile d'inquiétude. » (Page 570).

Et l'invasion progressive de l'Europe par l'Allemagne : « Les nations se sont présentées en bloc sous les traits symboliques de leurs drapeaux, en un chaos confus, étrange, *chacun* luttant désespérément pour ne pas disparaître et conserver sans doute le suprême espoir de vivre respecté. » (Page 570).

Le texte dit bien « Chacun » et il est vrai que les nations furent battues séparément, envahies l'une après l'autre, et qu'au début du conflit, l'union des pays attaqués fut toute platonique.

L'aggravation progressive des destructions matérielles et humaines, en même temps que le seul remède : « Il faut que toute l'Europe soit en harmonie pour créer la paix... ou bien c'est l'inévitable. Ce ne sera pas une simple guerre : les forces sataniques prendront les rênes et au fur et à mesure que la guerre s'amplifiera, les cataclysmes se multiplieront. » (Salle Chopin, 6 février 1939 — Bulletin de février 1939, page 582).

« Il ne faut plus de frontières : c'est cela ou la guerre. » (Page 584).

Le temps passe et la prophétesse multiplie en vain ses appels : « Réveillez-vous, car l'heure est grave, très grave. *Le grand drame* se prépare. » (Salle Chopin, 6 mars 1939 — Bulletin de mars 1939, pages 598 à 601).

Laissons les bulletins pour consulter les livres. Le premier de tous : « Le livre de mes Prophéties » fut publié en 1937. Ouvrons-le à la page 57 :

« Enfin ce fut la France. Je veux taire à dessein tout ce que j'ai vu; je ressentis beaucoup d'angoisse pour les années à venir. J'implorais le Ciel de la protéger. Alors je vis un grand manteau blanc se dérouler sur le ciel bleu de France, tandis qu'une voix traversait l'espace disant : « pour 1935 seulement ». Ce qui me fit dire que si la France n'évoluait pas, Dieu l'abandonnerait à elle-même. » (Prophétie du 9 janvier 1935). Et, à la page 105, le « Message à la France » si angoissé : « Je m'aperçois qu'avant de livrer tout ce qui est en moi, je cherche des mots et des phrases, *comme on cherche un linceul pour voiler un cadavre !* Je voudrais bien ne jamais le livrer... Je cherche la voie la plus directe pour éclairer les Français sur les dangers qui menacent notre Patrie, leur donner des armes pour se défendre et pour vaincre... Je me sentirais coupable... si je ne faisais tout ce qui est humainement et spirituellement possible *pour préparer la France comme on prépare une armée lorsque le tocsin a sonné.* (Pages 105 à 107).

Et cette note d'espoir dans la plus grande crainte : « Heureusement que nous croyons à la possibilité de transmuer les événements, car *ma première vision fut de feu et de sang.* » (Appendice, page 7 — Prophéties du 13 décembre 1937 — Salle Pleyel).

« Mon Combat Psychique » précise le danger et témoigne de l'opiniâtre lutte que lui livre la prophétesse :

« L'horrible diabolisme des forces matérielles déchaîne de par le monde un ouragan qui le détruira. » (Page 93).

Puis c'est notre défaite et ses suites :

« Il en est temps encore, mais sache regarder autour de toi le grand drame qui se prépare. » (Page 94-95).

« Tandis que sur l'écran astral, je voyais la guerre dans toute son horreur, j'en connaissais les conclusions. » (Page 103).

Enfin cette prière :

« Mon Dieu, si tu voulais me donner encore une saison, je pourrais te rallier bien des âmes égarées... seulement sachons bien qu'il ne s'agit que d'une saison. Gardons bien cette impression que nous sommes en sursis... France, *tu n'as que quelques mois à vivre...* » (Pages 106-107). « Humanité, l'an 1939 sera ce que tu le feras ! Si la lumière inonde ton âme... c'est l'abolition des frontières. Ou bien c'est la *guerre mondiale.* » (Page 118).

Le texte des prophéties faites le 12 décembre 1938 à Pleyel a été reproduit dans le livre audacieusement intitulé : « 1943 : Espoir ». Mais il avait déjà été imprimé dès janvier 1939 dans une plaquette séparée, donc bien avant les événements :

« Je ne vois rien, qu'un immense champ de drapeaux... et ces drapeaux semblent se battre les uns contre les autres. » (Page 2).

« Il faut avoir confiance cependant, mais France, il faut te préparer, car l'orage bientôt va recommencer... c'est une tempête effrayante. » (Page 4).

La guerre entraînera d'effroyables hétacombes. Comment prévoir cependant l'horreur des *fours crématoires ?* »

« Je ne vois pas les pays, mais je vois quelque chose tourner... des morceaux de chair humaine se montrent devant moi, on les jette dans de larges cuves qui fument... on voit sortir des squelettes... est-ce que ce serait vraiment la fin d'un monde ? » (Page 3) et plus loin :

« Les chaudières où l'on a jeté ces lambeaux humains reparaissent devant moi... serait-ce vraiment la fin du monde ? » (Page 8).

Un déporté m'explique que les corps étaient portés de la chambre à gaz jusqu'à un plan incliné qui les déversait dans la gueule béante du four crématoire. Plus tard on retirait les ossements en vue d'une utilisation chimique. La prophétie ne dit-elle pas dès 1938 : « ... on voit sortir des squelettes... »

« 1939, moi qui l'avais appelé l'an rénovateur, que de surprises ne nous réserves-tu pas encore ? Non... il ne faut pas que cela soit... Mon Dieu, tu m'as promis de sauver la France et je m'aperçois qu'elle est encore en péril et que demain elle sera peut-être trahie !... je vois deux nations qui se heurtent... l'orage vient de passer... » (Pages 4 et 5.)

Dès le 27 décembre 1935, nous étions avertis :

« Comme tout cela est triste ! Ce n'est pas demain que nous serons tranquilles. Ceux qui pensent que nous serons tranquilles se trompent. » (Bulletin du 15 février 1936, pages 410 et 411).

Les prophéties ont donné de singulières précisions sur les péripéties de la guerre pour les différents pays qu'elle devait atteindre. Relevons-en quelques-unes.

FRANCE-ALLEMAGNE.

« Je vois son plan militaire : la France est marquée, il y a une croix noire. Donc *tout l'entourage d'Hitler prépare la guerre contre la France;* il faut qu'on le sache. » (13 décembre 1937 « Le livre de mes Prophéties » appendice, page 5).

L'Allemagne se préparait aussi bien à nous attaquer qu'à lutter contre la Russie :

« L'Allemagne est sous une mauvaise influence ; elle est aussi près de venir sur nous que d'aller d'un autre côté. » (Bulletin du 15 janvier 1937, page 443).

« Le Christ fit à nouveau son apparition, mais en crucifié, son regard s'agrandit démesurément, sa tête *s'inclina tristement vers l'Allemagne et l'Italie.* Après ce mouvement très symbolique, tout en restant suspendu entre la France et l'Allemagne, le Christ se tourna vers la France, et son visage parut rasséréné. Autour de la Croix, en auréole, s'inscrivaient ces

mots : « Je veux France, reprendre ma place ! » (Explication des visions du 12 décembre 1938 à Pleyel. — Plaquette pages 13 et 14.)

L'assaut allemand de 1940 est situé avec une étonnante précision :

« Vers juin, il y aura comme une *tempête* qui passe sur la France. » (Salle Chopin 14 décembre 1936. — Bulletin du 15 janvier 1937, page 445.)

« Sur le premier plan où je suis, je vois pour la France des troubles dont notre génération ne verra certainement pas la fin. Et sur le second plan, où l'action se modifie, la France *semble se relever,* et nous semblons triompher et dominer les autres pays. Il faut qu'on le sache puisqu'il faut que nous ayons confiance.» Prophéties du 13 décembre 1937, page 6.)

« Il faut retenir que tout est prêt pour la guerre et que tout semble être prêt pour la révolution. Mais cependant, puisque Dieu semble regarder la France, il semble vouloir la sauver. » (Page 7).

Ainsi sont nettement prédits notre chute et notre relèvement.

LA TRAITRISE ITALIENNE ET SON CHATIMENT.

Mussolini ne fut pas toujours l'allié d'Hitler. Les « Carnets » de Ciano témoignent de ses hésitations. Les avertissements ne lui ont pas manqué. Ils revêtent une incroyable précision.

Mais le duce passant outre aux prophéties, devait entraîner l'Italie dans son malheur.

« L'orage est là qui menace encore la France, sur un coin que je voudrais bien ne pas nommer... *Il ne faut jamais frapper qui est déjà tombé*, l'Italie changera de visage bientôt. » (Pleyel 12 décembre 1938, Plaquette, page 3.)

« A peine naîtra le *printemps* que nous serons à nouveau menacés. Menaces et dangers sans précédents. L'orage nous vient de *deux* nations, mais l'Italie est vraiment dans son déraisonnement bien à craindre... *mais je prophétise sa défaite.* » (Explication des visions, page 15.)

« Tout méchant acte se paye
Et de quelle monnaie !
Agir en forban comme en vautour
Exige un choc en retour
C'est la loi du talion
Pour homme comme pour nation. »
(Prophétie 1941, page 77.)

Mais cela peut s'appliquer à tant de Nations... Nous verrons d'autres textes au sujet de Mussolini. Notons toutefois l'annonce du revirement italien de 1943, en pleine occupation à Pleyel. (Plaquette : « Lis 1944 prophétisé », page 14.)

« Dans très peu de temps, le mot « Paix » sera prononcé. Dans très peu de temps, deux nations... ce soir, au moment où je vous parle, où ces deux nations ne sont pas unies... se forment... et le demi-mois qui suit, vient la paix pour elles... Puis *elle repart au combat, mais elle est divisée* ».

EN RUSSIE.

Hitler devait parvenir jusqu'à Stalingrad et au Caucase en contournant Moscou sans réussir à prendre la Capitale de l'U.R.S.S.

« L'Allemagne prépare ses armes ; toute son armée est debout ; *on dirait qu'elle contourne la Russie.* » (Salle Chopin, 14 décembre 1935. — Bulletin du 15 janvier 1937, page 443.)

JAPON - AMERIQUE.

Le conflit entre les U.S.A. et le Japon fut prédit le premier, dès le 9 janvier 1935. Le texte précise les intentions du Japon, sa prudence, la fermeté de sa décision, la soudaineté de son attaque, et ses victoires, aussi bien que l'insouciance américaine, suivie d'une énergique riposte :

« En Extrême-Orient, l'on semble vouloir *vaincre à tout prix l'Amérique.* Le Japon m'a donné comme vision une unité d'entente absolue et un ordre militaire impressionnant, mais une volonté dominante de retarder autant que possible les hostilités. (La guerre avec la Chine devait commencer le 12 août 1937). Cependant, ce retard ne saurait excéder quatre ans ; à ce moment *quel réveil et quelle surprise* (Pearl Harbour 6 décembre 1941).

« Le jour où le Japon entrera en guerre, ce sera le commencement d'une conflagration, dont notre génération ne verra pas la fin. Graduellement, le monde entier sera envahi.

L'Amérique semble s'endormir et se rire de ses voisins. Quel dommage !

« Au point de vue symbolique, *elle se fait garder* contre l'envahissement des jaunes, *par un petit chien pékinois.* » (Bulletin du 15 novembre 1935 ; pages 355 et 356.)

En effet, l'Amérique a cru, jusqu'au désastre de Pearl Harbour, que le Japon engagé contre Tchang-Kai-Tchek qu'elle soutenait, ne pouvait rien contre elle :

« Nous voici sur l'Amérique. Le cœur des hommes bat au rythme de l'indifférence. Comme l'Amérique semble se rire de tous nos dangers. (Nous sommes en 1935.) L'Europe ne doit pas compter sur son appui. Plus loin dans le temps... Elle se bat deux ou trois ans plus tard (après le commencement de la guerre en Europe) elle *se défend* avec énergie (elle a donc subi une attaque). Je ne sais si ce sont des Japonais ou des Chinois qui marchent vers le combat à la même cadence ; déjà les luttes sanglantes ont eu lieu. (Victoires japonaises, puis premiers revers)... » Mais voici :

LA BOMBE ATOMIQUE.

« ...mais l'action des hommes jaunes est *paralysée* par un *cataclysme effrayant* : je vois le ciel s'entrouvrir, une pluie de feu déferle, *anéantissant* tout sur son passage. Je n'ai pas la vision d'un volcan en éruption, cette pluie de feu *tombe du ciel.* »

HIROSHIMA ET NAGASAKY (6 et 9 août 1945). Chaque mot porte. Cette extraordinaire prophétie fut faite salle Gaveau, le 27 décembre 1935 et publiée dans le bulletin du Centre le 15 février 1936 à la page 410. Elle devait être confirmée le 12 mai 1941 à Pleyel :

« Le Japon est *arrêté* comme *dans un océan de feu.* (Bulletin de mai-juin 1941, page 671.)

Cet événement considérable et inattendu devait amener la :

FIN DE LA GUERRE MONDIALE

« Au plus chaud des mois ensoleillés,
A l'heure où les épis de blé
Se penchent vers la terre,
Les canons semblent se taire. »

(L'arrêt du destin 1941, page 79).

Comme il lui était demandé si la guerre finirait au mois de juillet, Geneviève Zaepffel répondit un jour : « Non, au mois d'août. » Et ce fut en août 1945.

Mais est-ce bien la fin ? Car la bombe atomique n'a pas fini ses ravages :

« *Quel est donc ce pays qui disparaît aussi ?* Comme c'est triste... *Comme si le feu tombait.* » (Salle Gaveau, 27 décembre 1935. — Bulletin du 11 février 1936, page 411.)

Ce texte faisant suite à celui qui annonce la première bombe atomique est bien inquiétant pour l'avenir, d'autant qu'il ne s'agit plus d'une ville, mais d'un pays.

LE RENVERSEMENT DES ALLIANCES

« Un tableau étrange, mais significatif, m'est montré : renversement des alliances. » (Pleyel, 14 décembre 1942. — « 1943 Espoir », page 67.)

Le 8 septembre 1943, l'armistice était signé entre l'Italie et les Alliés et, le 13 octobre de la même année, Badoglio déclarait la guerre à l'Allemagne.

En Hongrie, le régent, amiral Horty, annonçait un armistice, mais le démentait aussitôt, les Allemands ayant changé le gouvernement.

La Roumanie et la Bulgarie devaient changer de camp en août 1944.

LES TROIS GRANDS

Leur règne est annoncé dès le 14 décembre 1936 à la salle Chopin :

« On dirait qu'une paix règnera, *comme s'il n'y avait que trois chefs pour gouverner le monde*, les petites nations venant d'elles-mêmes s'agglomérer aux grandes puissances. » (Bulletin du 15 janvier 1937, page 446.)

Cette prophétie est confirmée cinq ans plus tard à Pleyel, en pleine occupation, le 19 décembre 1941 :

« Seuls trois chefs gouvernent le monde. » (« 1943 Espoir », page 117).

LA PAIX

Le 12 décembre 1938, à Pleyel, une affirmation suivie d'un souhait :

« Dix-sept nations se rallient aux grandes : puissent-elles éviter des guerres. » (Brochure, page 3.)

Ces dix-sept nations, unies aux quatre grandes, ont tenu en 1946 la « Conférence des 21 ». Le souhait paraît indiquer que les négociations ne sont pas faciles, et que tout danger n'est pas écarté.

« C'est en France, à Paris même, que se régleront les questions européennes et mondiales. » (Pleyel, 15 décembre 1941. — « 1943 Espoir », page 113.)

Et cette précision qui ne laisse pas de doute sur l'issue de la guerre :

« C'est *la France qui présente* à Paris le Livre sur lequel les Nations doivent signer. » (Pleyel, 11 juin 1944. — « Testament prophétique », page 45.)

Le lundi 10 février 1947, de 11 heures à 18 heures, au Quai d'Orsay, dans le Salon de la Paix, furent signés successivement les Traités de paix avec l'Italie, la Roumanie, la Bulgarie, la Hongrie et la Finlande.

LES CHEFS

Certains hommes jouent un rôle déterminant dans le destin des nations. Tantôt ils émanent de la foule, dont ils sont comme la résonnance profonde, tantôt ils impriment au destin la marque de leur forte personnalité, malgré la passivité et la sourde opposition des peuples. Parfois, ils entendent l'appel qui monte

de la masse, parfois leur entourage les détourne de leur vrai destin.

Qui saura jamais ce qu'auraient pu faire de l'Europe et du monde les mêmes hommes qui ont provoqué ravages et destructions ? Question vaine pour le commun des mortels, mais non pour un prophète.

Geneviève Zaepffel a souvent prophétisé sur les chefs des peuples et l'on a pu dire que, si Hitler et Mussolini avaient écouté sa voix, le destin du monde aurait été changé. Le leur aussi sans doute, et ils n'auraient pas eu à s'en plaindre ! Dans ces appels, dans ces avertissements, il y avait surtout le désir d'éviter à la France et à l'Humanité d'effroyables cataclysmes ; mais ils reflétaient aussi les différentes possibilités qu'offrait à ces hommes un destin hors série et que révélait la vision. Ne fallait-il pas tout mettre en œuvre pour arracher les conducteurs de peuples à leurs mortelles erreurs, pour sauver des milliers de vivants des plus horribles souffrances et de la mort, pour sauver une civilisation ?

HITLER

Dès la première prophétie publique, faite à la salle Mustel, le 9 janvier 1935, l'incroyable triomphe et la chute brutale d'Hitler sont décrits :

« Cherchons ce qu'est devenue la tête de l'Allemagne : une botte de paille flotte dans l'espace, elle contient un grand chef. La paille

symbolise *le sommet du triomphe*, tant qu'elle reste sur place. Le fait de la voir flotter signifie que, sous un trop grand triomphe, *la raison et le pouvoir d'un homme ont sombré.* » (Bulletin du 15 février 1935, page 357. — Voir « Comœdia » de la même époque.)

Le 27 décembre 1935, Geneviève Zaepffel révèle à Hitler ses deux destins, et que, s'il tombe dans l'erreur, sa chute sera suivie de la division de l'Allemagne en zones d'occupation :

« Si tu ne répands pas le sang, si avant le printemps 1937 tu réalises un accord pacifique avec la France, et respectes trois religions différentes, tu seras aimé de tous ; tes hommes s'enrichiront dans les colonies, sans qu'elles soient ta pleine propriété... Mais... si tu méprises l'oracle, dans un temps très rapproché, tu fais la guerre... tu t'étends vers l'ouest. Alors, retiens bien ceci : les forces maléfiques s'empareront de ta pensée, et *tu disparaîtras comme un fétu de paille, abandonné de tous.* L'Allemagne appauvrie sera *démembrée.* Ton destin suivra tes actes, mais ne les devancera pas. » (Bulletin du 15 février 1936, page 414.)

Cette dernière phrase est terrible. Certains hommes paraissent subir, malgré leurs mérites, un destin défavorable. Cette prophétie affirme, au contraire, le libre choix du führer, source de réussite pacifique ou d'échec tragique.

D'autres affirmations concernent aussi bien le Japon que l'Allemagne :

« Quiconque sortira le premier l'épée du fourreau, pour faire la guerre... ne bénéficiera de rien ; des cataclysmes se multiplieront sur tout le globe. Ce sera la fin d'un monde. » (Pleyel, 12 décembre 1938. — Bulletin de janvier 1939.)

La même prophétie indique que déjà Hitler a choisi :

« ... Hitler, un grand ruban l'encercle en ce moment ; les forces qui l'entourent sont inquiétantes car, jadis, il était plus lumineux. » (Page 572.)

Cependant, la partie n'est pas encore jouée : *Munich* va reculer d'un an le recours aux armes :

« Hitler m'était d'abord apparu au milieu d'un vol de corbeaux qui tournoyaient au-dessus de sa tête. Si j'avais traduit cette première vision, j'eusse dit : « C'est la guerre ! » J'ai seulement annoncé : « Le visage d'Hitler m'inquiète. » Le vol d'oiseaux noirs signifiait qu'Hitler était mal entouré et que, s'il se laissait mener par cet entourage, il serait fatalement amené à faire la guerre. J'avais pourtant conscience que... les forces spirituelles pouvaient encore le délivrer... faire reculer *pour un temps* les forces du mal. » (Explication des visions du 14 décembre 1936. « Le livre de mes prophéties », page 70.)

Hitler bénéficiera d'abord d'éclatantes victoires :

« Je vois des guerriers... ce sont toutes les frontières et toutes les colonies... et les frontières qui semblent s'écrouler dans l'abîme. » (Pleyel, 12 décembre 1938. — Brochure, page 4.)

Il n'appartient à personne d'avancer l'heure du destin pour Hitler et l'attentat du jeudi 20 juillet 1944 devait échouer.

« J'ai l'impression d'être en Allemagne. On vise la vie d'un grand chef. La terre s'ouvre, mais le but n'est pas atteint... L'explosion s'arrête à quelques mètres de lui. Il domine. » (Pleyel, 12 mai 1941. — Bulletin mai-juin 1941, page 670.)

Cependant, la chute d'Hitler, annoncée dès 1935, devait être confirmée le 11 juin 1944 :

« Il y a sur le monde un grand événement qui se prépare, et cela avant la chute des feuilles. Deux chefs d'Etat seuls demeurent... les autres... quelle affreuse mort les attend... » (« Le miracle des âmes », 1944-1950, page 44.)

MUSSOLINI

« Le livre de mes prophéties » contient un « Message à Mussolini » qui esquisse la courbe de son destin :

« ... Le pouvoir n'est pas seulement une couronne de lumière, il est aussi une rude épreuve. Tu as su, jusqu'à présent, protégé par des forces spirituelles dont peut-être tu n'avais pas une entière conscience, atteindre les sommets de ce pouvoir... Tu possèdes, pour te maintenir sur ce sommet, un balancier que deux poids équilibrent. L'un est ton pouvoir politique, l'autre ton exemple spirituel : que l'un des

poids vienne à s'alléger, l'équilibre sera rompu... J'ai fouetté ton courage en t'annonçant à l'avance tes victoires. Aujourd'hui, *les temps on changé, la ligne de ta destinée arrive à une courbe difficile.* » (Pages 81 et 82.)

Le 14 décembre 1936, salle Chapin, Geneviève Zaepffel devait dire :

« Je vois Mussolini avec une couronne noire qui orne son front ; *il sera mal guidé et paiera cher cette erreur.* » (Bulletin du 15 janvier 1937, page 444.)

La prédiction de sa chute, annoncée en prophéties publiques, le 13 décembre 1937 à Pleyel, et reproduite sous l'occupation dans « 1943 Espoir », est d'une extraordinaire précision :

« Mussolini ne se dégage pas des forces mauvaises qui l'entraînent vers *des catastrophes pour son pays et pour lui-même...* il chancelle, il tombe. » (Bulletin du 15 janvier 1938, page 490.)

« J'aperçois Mussolini, il est effrayant. Cette fois, je crains bien qu'il se laisse entraîner. Il ne comprend plus ; il est tout seul enveloppé de noir ; on dirait qu'il voudrait posséder toute l'Europe. Et c'est bien triste. Son visage ne se métamorphose pas ; il est là, presque cruel, jetant comme un défi sur ce qu'il veut faire. Tout à coup, il chancelle, *il tombe,* il vient d'être frappé peut-être. Et son élan semble coupé ; il est seul et, bien loin derrière lui, *des pays se lèvent. On dirait qu'il disparaît. Quelqu'un le relève ;* il ne semble pas vivre ;

mais il y avait trop de décisions prises quand il a été frappé... »

Ainsi, tout est dans ce texte : l'arrestation de Mussolini le 25 juillet 1943 — l'intervention des armées alliées, l'invasion — la disparition du Duce (l'Europe et le monde ignorent pendant plusieurs semaines où il se trouve, tandis qu'il passe de la caserne des Carabiniers à l'île de Ponza, puis à l'île de la Maddalena, enfin au Campo Imperatore, où il reste du 27 août au 12 septembre, au petit hôtel au pied de la montagne jusqu'au 6 septembre pour finir sa première captivité au sommet, à l'hôtel du Campo Imperatore, à 2 200 mètres d'altitude), sa délivrance par les parachutistes d'Hitler (le 12 septembre vers 13 h 30, dix avions remorquant des planeurs, transportant 130 soldats allemands, un général de police italien et un officier allemand), et la proclamation de la « République fasciste » en Italie du nord, la vanité de ces tentatives de redressement (Mussolini fut tué le 28 avril 1945 à 4 h 20 de l'après-midi, devant la villa Belmonte à Dongo.)

La prophétie poursuit impitoyablement :

« On dirait que des hommes sont déjà marqués pour détruire ces deux chefs : Hitler et Mussolini. Deux croix sont sur leurs fronts, symbole aussi qu'ils sont *à la veille de prendre de grandes décisions* (1939-1940). *L'Italie ne semble plus marcher aux côtés de l'Allemagne* (1943).

« Le seul être que je redoute ce soir, et que je redoute encore, c'est Mussolini. Il sait très

bien, pourtant, que nous lui avons prophétisé son destin, et il faut qu'il entende, ce soir, pendant son sommeil, que *s'il touche à la France, il sera cruellement puni et ne bénéficiera qu'à peine de quelques mois d'un triomphe bien illusoire...* (1940-1943...) son front m'apparaît avec du sang qui inonde son visage, ce front avec une couronne d'orgueilleux ; je suis peinée de me rendre compte que *ce sang semble se répandre comme une nappe sur une partie de la France.* » (Appendice au « Livre de mes prophéties », pages 1 à 8.)

Toujours devant les trois mille spectateurs de Pleyel, Geneviève Zaepffel adresse, le 12 décembre 1938, un appel au chef de l'Italie, et renouvelle la menace :

« A ce chef, ce soir, à travers l'espace, nous disons : « Désormais la France doit t'être sacrée : *si tu y touches, demain tu tomberas.* »

Devant un auditoire plus restreint à la salle Chopin, la prophétie est confirmée le 6 février 1939 :

« Mussolini a su écouter la voix de l'Au-Delà... *jadis...* Il paraît touché. J'ai peur que le sang qui inonde son front, inonde comme une nappe le sol de France. » (Bulletin de février 1939, page 583.)

Et cette précision qui devait, pour peu de temps, se réaliser :

« *Mussolini mourant, c'est le fils du Roi d'Italie qui triomphe.* » (Page 584.) *Umberto fut* fait lieutenant général du Royaume le 12 avril 1944 et proclamé roi le 9 mai 1946.

Ces prophéties devaient être renouvelées avec une ferme continuité :

« L'Italie a des mouvements étranges... J'ai vu son chef aux prises avec une force redoutable... Il chancelle... il tombe... » (Bulletin mai-juin 1941, page 670. — Prophéties du 12 mai 1941 à Pleyel.)

« Trois têtes vont tomber, deux couronnes se brisent. » Abdication de Victor-Emmanuel III, le 9 mai 1946, Umberto II est proclamé roi, mais il doit se retirer lui aussi au bout de vingt-trois jours de règne : en effet, le référendum du 2 juin donne la majorité au régime républicain, la République est proclamée le mercredi 5 juin 1946.

« Me voici au milieu d'un champ de bataille, là-bas, assez loin d'ici... On vient d'arrêter un grand chef, on l'accuse. On emmène cet homme, et cette nation s'agenouille... » (Pleyel, 18 avril 1943. — Plaquette « Lis 1944 prophétisée », page 14.)

Le texte dit aussi : « On se croirait au temps du Christ. » Comparaison inadmissible si elle doit s'appliquer à Mussolini. Mais ce « on » ne désigne-t-il pas Mussolini lui-même ? Willy Sperco nous dit à la page 136 de « L'écroulement d'une dictature », édité chez Hachette : « Il (Mussolini) lisait la *Vie de Jésus-Christ* du Père Ricciotti, qu'il offrit au curé de Ponza, le 5 août, avec mille lires pour faire célébrer une messe le jour anniversaire de la mort de son fils Bruno. Le livre, annoté au crayon rouge,

est encore entre les mains du prêtre et les phrases soulignées ont trait à la passion du Christ et *à la trahison* dont il fut victime. »

« Il y a un pays dont je tais le nom, mais je pourrais vous le dire, c'est l'Italie. Oui, ce chef-là est très menacé aussi. » (Pleyel, 21 juin 1943. — Plaquette, page 18.)

Enfin, ces trois lignes qui concernent plusieurs hommes et plusieurs pays :

« Rénovation d'un monde dans le sang. »
« Renversement des alliances. »
(Italie, 1943 ; Bulgarie, Roumanie, août 1944.)
« Mort tragique de grands chefs. »
(Ciano et les chefs fascistes rebelles, fusillés le 11 janvier 1944, à Vérone ; Mussolini, le 28 avril 1945, puis les pendus de Nuremberg, en 1946.) (Plaquette, page 1.)

Que n'étaient-ils tous capables de dire comme Ciano : « Je meurs sans haine pour personne. Je voudrais que mes fils le sachent. »

Le 18 avril 1943, Geneviève Zaepffel dit en prophétie : « 3 mai... voulez-vous retenir... 3 mai... Ecoutez bien... je suis du côté de l'Italie. Je vois le soldat allemand... CETTE NATION VIENT DE COMPRENDRE... »

Il est bien difficile d'affirmer que ce texte s'applique aux événements passés. Notons cependant que la reddition des Allemands et des Italiens aux Alliés en Italie du nord et Autriche occidentale, signée le 19 avril 1945, à 14 heures, a pris effet le mercredi 2 mai, à 14 heures, mais qu'elle avait été primitivement

prévue *pour minuit*. (Communiqué du grand Quartier général allié à Caserte.) La guerre avait duré, pour l'Italie, 4 ans, 10 mois et 22 jours.

ROOSEVELT

Au cours de son séjour aux U.S.A., en février et mars 1937, Geneviève Zaepffel fut souvent sollicitée par les journalistes en quête d'informations vedettes. Pour se défaire de leurs persévérantes sollicitations, elle finit par les prier de venir tous ensemble.

C'est ainsi que, parlant à bâtons rompus, elle suscita leur septicisme amusé en leur annonçant que Roosevelt serait président à vie. Les protestations jaillirent de toutes parts : « Ça ne s'est jamais vu, et jamais cela ne sera ! Quelques rares présidents se sont fait réélire une fois, mais jamais davantage. Ce serait la fin de la République ! Ce serait contraire à toutes nos habitudes politiques et à la mentalité des U.S.A. », etc., etc.

Cependant, la prophétie, enregistrée par vingt-deux journalistes, le mardi 9 mars, à New York, fut publiée, entre autres, par le *Daily Miror* dans son « éditorial page », sous cette forme :

« La french spiritual woman annonce : *le président Roosevelt sera président aussi longtemps qu'il vivra.* Il ne sera pas dictateur, il ne le désire pas, il sera simplement président. »

(Reproduit à la page 459 du Bulletin du 15 mai 1937.)

Malgré le septicisme des journalistes américains, Roosevelt est bien mort président après avoir été réélu quatre fois.

Geneviève Zaepffel devait encore affirmer avant la guerre :

« Je savais que *le président Roosevelt interviendrait dans les affaires d'Europe* pour le lui avoir prophétisé lors de mon séjour en Amérique en mars 1937. » (« Mon combat psychique », 1938, page 113.)

Quant à la mort de Roosevelt, elle est annoncée dès 1943, sous une forme étrange, dans la plaquette déjà citée :

« Attentat contre Roosevelt. » (Reproduit dans le « Miracle des âmes », 1944, page 80).

Or, le secrétaire de Gœbbles rapporte, dans ses notes quotidiennes, ces paroles prononcées par le ministre de la Propagande du Reich, le 28 mars 1945, à propos de la mort du président :

« Au monde entier nous devons donner une parfaite impression d'indifférence, de façon qu'aucune suspicion ne puisse être soulevée, tant à Moscou qu'à Washington. »

(Voir « Figaro » du 7 février 1947.)

Ce texte, cependant, peut avoir un autre sens.

CHURCHILL

Dans le même texte, nous trouvons annoncée la « *chute de Churchill* », qui devait se

produire trois ans plus tard, en 1946, dans des circonstances qui ont rappelé l'ingratitude française à l'égard de Clemenceau suivant de si près son triomphe. Le 12 décembre 1938, Geneviève Zaepffel avait de même prédit la chute de :

CHAMBERLAIN et les conséquences de sa disparition :

« Chamberlain est marqué sur le plan de l'Astral comme homme bénéfique, il faut donc qu'il vive... mais le jour où il ne sera plus en Angleterre, il se passera des choses qui bouleverseront l'Univers ; il faut qu'il vive. » (Plaquette, page 88, et Bulletin janvier 1939, page 572.)

La mort de l'homme d'Etat britannique fut, en effet, le signal d'un bouleversement universel.

On peut se demander si la prophétie du 13 décembre 1937 s'applique à Philippe Pétain ou à Charles de Gaulle !

« Le premier qui semble prendre le pouvoir porte un grand nom, mais il n'est pas capable de gouverner la France. » (Appendice du « Livre de mes prophéties », 1937, page 8.)

Quoiqu'on en puisse penser, l'étrange démission du 20 janvier 1946 et le mystère qui entoura la personne du général pendant plusieurs mois furent clairement prophétisés dès 1943 sous une forme lapidaire :

« Disparition de de Gaulle. » (« 1944 prophétisé », page 1). A moins que l'avenir...

LES NATIONS

Avant de parler de l'avenir, revenons aux nations :

LA SUISSE

Avant la deuxième guerre mondiale on supputait les risques courus par les pays neutres dans un conflit éventuel. Beaucoup d'observateurs estimaient que la Suisse risquait fort, malgré ses défenses naturelles, de servir de voie d'invasion. Il est fort probable que les plans militaires tenaient compte, de part et d'autre, de cette possibilité. De plus, certains interprètes de Nostradamus avaient décrit avec précision l'invasion par la Suisse d'une armée qui devait, après avoir descendu le cours de la Loire, se faire battre à Poitiers. Interprétation erronnée, est-il besoin de le dire ?

Au contraire, Geneviève Zaepffel a marqué à trois reprises, avec une parfaite clarté, le destin de ce pays tel que les événements devaient le réaliser.

D'abord, le 14 décembre 1936, à la salle Chopin, par cette affirmation :

« La Suisse aura beaucoup à faire pour rester neutre. » (Bulletin du 15 janvier 1937.)

Ensuite, par la prophétie du 27 décembre 1935, plus précise, qui annonçait l'option pour l'Angleterre qui fit de la radio suisse un élément isolé, enserré dans l'Europe envahie :

« Et puis toi... ma chère Suisse, tu gardes ton indépendance, *mais tu es obligée d'opter pour un pays.* » (Bulletin du 15 février 1946, page 409.)

Enfin, le rôle bienfaisait et hospitalier de ce havre de grâce pour toutes les détresses, qui sut éviter la guerre malgré tant de craintes :

« Suisse qui sécha bien des larmes,
« De mères, de femmes, d'enfants,
« Dans ton pays de charmes
« Endors-toi maintenant
« Tranquillement. »

(Prophéties 1941 « L'arrêt du Destin », page 77.)

L'ANGLETERRE

Cette guerre, qui marque pour la France une étape inquiétante dans une évolution incertaine, marque pour l'Angleterre le début d'une évolution plus redoutable encore. Les prophéties annonçaient les terribles bombardements de Londres, de Coventry, la perte de la suprématie, si longtemps exercée, et le détachement progressif des colonies qui doivent cependant garder un lien avec l'antique Albion :

« L'Angleterre se repliera sur elle-même... elle se contentera de peu après avoir voulu trop dominer et posséder. » (Mustel, 9 janvier 1935. — Bulletin du 15 février 1935, page 35.)

« Angleterre, toi qui a voulu toujours triompher, je te vois descendre en cascade... Comme c'est étrange, comme c'est effrayant ! *Pourquoi*

toutes ces flammes ?... Le temps des conquêtes territoriales et matérielles est passé. » (Salle Gaveau, 27 décembre 1935. — Bulletin 15 février 1936, page 411.)

Le fameux « blitz »... L'affaiblissement... Le détachement de l'Egypte, des Indes...

« L'Angleterre changera de visage. *Les colonies se détacheront de son royaume ;* malgré cela l'entente régnera parce qu'une force, que je ne comprends pas, les relie à la métropole. » (Salle Chopin, 14 décembre 1936. — Bulletin 15 janvier 1937, page 444.)

L'ITALIE

Nous avons à peu près tout dit à propos de Mussolini : le destin de l'Italie fut trop longtemps et trop intimement mêlé au sien. Rappelons cependant l'annonce citée plus haut du triomphe du prince Humbert à la mort du Duce, et ce texte qui prophétise le changement de régime de 1946, bien qu'il soit, dans la vision, lié à un événement français dont la réalisation paraît fort douteuse aux augures politiques :

« L'Italie fera le contraire de nous. » (Salle Chopin, 6 février 1939. — Bulletin février 1939, page 585.)

L'ALLEMAGNE

Elle aussi a vu son destin lié à celui de son führer. Cependant, la nuit de sa présente détresse était prophétisée depuis fort long-

temps ; mais ce qui paraît clair aujourd'hui était-il intelligible il y a plus de dix ans ?

C'est pourtant dès les premières prophéties publiques du 9 janvier 1935 à la salle Mustel qu'est annoncé le morcellement de l'Allemagne en zones d'occupation :

« ... Le temps a passé, et nous voici devant une *Allemagne partagée en trois ;* notre génération pourra constater cette étrange métamorphose. » (Bulletin du 15 février 1935, page 356.)

Même affirmation à la salle Gaveau, le 27 décembre 1935, citée plus haut :

« *L'Allemagne appauvrie sera démembrée.* »

Il est stupéfiant de lire aujourd'hui le texte des prophéties du 14 décembre 1936 imprimé au début de 1937 dans « le Livre de mes prophéties », page 2, qui paraît calqué sur les événements, car ceux-ci les réalisent point par point, avec la chute du régime hitlérien, la disparition de ses chefs et la période d'attente qu'elle connaît actuellement :

« *Tout est mort* du côté de l'Allemagne, comme si elle attendait les *ordres d'autres chefs*...

« ... Enfin, voici l'Allemagne. Toute une moitié s'illumine, l'autre reste dans l'ombre ; on dirait aussi qu'elle veut se diviser. »

On aimerait savoir quelle moitié...

Cependant, la mort des principaux chefs est aussi prophétisée, morts de Berlin ou de Nuremberg en 1945 et 1946 :

« Morts tragiques de grands chefs. » (1944, page 1.)

LA FRANCE

Les événements sont trop récents qui nous ont meurtris dans notre chair et dans nos affections les plus sacrées pour qu'il soit opportun de rappeler certaines prophéties : celles qui stigmatisent nos erreurs et en prévoient les conséquences. Il faut un certain recul et que soient cicatrisées bien des blessures pour que l'homme reconnaisse qu'il en est en partie responsable et trop souvent l'artisan de son propre malheur.

Est-il trop tôt cependant pour citer cette parole prophétique prononcée à la salle Gaveau le 27 décembre 1935 ? Il vient d'être parlé de l'Angleterre : « Si tu obliges toujours la France à se rendre à tes volontés, eh bien, Dieu nous enverra l'homme qu'il nous faudra pour dire NON lorsque tu exigeras trop de nous. » (Bulletin du 15 février 1936, page 411.)

Si ce texte a trouvé son application en 1940, il faudrait admettre que la France, lancée trop tôt dans la guerre, ses alliés et elle-même ayant mal mesuré la disproportion des forces en présence en 1939, a sagement agi en repoussant l'offre d'union totale, de fusion des nationalités, proposée par Churchill au moment de notre débâcle.

Cette union n'aurait sans doute pas hâté notre libération, mais nous aurait valu une occupation beaucoup plus dure, semblable dès le début à ce qu'elle devint en 1943 et 1944, peut-être des déportations plus systématiques,

et des destructions plus massives de la part des allemands. De plus, libérés en 1944, nous nous serions retrouvés plus dépendants que nous ne le sommes présentement malgré notre pauvreté économique et financière.

Que les adversaires de cette thèse nous pardonnent si nous ajoutons qu'une phrase d'aspect sibyllin, prononcée au cours des mêmes prophéties de 1935, paraît donner raison à ses partisans. Elle décrit très exactement ce qui s'est passé en 1940 lorsque les parlementaires, suicidant la Troisième république, ont abandonné leurs pouvoirs entre les mains des militaires :

« Il y aura une époque troublée pendant laquelle *les parlementaires disparaissent*. Il faudra qu'ils partent, ils ne savent pas l'urgence nécessaire en France au point de vue du *commandement sans lendemain*. » (Bulletin cité, page 412.)

S'il faut en croire la prophétie, ce départ était nécessaire pour que la France soit relativement épargnée, mais le régime autoritaire devait être sans lendemain, n'ayant à remplir que le rôle précaire d'une bouée de sauvetage. Nous avons ici le type de ces paroles prophétiques obscures qui contiennent cependant les éléments essentiels d'événements qui les révèlent parfaitement adaptées aux faits qui les réalisent.

Le même texte poursuit :

« L'oracle concernant la France serait trop cruel s'il révélait ce qu'il sait. Je préfère passer

pour mauvais prophète que d'écrire aujourd'hui ce qui doit lui arriver. Pour 1936, Dieu semble se retirer de nous ; les hommes seront livrés à eux-mêmes : où vont-ils conduire notre pays ?

« *Le Sénat et la Chambre ne seront plus que des souvenirs.* L'or et le franc deviendront une illusion. Rassurons-nous : ni guerre, ni révolution pour 1936. » (Page 415.)

Ici encore nous trouvons ce désir d'atténuer, ce souci de rassurer, pour que la pensée collective ne hâte, ni n'aggrave un avenir redoutable.

La fin de la Troisième république est confirmée le 6 février 1939 à la salle Chopin. (Bulletin de mars 1939, page 585) :

« En France ? J'ai bien peur que *Marianne, qui par deux fois m'a jeté son bonnet, change un peu de titre.* » Geste qui ressemblait à un mouvement de dépit.

Deux fois ? Juillet 1940 et... ?

De tristes avertissements sont donnés le 12 décembre 1938 à Pleyel. Il paraît incroyable que de telles précisions n'aient pas autrement frappé les 3.000 auditeurs qui, haletants, dans un silence absolu, les ont entendues sans les comprendre. Mais il est trop facile de dire cela quand la réalité est venue se calquer sur des paroles inspirées : *La défaite de 1940 et l'occupation, les drapeaux allemands sur nos monuments*, à l'Ecole militaire, sur la Tour Eiffel...

« Je vois cependant le drapeau de la France tout flamboyant, mais il change de couleurs...

puis la croix gammée semble vouloir le tisser... ce n'est pas cela qu'il faut. » (Plaquette, page 2.)

Puis l'annonce de la *délivrance et de la victoire finale* suivie du rappel de l'exode et des heures tristes qui la précèderont (pages 5 et 6) :

« Je veux que les chefs d'Etat sachent que la France dorénavant sera un pays protégé... *nous vaincrons tous ceux qui seront contre notre pays ;* nous ne voulons pas que la France soit trahie... C'est à peine le printemps et nous sommes à nouveau menacés, et cependant... c'est bien triste. »

« Hitler... un grand ruban l'encercle en ce moment, il y a *autour de lui des forces qui m'inquiètent*... Je l'ai vu plus lumineux jadis... Quelque chose m'inquiète... Il y a de l'autre côté des frontières, des hommes qui marquent hâtivement sur du papier ce que demain *ils exigeront*... Et nous, Français, *point ne leur donnerons ; nous vaincrons* et nous aurons confiance. »

Peut-on voir là les exigences allemandes qui ont provoqué la guerre ou celles qui l'ont accompagnée, la résistance difficile de la France, et enfin la Libération ?

La fin du gouvernement de Vichy est curieusement présentée : « Vichy par l'Allié est emporté. » (Prophéties 1944, page 1.)

On peut comparer cette simple phrase avec ce qui est dit de l'enlèvement du Maréchal par les allemands au mois d'août 1944 dans « L'histoire de la libération de Paris » de Dansette (Documents annexes à la fin du livre.)

Le 19 décembre 1941 à Pleyel, sous l'occupation, Geneviève Zaepffel nous prédit *le retour des prisonniers en vainqueurs* et leur élévation morale : « Nos prisonniers vont revenir bientôt. *Symbole magnifique : ils reviennent par un chemin extrêmement lumineux.* » (1943 Espoir, page III.) Souvenons-nous aussi qu'un grand nombre revint par la voie des airs, dans un ciel très pur, au printemps 1945.

Mais la contrainte allemande devait auparavant se resserrer, les déportations s'accentuer, l'atmosphère peser de plus en plus lourdement sur l'angoisse française :

« Les hommes me donnent l'impression d'être *dans des étaux*... Ils ne peuvent *plus respirer*... Et enfin la *France arrive à sortir de cet étau*... *Elle parle fort*... » (Page 113.)

Il nous faudra lutter, les événements prendront une tournure plus favorable en 1943 : « Vous avez à combattre pour 1942, 1943 sera plus clément, mais ne sera pas encore la paix, 1945 déjà mieux. » (Page 113.)

De 1944, il n'est rien dit : les Allemands occupaient la France. Quant à ce : « 1945 déjà mieux », il nous montre assez que la fin de la guerre par les armes ne sera pas immédiatement suivie du retour à la vie paisible et facile.

Et le 11 juin 1944 à Pleyel : « Les armes vont bientôt se déposer. » (Page 53 du Testament Prophétique.)

Des événements de 1944, nous retrouvons les grandes lignes dans les prophéties faites à Pleyel le 29 juin et le 14 décembre 1942 :

« Il y a un passage très difficile pour nous. C'est que *les vivres n'arrivent plus*... Il faudrait créer partout des relais, comme autrefois pour alimenter les villes. parce que *les événements vont aller vite, ils vont se brusquer. Tout est mobilisé, tout est arrêté.* Il faut aller vite, *les armées courent.* » (L'Arche Nationale, juillet 1942, page 2.)

N'est-ce pas dit deux ans à l'avance, les difficultés de ravitaillement, l'arrêt des transports, la rapidité des opérations après les batailles de Normandie, l'urgence de hâter l'arrivée des armées de secours de l'insurrection de Paris, et la réponse si rapide du général Leclerc, plus lente des Américains ?

Dès le 14 décembre 1936, Geneviève Zaepffel avait annoncé : « Le pain pendant quelque temps sera bloqué en France. *On supprime tout, on arrête tout pendant quelque temps,* nous aurons même un peu faim ; le pain est dur et nous attendons. »

Fasse Dieu qu'il s'agisse bien ici des restrictions passées et non d'une famine à venir. Les mots « un peu » ne sont qu'une atténuation due aux soucis charitables de la prophétesse.

Paris et la France seront libérés, avant l'automne 1944 : « *Une date s'inscrit,* mais on me dit qu'il ne faut pas vous la donner ; cette date n'est pas loin... *Il fait beaucoup de soleil... La guerre ne verra pas les feuilles des arbres tomber deux fois.* » (Pleyel, 14 décembre 1942. - « 1943 Espoir », pages 68, 69.)

« Le ciel fit tomber sur la terre de France, un drapeau bleu où s'inscrivaient le mot PAIX. Les forces spirituelles venaient de devancer l'heure de la paix d'un an. » « *J'ai vu la France sortir du tombeau.* » (L'Arche Nationale, page 2.)

La France apparaît dans le firmament sous l'aspect d'un petit nuage bleu, *tellement étincelant de vie que trois chefs* se précipitent comme pour *voiler cette clarté qui se lève*... Cependant la France grandit. » (Pleyel, 14 décembre 1942. — « 1943 Espoir », page 67.)

La France a eu bien du mal à se faire admettre par les « trois Grands » au rang des grandes nations...

Sur le relèvement de la France, nous avons encore ce mot, dont la prophétesse ne comprenait pas plus que ses auditeurs la signification :

« L'Amérique apporte une carte... une petite carte... elle la pose sur un tout petit coin du ciel, et elle écrit : « France, revient. » ...d'où ? » (Pleyel, 6 décembre 1943, « Le miracle des âmes » 1944, page 78.)

Que pouvait signifier ce « revient » avec un *t* ? Or, une exposition s'est ouverte à New-York au Palais du Musée d'histoire naturelle « La France renaît », « France comes back », littéralement : « La France revient. »

Enfin, juste retour des choses, les soldats français devaient participer à l'occupation de l'Allemagne : « En Allemagne, des tours d'airain, *gardées par des Français qui n'ont pas l'uniforme d'aujourd'hui.* » (19 décembre 1941, à Pleyel, en pleine occupation.)

Le franc, déjà bien malade, ne pouvait qu'être affaibli par le coût de la guerre, les lourdes indemnités prélevées sous l'occupation, les destructions, les spoliations, la razzia de nos stocks, et l'obligation d'acheter à l'étranger. L'amenuisement progressif de notre monnaie devait faire qu'on ne trouve *l'or qu'au « marché noir »* :

« L'or est devenu sombre et le papier monnaie tout blanc. » (Gaveau, 27 décembre 1935. — Bulletin du 15 février 1936, page 411.)

L'Evolution sociale et politique fut décrite en ces termes :

« Les nouveaux chefs de la France feront serment :

D'être humain et social avec excès,
Protection du bercail,
Profit au seul travail,
Richesse de la Patrie. »
(Prophéties 1941,
« L'arrêt du destin », page 79),

« Triomphe du socialisme en Europe. »
(18 avril 1943, Plelyel, brochure, page 1.)

Les changements politiques français successifs furent annoncés le 11 juin 1944 :

« Il vous faut attendre avant ces temps à voir la France changer plusieurs fois de mains. » (Testament prophétique, juillet 1944, page 45.)

A l'heure où j'écris, nous avons changé huit fois de Président du Conseil, le premier prési-

dent de la Quatrième république étant le cinquième chef de l'Etat depuis la Libération.

Le Bulletin de janvier-février 1941 nous avertissait déjà (page 644) :

« Après le Maréchal, tous ceux qui, sous quelque forme que ce soit, ont fait de la politique dans le passé comme dans le présent, sont rayés dans l'Astral et ne pourront durer... Entre le Maréchal et le Sauveur Inconnu, d'autres ne feront que passer. »

« Cependant, nous n'avons rien à redouter en France du mot qui fait souvent peur et qui s'appelle... mais je ne veux pas le dire. Il ne règnera jamais en France. » (Salle Chopin, 14 décembre 1936, Bulletin du 15 janvier 1937, page 445.)

Les événements d'Indochine et de Madagascar ne nous permettent plus d'appliquer seulement au passage de jeunes gens à travers l'Espagne, vers l'Algérie, et aux luttes de 1942 dans nos colonies les textes suivants : « Si je savais le nom de toutes ces colonies... Il n'y a pas que les nôtres... Tout s'entrechoque. »

« Tous ceux qui sont nés avec l'âme guerrière pourront s'en aller vers nos colonies... Il y aura de quoi lutter, de quoi se battre, et de quoi vaincre aussi... » (Pleyel, 12 décembre 1938, brochure, pages 5 et 6.)

« *Nous allons être trahis pour nos colonies*... Tous les coloniaux se battent pour résister aux attaques. » (Page 15.)

.....

Les limites de cette modeste étude ne nous permettent pas de pousser plus avant nos recherches.

Avant de rencontrer notre moderne prophète j'aurais juré que la race en était bien éteinte à tout jamais. Si les pages qui précèdent ne vous ont pas convaincu, lisez celles qui suivent. Vous y trouverez cette fraîcheur si douce à nos cœurs tourmentés et anxieux d'hommes de l'ère atomique, déjà habitués à vivre sans espoir, sous la menace permanente de forces incoercibles et brutales, capables à tout instant de nous détruire. Elles vous apportent le témoignage d'un plan supérieur, plus puissant que toutes les forces matérielles liguées, auquel nous pouvons nous-mêmes accéder parce que, sans le savoir, nous lui appartenons déjà.

Lecteur, laissez-vous prendre à ce récit loyal, à ces images symboliques, à cette sérénité qui submergent votre âme et vous conduisent au seuil de l'esprit et de la vérité.

Un éminent critique, doublé d'un poète et d'un romancier, j'ai nommé Pierre Lagarde, écrivait en décembre 1938 : « Geneviève Zaepffel est une femme sincère, douloureusement sincère ; il se peut qu'elle se trompe, mais elle ne nous trompe pas. »

Dix ans plus tard, nous pouvons dire qu'elle ne s'est pas trompée.

AU MANOIR DU TERTRE

Comment je devins suspecte en 1939 ?

MON CONSEIL DE GUERRE

L'esprit dominant de ces lignes est d'aider avant tout les âmes tourmentées et inquiètes, éclairer ceux qui cherchent la vérité, donner un tonique à notre foi affaiblie, faute de comprendre les mystères qui nous entourent. Puissent mes connaissances, aidées du don de psychisme qui me fut donné dès mon enfance, apporter à mes semblables un grand réconfort pour lutter contre les mauvais courants.

Pendant ma vie qui s'achève, j'ai eu de grandes joies, celles de transformer par mes conseils et mes conférences, le climat des âmes qui se perdaient dans le doute.

Puis-je dire avec certitude que quiconque a vaincu le doute, a vaincu la matière. J'ai souvent adressé à Dieu ma reconnaissance, lui disant que ce qu'il m'avait donné de meilleur fut et demeure cette absence de doute pour tous les actes importants de ma vie, que seule face à moi-même je devais entreprendre.

Ma décision prise, je lançais cette prière autant de fois et tant que je sentais qu'elle n'avait pas atteint son but.

« *Arrangez-vous, là-haut !* »

Cette courte prière, je la conseille à tous, la réponse ne se fera pas attendre à une seule condition, c'est que dans la pensée, l'ombre d'un doute, si léger soit-il, n'existe pas.

L'essentiel est que votre demande ne nuise à personne si vous voulez l'obtenir.

Dans ma vie, j'ai tout connu, comme épreuves morales et physiques. J'ai connu la prison, les camps de concentration et, en plein conflit, je suis passée en conseil de guerre pour avoir écrit et prophétisé que les Allemands envahiraient la France.

Je n'ai jamais douté. J'avoue ne pas toujours comprendre le danger qui pesait sur moi par mes écrits qui, en pleine guerre, furent qualifiés de défaitistes. Il est vrai que ce mot de défaitisme permettait d'arrêter tous ceux qui exprimaient librement leur opinion contre les agissements de certains.

A la première guerre, j'étais très jeune et je me contentais d'offrir des feuilles de chênes pour porter chance à ceux qui partaient. Je donnais ces feuilles avec la certitude qu'elles préserveraient la vie. Pensées qui paraissaient bien enfantines, mais déjà sans le savoir, ou mieux sans le comprendre, je créais un fort courant psychique qui donnait confiance.

En emportant la feuille de chêne, ils emportaient un bon courant branché sur mon psychisme qui les soutenait.

Vingt mille Américains passèrent par le camp de Coëtquidan, habité aujourd'hui par les Saint-Cyriens.

Nombreux furent ceux qui venaient me chercher une feuille de chêne, voulant qu'elle leur soit remise par mes mains. Beaucoup m'apportaient des poupées et mes talismans passèrent dans la légende.

Maintenant plus d'un demi-siècle a passé, je comprends pourquoi tous avaient confiance : c'était mon courant psychique qui les gagnait. Moi-même je croyais à ma petite feuille de chêne. Certains soirs, les grands chênes de ma forêt s'illuminaient et les veines du feuillage lançaient des rayons que j'appelais *Prana*.

Il est vrai que sous le chêne, je ressens toujours une grande force qui revitalise mes cellules appauvries par les ans.

De ces épreuves morales et physiques, en ai-je souffert ? Non, car je n'ai jamais douté que je finirais par triompher de toutes les erreurs des hommes qui me voulaient coupable.

Je n'ai pas honte d'écrire que je n'ai jamais pleinement réalisé les dangers qui me menaçaient. J'ai toujours vécu sur un plan au-dessus des méchancetés des hommes, les croyant tous bons.

Je ne voyais jamais le mal, mais mes paroles prophétiques prenaient en pleine guerre un sens dangereux ; plus dangereux encore fut cette dédicace faite sur un de mes livres prophétiques où se lisait la défaite de la France.

Le manoir du Tertre, ma demeure familiale, n'est pas très éloigné du camp de Coëtquidan. J'y résidais durant la guerre et recevais souvent des officiers, parmi lesquels, je devrais le dire, certains étaient envoyés pour connaître mes opinions ; car mes conférences publiques et mes écrits inquiétaient, et l'on me prêtait des idées qui n'avaient jamais habité mon cerveau.

Bref, entourée d'amis, je n'étais jamais seule, les hôtes les plus habituels étant un jeune abbé et un colonel en retraite. Nous parlions surtout spiritualisme et prophétie car mes deux invités suivaient depuis des années mes conférences.

Un soir, devant un bienfaisant feu de bois, nous discutions d'un sujet très délicat, celui des vies successives chères aux Hindous. Mais, tous, très croyants et pratiquants, nous nous interrogions sur le silence de notre dogme catholique en ce domaine. Le jeune abbé me proposa d'inviter un de ses amis qui séjournait au camp de coëtquidan.

Il me serait possible d'interroger sur ce délicat problème cet élève du Séminaire français de Rome, où il se préparait à la prêtrise.

Le lendemain, le colonel, l'abbé et moi, nous partions à la recherche de cet ami, bien décidés

à l'inviter au manoir pour nous entretenir et parler de la survie.

Nous voici dans le camp aux multiples baraquements. Personne ne connaissait le nom de cet ami de notre abbé. N'ayant pu le joindre, le colonel nous invita à prendre l'apéritif au mess des officiers avant notre retour.

Le lendemain, coup de téléphone : le général, commandant Coëtquidan me demandait pour m'exprimer sa surprise et son mécontentement par ces mots :

« Que signifie, Madame, votre visite dans le camp : j'apprends que vous avez fouillé tous les baraquements avant de vous diriger vers le mess des officiers pour consommer, ce qui est interdit aux dames. »

— Général, répliquai-je, je suis allée au mess invitée par un colonel, qui, actuellement, réside chez moi. Permettez, puisqu'il est près de moi, que je lui passe la communication. »

Le colonel, surpris de la colère du général, essaya de le rassurer, puis ce fut le silence.

Mais l'esprit militaire se gonfla d'un très mauvais courant ; j'étais peut-être une espionne, il fallait me surveiller. En fait, j'étais devenue suspecte. Cette suspicion s'amplifia jusquà me conduire devant un conseil de guerre.

Chaque jour, des officiers se présentaient au manoir. Berthe, ma femme de chambre, qui m'était fort dévouée, les recevait. Ils la submergeaient de questions.

Cette pauvre Berthe qui possédait un sens intuitif assez développé voyait ses nuits peuplées de songes. En voici un par exemple :

Pendant son sommeil, elle vit un civil. Elle se préparait à lui faire un bon feu de cheminée, lorsque tout à coup ce civil lui apparut en uniforme et se mit à lui poser un tas de questions me concernant. Ce qui eut lieu.

Femme d'un commandant qui se trouvait au front, je ne pouvais refuser de recevoir des officiers chez moi. Berthe leur servait des goûters. Ces messieurs étaient envoyés pour me faire parler. A leur grand regret, je ne paraissais jamais.

Enfermée dans ma chambre, j'écrivais ; je préparais, alors, mon troisième volume.

Mes écrits et mes promenades en forêt remplissaient suffisamment ma vie. Berthe était priée de ne me déranger sous aucun prétexte.

Toutefois, un jour, elle frappa à ma porte, pour me faire savoir que des officiers qui disaient me connaître insistaient pour me voir.

Pensant qu'ils allaient peut-être me donner des nouvelles de mon mari, alors en première ligne, je me présentais.

Je trouve ces messieurs installés devant un feu de bois, dans la salle antique de ma demeure et devisant. Sur quoi ? Sur les questions qu'ils étaient chargés de me poser. Assise devant le feu, je souriais de leur embarras.

Enfin l'un d'eux se décide :

— Madame, dit-il, dans votre livre, « Mon combat psychique », vous annoncez la défaite de la France.

— Messieurs, ai-je répondu, comme Français vous devez croire à la victoire de la France et combattre pour cela plutôt que de rester dans un camp à l'abri.

Ils appartenaient à la Légion.

Après qu'ils m'eurent remerciée de les avoir reçus, je les saluais et regagnais ma chambre.

J'appris beaucoup plus tard la fureur du général lorsqu'ils firent leur rapport.

Légionnaires, hommes d'honneur, militaires, il ne voulurent point mentir ni ajouter un mot à ma réponse.

Les visites d'officiers se prolongèrent plusieurs mois, sans résultat, d'ailleurs, je ne paraissais plus, je ne leur permettais pas d'accomplir leur mission qui était de me harceler de questions afin d'essayer de me compromettre.

Pour eux, je devais être dangereuse, mais il en fallait la preuve pour obtenir mon arrestation.

En effet, une femme qui parlait aux foules, écrivait des livres prophétiques sur le destin des nations, qui vivait près de Coëtquidan dans une demeure historique, qui avait visité un jour le camp de fond en comble, cette femme, soyons juste, pouvait paraître dangereuse. Mais voilà, elle ne l'était pas.

J'ai dit, plus haut, que ma maison n'était ouverte qu'aux officiers. Un jour, cependant, Berthe essoufflée vint me trouver.

— Madame, un groupe de soldats attend en bas. Ils voudraient acheter un livre.

— Berthe, répondis-je en souriant, mes livres se trouvent en librairie, je n'en vends pas ici.

Restée seule, je réfléchis. Peu à peu ma pensée s'éclairait sur l'étrange idée de ces soldats venant ici pour acheter mes prophéties.

Par deux fois Berthe remonta dans ma chambre pour avoir ce livre.

« Qu'ils montent ! », ai-je fini par dire.

Je ne croyais voir entrer qu'un seul soldat, ils étaient huit ou neuf. Qu'importe ! Près de moi, j'avais une gouvernante que j'appelais pour sa sagesse : Minerve.

Imaginez le tableau. Ces soldats étaient envoyés dans le même but que les officiers : me faire parler et obtenir le livre de mes prophéties.

Ils me firent pitié. C'est alors que je priais Minerve d'aller chercher une bouteille de champagne que nous boirions ensemble à la victoire française. Les visages se décontractèrent mais l'idée du livre revint.

Ces pauvres poilus, pensais-je, qui défendent nos foyers, pourquoi les contrarier ? Offrons-leur, en maman, et donnons-leur ce livre qu'ils veulent à tout prix emporter.

Ce soir-là, le général fut satisfait : le livre prophétique qui annonçait, bien avant le drame, la défaite de la France, était donné à des soldats, il était dédicacé à l'escouade.

Convaincue de défaitisme, je méritais la mort.

Quatre voitures de hauts-gradés accompagnés de gendarmes vinrent me chercher ; on aurait pu croire, devant une telle escorte, que l'on venait arrêter une reine qui avait livré son royaume.

Bref : pour moi j'étais dans le bleu et tranquille ; je savais qu'un jour je serais jetée en prison. J'accomplissais donc mon destin.

A Rennes, le juge d'instruction me parut embarrassé devant ma petite personne.

— Vous savez, me dit-il, je vais avoir besoin de vous voir souvent.

— Bien, Commandant (tel était son grade), si cela est nécessaire, j'irai pendant quelques jours à l'hôtel le plus proche pour répondre à votre appel.

— L'ordre de vous amener ici vient de très haut, je vais téléphoner.

Il revint un moment après.

— Je dois vous garder, mais ce n'est pas en prison que je vous mets.

Pourquoi cette fausse note ? Car c'est bien à la prison de Rennes que je fus conduite par mes gendarmes.

J'ai vécu ces instants comme dans un rêve. Puisque, paraît-il, je n'étais pas en prison, je demandais du Porto. Jugez de la réponse. Puis qu'importe, mon rêve se poursuivait. Dans ma petite chambre blanchie à la chaux, je trouvais un calme qui convenait fort bien à mon état psychique. De plus ma gardienne était charmante. J'étais, après tout, comme dans un couvent.

Contrairement au règlement qui veut que l'on vous passe votre nourriture par le guichet, la gardienne le soir entra, déposa sur ma table un repas, auquel je ne touchai pas.

Le lendemain, venant chercher le plateau du déjeuner, elle me déclara.

— Vous paraissez heureuse.

— Mais oui, je n'ai jamais pu être aussi tranquille. Ce calme me convient. C'est vrai je suis heureuse.

Un éclair de bonté passa dans ses yeux pour me dire.

— J'ai de la peine en voyant que vous ne mangez rien (il est vrai que mon état de faiblesse frisait l'euphorie). Vous savez que vous avez le droit d'acheter ce que vous voulez, sauf le vin. Avez-vous déposé de l'argent au greffe ? Oui ! Alors, que voulez-vous que je vous apporte ? Des oranges ?

— Beaucoup d'oranges, du bon beurre et des sardines à l'huile !

Tout ceci me fut apporté. J'avais le sentiment que j'étais loin d'être malheureuse puisque j'avais tout ce que je désirais.

Brutalement je fus arrachée à mon rêve. Une femme au regard cruel entrait dans ma petite chambre.

— Prenez vos affaires et suivez-moi !

Gravissant un étage, je me trouvais dans une affreuse cellule sans carreau où les rats pullulaient. Tel était le lieu où j'étais enfermée.

Mon esprit se réveilla pour essayer de comprendre la raison de ce changement. En effet,

pensais-je, je n'étais pas en prison dans ma petite chambre. Désormais j'y suis. Je regardais les guenilles qui couvraient mon lit, alors qu'un froid glacial me tombait sur les épaules.

Je n'ai pu fermer l'œil de la nuit, les rats faisaient litière de mon corps.

« Bref, me disais-je, tu es en prison désormais ! »

« *Eh bien, arrangez-vous là-haut !* » Cette prière qui était l'affirmation de ma foi.

Le lendemain matin, ma porte s'ouvrit devant cette femme au regard cruel.

— Puis-je vous demander, Madame, pour quelle raison et ce que j'ai pu faire pour être ici la proie des rats ?

Son regard se transforma et les paroles qu'elle prononçait me firent une telle joie qu'elle me sourit.

— Revenez dans votre chambre !

Ils s'étaient vraiment arrangés là-haut pour me sauver.

Quelle joie d'enfant en retrouvant ma petite chambre, comme je l'aimais. J'avais l'impression d'être entourée d'amis qui y déversaient toutes les joies. Je me retrempais dans ce plan d'harmonies où j'aime vivre.

Ma bonne gardienne revint, qui me raconta :

— C'est la femme du directeur de la prison qui a pris sur elle de vous conduire dans cette affreuse cellule. Elle vous croyait une espionne ; je lui ai dit que non et lui conseillai de lire vos livres déposés à la prison. Ce matin, elle m'a dit avoir passé la nuit à les

lire et prise de remords elle est allée, elle-même, vous chercher pour vous ramener ici. Elle souffre beaucoup de savoir son mari prisonnier des Allemands. Pardonnez-lui !

— C'est tout pardonné ; si j'avais été une espionne, elle aurait eu raison de me livrer aux rats !

— Elle m'a dit que vos écrits lui ont fait beaucoup de bien. J'ai ajouté que vous étiez là uniquement pour vos prophéties et vos livres qualifiés de défaitistes.

MES AVOCATS

Défendre un prophète, ce n'est pas chose facile, ne voulant rien renier de mes convictions spirituelles, ni de mes visions, je jugeais inutile de prendre un avocat. Mon juge, toutefois, en désigna un d'office : une jeune avocate qui n'avait jamais plaidé.

Sa première visite me fit comprendre qu'elle m'était désignée comme paravent, mais totalement incapable de me comprendre. J'ignore quel sentiment je lui inspirait, le mien fut un sentiment de pitié.

Une visite m'est annoncée. Au parloir, derrière les barreaux, un officier français. Mon mari... C'était sa première permission ! Il ne savait rien lorsque Berthe lui expliqua ce qui m'était arrivé.

Ayant le même grade que mon juge (ils étaient commandants), mon mari parlait avec lui d'égal à égal. Il fut stupéfait des opinions

erronées du magistrat et lui fit remarquer que tout cela était à côté de la vérité, et lui définit mes actes, ma vie. Ensuite il me choisit une nouvelle avocate.

La tâche de cette dernière allait être simplifiée, par l'exposé de ma vie publique. Plusieurs années de conférences à travers le monde avaient guidé les foules qui m'écoutaient vers le bien et non vers la destruction.

Cette avocate me plut. De suite elle m'avoua qu'elle ne croyait à rien dans le domaine spiritualiste.

Elle donna sa première impression à mon mari qui la rassura : elle ne parvenait pas à me définir.

Pourtant elle sut très bien le faire devant le juge.

Une visite par semaine s'imposait : elle s'appliquait à m'exposer ses craintes. Ma sérénité, mon absence de doute l'exaspéraient.

— En pleine guerre, me disait-elle, le défaitisme dont on accuse vos écrits est très grave.

Ils s'arrangeront là-haut ! était mon « au revoir ».

APPARITION

Puis les jours passèrent, j'étais prisonnière depuis un mois. Mais... un certain jour de décembre, alors que j'écrivais, une clarté m'éblouit... Sainte Geneviève, ma patronne, m'apparut pour me dire : « Tu seras libérée le *19 janvier*, mais il faut te défendre ».

Si je ne m'étais pas aperçue de son entrée, je constatais son départ : dans un sillage lumineux s'inscrivit en lettres d'or : « Tu continues ta mission ».

Elle n'avait prononcé que ces simples mots : « Tu seras libérée le 19 janvier, mais il faut te défendre ». Jusque-là, je jugeais toute défense inutile ! Défendre quoi ?

La foi qui m'animait, le don qui me dépassait et me poussait à guider, consoler, éclairer tous les hommes sans exception, même les nations.

Etais-je coupable des prophéties faites en décembre 1938 qui devaient se réaliser, dans leur sinistre développement, quelques mois plus tard ?

Ce jour-là, mon avocate, qui me parut pétillante d'intelligence, manifesta encore ses craintes pour moi. Elle venait de défendre un jeune soldat qui avait pris un vélo pour aller voir sa femme malade, et ce, sans permission. Bien qu'il eût ramené le vélo, il fut condamné à trois mois de prison. Alors, moi ?

— Moi, dis-je à mon avocate, je serai libérée le 19 janvier : dans un mois.

Vais-je lui raconter ma vision à elle qui ne croit rien ? Je lui raconte. Un silence, un silence de tombe, un regard de pitié, telle fut sa réponse première.

Me quittant, elle déclara :

— Ce n'est pas la peine que je vous défende !

— Si au contraire, répliquai-je, il faut me défendre, je vous y aiderai.

Son premier geste rentrée chez elle, fut d'écrire à mon mari pour lui exprimer ses craintes sur ma raison.

Il lui répondit par ces lignes. « Soyez rassurée, si elle vous a dit qu'elle sera librée le 19 janvier, elle le sera ! ».

Mon avocate, troublée, vint me dire : « En tout cas la date de votre jugement est exacte ».

Vous serez jugée le 19 janvier. Mais le Président est si sévère que je redoute le pire.

— Rassurez-vous, il sera changé !

Il le fut en effet ; la veille du jugement c'était un nouveau Président qui allait rendre le verdict.

Une dernière fois, le juge d'instruction me convoqua. Etonné de mes réponses, il me dit :

— Pourquoi les autres fois ne m'avez-vous pas parlé ainsi ?

— Parce que je ne voulais pas me défendre.

— Mais, sachez-le, passer en conseil de guerre est chose grave. On peut vous fusiller ! J'ai fait venir trois fois pour les interroger, les soldats à qui vous avez donné votre livre. Heureusement pour vous, tous, à l'exception d'un seul, ont reconnu qu'ils avaient menti dans leurs accusations, que ce n'était pas vous mais la personne près de vous qui avait tenu des propos défaitistes.

Bref, tout allait bien pour moi.

Le 19 janvier arriva.

Quatre gendarmes, deux soldats et moi formions le cortège.

J'avais demandé à une amie qui me connaissait bien de venir déposer.

« Son passé, dit-elle, répond de son présent. »

Sa déposition fut très écoutée. Elle aussi était la femme d'un officier.

Les nombreuses lettres écrites pour ma défense étaient empreintes de cœur et d'énergie. Ainsi celle de ce capitaine qui écrivait : « Tous ceux qui ont suivi les conférences de Geneviève Zaepffel ont la ferme conviction qu'elle ne peut être coupable et comme moi sont prêts à la défendre n'importe où, n'importe quand et contre n'importe qui et ce, jusqu'à la mort. »

Il fut donné lecture de plusieurs autres lettres, écrites du front par des officiers qui, en raison de la souffrance physique qu'ils subissaient, n'auraient pas défendu une femme coupable de nuire à la patrie qu'ils servaient avec honneur et courage.

Les membres du tribunal militaire furent très impressionnés par la foi de leurs camarades à défendre celle qu'eux-même voulaient coupable.

C'est dans cette ambiance que mon avocate dût commencer sa plaidoirie.

Tout d'abord, sa voix semble s'étrangler, elle ne peut parler. Surprise, je la regarde. Nos deux regards se rencontrent. Au même instant, le soleil, comme à travers une fenêtre, l'inonde et éclaire le visage de mes juges.

Or il n'y avait aucune fenêtre. Ce fut pour moi une nouvelle révélation : les bonnes forces étaient là pour éclairer les esprits.

Alors, mon avocate, enflammée, fit une plaidoirie digne de la cause qu'elle défendait, elle, qui connaissant la rigueur des lois en temps de guerre, avait tellement douté.

Le procureur qui, lui, doit faire condamner le coupable car, à ses yeux il n'y a pas d'innocent, prit la parole. Ses premiers mots furent pour mon mari alors au front. Il cherchait à le compromettre.

— Peut-être, s'exclama-t-il, son mari a contribué à ses écrits. Il a donc sa part de culpabilité.

C'est alors qu'oubliant tout et avec une autorité qui fit peur à mon avocate, j'intervins. Mon avocate frappait très fort sur son pupitre pour me faire taire, craignant pour moi le pire si je parlais sur ce ton au procureur.

Mais rien n'y fit, car toute ma force psychique éclatait dans ces mots.

« Vous n'avez pas le droit de toucher à l'honneur d'un officier. Et tout vous interdit de chercher à atteindre celui de mon mari ! »

Plus tard, des officiers faisant partie du tribunal vinrent me confier : « La sincérité, la force avec laquelle vous avez prononcé ces mots « c'est quelque chose l'honneur d'un officier », nous a tous remués et convaincus que vous étiez incapable de forfaire à l'honneur. »

C'était vrai, pour moi l'honneur d'un officier était sacré et inattaquable.

Le tribunal délibère, chacun sent la gravité de cette délibération en pleine guerre.

Voici, de nouveau, mes juges.

Debout devant moi, ces officiers en grande tenue avaient fière allure. C'était à cela que je pensais en les regardant, en contemplant le drapeau français tenu par l'un d'entre eux. Ce drapeau dont la présence donnait une intensité encore plus grande à cette minute précédent la sentence attendue.

Quelle sentence ? Vous serez fusillé à l'aube ? ou vous êtes libre ?

Avec beaucoup de majesté, le président, à l'ombre du drapeau tricolore, prononça ces simples mots : « Vous êtes libre ! »

Mon avocate, bouleversée, se précipita vers moi.

Nous étions le 19 janvier.

Le temps des formalités de sortie et je retrouvais mon amie qui m'attendait. Une voiture nous conduisit à l'hôtel Duguesclin à Rennes, où je désirais dîner et passer la nuit.

Dans la salle à manger se trouvaient des officiers ayant assisté au jugement. Pour eux, j'étais la vedette de la journée. Mon premier soin fut d'envoyer à mon mari ce télégramme :

« Libérée, il n'y a pas d'amende dans le gâteau. »

Ce télégramme pour rassurer mon mari, par suite des craintes que mon avocate lui avait suggérées.

Elle craignait qu'une amende très lourde me fut appliquée.

Le scepticisme de mon avocate fut ébranlé.

Ses collègues fêtèrent chaleureusement son succès.

Qu'elle trouve ici ma reconnaissance, pour avoir bravé toutes les craintes qui l'envahissaient lorsqu'elle préparait ma défense.

Moi, j'avais ma foi pour vaincre, elle n'avait que son courage pour défendre une cause que l'on pouvait croire indéfendable. Dans le domaine psychique, vaincre les lois n'est pas chose facile.

« *Ils se sont arrangés là-haut* », *les missionnaires de l'Astral, parce que je n'ai jamais douté de leur appui.*

Rentrée chez moi, je trouvais mes petits protégés de mon village (que j'appelai mes Poulbots), les mains pieusement jointes devant une crèche de Noël que Berthe avait conservée depuis la fête. Tous les soirs, les enfants venaient prier avec elle pour ma libération. Ils avaient écrit une petite lettre au juge d'instruction. Et cette missive enfantine était touchante de simplicité et de naïveté.

« *Monsieur le Militaire, il faut nous rendre Madame. Sans elle, nous avons faim, nous n'avons pas de pain. Quand elle est près de nous, nous avons à manger. Notre papa est à la guerre, nous vous demandons de tout notre cœur de nous rendre notre Madame. Merci, monsieur le militaire.* »

Cette petite missive écrite sur une feuille de cahier d'écolier avait été lue par mon avocate avec les autres lettres venues du front Cela avait créé un climat d'émotion.

Ce soir, en retrouvant mes petits poulbots les mains jointes demandant au Jésus de la crèche mon retour, je sus que pour eux, je symbolisais le pain et la bonne soupe. Tout le monde était heureux.

Ma forêt, source d'harmonies

Dès la première heure, le lendemain, j'allais raconter ma joie à tout ce que j'ai aimé dès l'enfance : l'ombre de mes grands chênes, mes petits sentiers, mes parterres fleuris. C'était une vallée peuplée de souvenirs où j'avais vécu les instants les plus captivants, les plus troublants de ma jeunesse.

Chaque année, je me rends en ces lieux. Mais ce jour-là, il m'a semblé que je devais y accomplir un pieux pèlerinage, revivre toutes les pensées qui m'assaillaient jadis, toutes vivaces et hallucinantes, me retrouver moi-même et rétablir cette communion vivifiante que je ressentais toujours dans cette forêt, ma géante amie.

Chemin faisant, ma pensée filait l'écheveau des mois passés et vécus.

L'épreuve que je venais de subir me démontrait surtout combien était fragile la sagesse de l'homme dans ses décisions.

En écrivant ces lignes, ma pensée s'envole vers ces millions d'innocents condamnés par des hommes à qui la lumière spirituelle a manqué pour éclairer leur décision.

C'est cette lumière que chacun de nous a le devoir de révéler à tous ceux qui cherchent, à tous ceux dont la vie et la conscience ne laissent aucun repos, parce que, en eux, tout est chaos.

La vie est une rude école, direz-vous ?

Oui pour tous. Mais il est un climat où l'esprit de l'homme peut séjourner, avoir une vie fertile en biens, en succès, où tout peut et doit lui réussir, et j'insiste bien sur ceci : si son cœur est sans haine.

Toute volonté qui s'unit à Dieu pour manifester la vérité participe à la puissance divine, sur les êtres et les choses. Tant que l'homme ne descend pas au fond de lui-même, se désaltérer au réservoir de l'esprit, il ne peut disposer de cette grande force, de ce grand courant d'ondes bénéfiques qui, seul, transporte l'homme animal dans la sphère des connaissances où il se divinise.

Allons-nous revivre le temps de César ? Quel événement viendra racheter les hommes ? les sortir du Chaos où l'humanité sans pouvoir se défendre s'enlise ?

Ma vie veut que je sois toujours mêlée aux grands événements.

J'ai écouté les plaintes des consciences, les lamentations des cœurs trahis et meurtris.

J'ai toujours pour devise : aider, consoler, rendre la foi, l'espérance à qui n'en a plus, et broyer le doute qui tue.

Ce n'est pas simple de dire à qui se confie : « Vous êtes dans l'erreur, le mal est en votre conscience qui ne sélectionne plus le bien du mal. »

Vous croyez que l'on vous veut du tort, inconsciemment vous croyez que l'on vous nuit.

La bonne force, qui guide votre vie intérieure, vous crie que vous pouvez d'un seul mot, d'un seul rayon, anéantir tout ce qui vous semble mauvais autour de vous. Bannir de votre pensée que le monde est mauvais.

Il faut croire, au contraire, que tous les êtres possèdent le rayon divin au fond d'eux-mêmes.

Ce rayon divin, il appartient à chacun de nous d'aider ses semblables à l'utiliser.

Cette force est trop ignorée. Aussi à la moindre épreuve, l'homme succombe et à l'heure de la réaction rend autrui responsable de ses malheurs, alors que tout vient de la méconnaissance de ses propres possibilités s'il utilisait ce rayon divin.

Pour ne citer que Pythagore, dès que le maître se trouvait en présence d'un néophyte qui lui exprimait son désir d'être initié, il ne refusait jamais de lui donner cette possibilité.

Que lui demandait-il ? Simplement de se prouver à lui-même qu'il était digne ou bien indigne d'être initié à ce grand mystère.

Quelle épreuve n'était-il pas demandé par là au néophyte ! Il lui fallait se vaincre lui-même, lutter contre l'orgueil, la peur, anéantir en lui

tout ce qui avilit l'homme et, allant jusqu'à l'extrême limite, vaincre la bête afin de connaître les mystères que détiennent seuls les grands initiés.

Pythagore était sévère mais juste : aucun détail ne lui échappait, aucune faiblesse n'était admise chez ses disciples. Lorsque le maître jugeait que le néophyte méritait l'initiation, il l'admettait à son école.

Nous aurions grand besoin de nos jours que de tels maîtres sortent de l'ombre pour porter secours à la jeunesse qui glisse vers le chaos.

Que faudrait-il apprendre à cette jeunesse ? La beauté de sa structure, le mécanisme qui actionne tous ses mouvements; mais aussi lui faire comprendre comment des milliers de petits vaisseaux transportent et renouvellent le sang qui entretient la vie, mais surtout, le grand mystère des sensations qui font vibrer son cœur.

Est-ce vraiment ce cœur de chair qui réagit ? Il est cependant ce cœur, moteur essentiel de notre vie. S'il s'arrête de battre, tout cesse. Physiquement oui, mais à ce moment la vie de l'esprit prend son envol vers de lointains rivages où commence l'immortalité.

Nous voici dans le royaume de la justice totale, tous égaux. Ici l'or, les titres de noblesse n'ont plus cours. Seules les richesses de l'esprit sont admises.

Pour permettre à l'âme de gagner ces régions célestes, que l'esprit s'enveloppe de lumière !

Car, nulle ombre n'est admise dans les plans divins.

Sitôt notre esprit dégagé de la matière, il posède toutes les connaissances.

Tout mensonge est exclu. L'âme se juge elle-même et s'impose sa sentence, je crois que toute âme est traversée par le rayon du divin en quittant cette terre.

Ce rayon divin suffit à l'âme pour lui faire accepter toutes les sentences nécessaires à sa purification totale.

Nul n'ose affronter la lumière divine s'il ne devient lumière lui-même.

Connaissant sa sentence, l'âme accepte de la subir.

Il n'existe plus ni nuit, ni jour, ni heure. Tout est éternité.

Tous, sans exception, nous connaîtrons cette éternité.

Nous chercherons les âmes en affinité avec la nôtre.

Avec elles, nous parcourerons les espaces pour porter secours aux âmes qui prient et se débattent sur terre dans la matière, luttant contre la mal qui les assiège et les tourmente.

Les âmes missionnaires aident tous ceux qui cherchent la vérité.

Cette vérité, tout homme doit en faire son profit dès ici-bas.

Les êtres bons sont très heureux, ils possèdent déjà un coin de ciel bleu au fond d'eux-

mêmes. Ils rayonnent sur tous ceux qui les approchent sans toujours être compris, ils sont très entourés, très aimés.

La bonté est la plus belle, la plus puissante force que possède l'homme.

Faire le bien envers et contre tout, créer un courant bénéfique qui rallie l'homme à la force divine.

Songes et Visions

Richesse matérielle ou richesse spirituelle
Mon Choix ?

L'OFFENSIVE DE L'OR

Plus d'un demi-siècle s'est écoulé depuis le jour où j'ai dû prendre la plus importante décision. Seule avec moi-même, j'ai la libre disposition de mes actes et de mes décisions ; mais tout sera, à dessein, placé sur ma route pour me détourner du but que je me propose.

Les forces maléfiques sont tenaces.

L'esprit du mal souffle et ricane.

Il veut me persuader de la stupidité de ma mission spirituelle, de l'impossibilité de la réaliser.

Incomprise et ridiculisée, elle ne comportera que des épreuves pénibles et rebutantes, tandis qu'il me fait miroiter ce que serait ma vie si j'acceptais l'union riche qui la comblerait. Le Camp de Coëtquidan attirait dans la région des militaires de toutes conditions et parfois

des officiers étrangers venaient assister aux grandes manœuvres qui s'y déroulaient.

Ces étrangers poussaient même une pointe d'excursion vers ma demeure. Le site merveilleux au milieu duquel elle s'élevait les enchantait.

Ils revenaient et certains devinrent des familiers de la maison. L'un d'eux me demanda en mariage. Il était bien de sa personne, grand, robuste. Les traits de son visage étaient réguliers et accusaient un caractère doux, franc et loyal, ses yeux couleur d'azur pouvaient inspirer de la rêverie aux jeunes filles. Disons qu'il était beau. Il désirait bien vite connaître ma réponse pour rejoindre son pays.

Devant mon indifférence un de ses intimes me confia que j'avais tort de refuser cet homme dont la fortune était telle qu'il n'en connaissait pas l'étendue. Mais il n'en soufflait mot, voulant être épousé pour lui-même. Il avait simplement assuré les miens que je ne manquerais de rien et que chaque année nous reviendrions ensemble en France.

Pour moi, c'était comme un conte de fée des Mille et une Nuits. Pourquoi ce riche étranger s'adressait-il à la petite fille des bois et des champs que j'étais ?

Pourquoi moi, tandis qu'il pouvait, avec sa fortune, parcourir le monde et choisir ?

Le lendemain, je devais rendre ma réponse. J'avais des heures de combat devant moi.

Toute décision entraîne inéluctablement un conflit entre les forces contraires et l'esprit du

mal enflait à mes yeux le pouvoir de l'argent. L'attrait des voyages, la facilité de la vie, la noblesse des sentiments que mon âme pourrait avoir en donnant généreusement, en soulageant avec libéralité les misères humaines que je rencontrerais sur ma route.

L'esprit du mal, avec perfidie, me conviait à la charité avec cet or qui, d'un mot, pourrait être à moi.

Et puis il me parla d'amour, que sais-je encore ?

J'écoutais, incrédule et perplexe. Tout cet étalage de ce que peut la fortune restait sans effet.

Alors l'esprit du mal changea de langage et de visage.

Pour prendre son agneau, le loup se fit mauvais berger.

Il me parla de ma mission que je pourrais mieux réaliser avec tout cet or.

Ma mission ! Mots magiques qui éveillèrent en mon âme les harmonies berceuses de mes jeunes années, et me rappelèrent à mon devoir humain.

A ce mot de mission, je fuyai ma demeure pour me réfugier dans ma forêt libératrice de toute tentation.

Je retrouvai là, toute mon énergie. J'avais marché longtemps par des sentiers cahoteux, les pierres du chemin pouvaient me déchirer mais je me sentais indemne de leurs griffes.

Sans savoir trop comment, je me trouvai enfin dans une vallée qu'un chêne majestueux ombrageait de son feuillage abondant. A mes pieds un ruisseau coulait lentement.

Je pris comme un enfant une feuille de chêne et, presque pieusement, avec des gestes pleins d'onction, je la déposai dans la rivière, qui l'emporta dans sa course.

Longtemps je la suivis des yeux, puis je la perdis de vue : la feuille de chêne avait été emportée vers d'autres rivages.

Je me comparais à cette petite feuille, l'homme qui voulait m'emporter était la rivière ; une fois partie, je ne serais plus libre. Et puis...

Confier une vie à un seul être, fut-il très riche, avec toutes les obligations que comportait la mondanité fastueuse, NON !

Etre attendue d'un seul homme alors que l'humanité m'attendait, NON !

Pourrais-je, du piédestal de la fortune, enseigner la charité et l'oubli de soi pour autrui ? NON !

Sans honte et sans me renier moi-même, oserais-je poursuivre ma mission dans un cadre de luxe et parler de l'épreuve nécessaire pour l'évolution humaine ? NON !

Me dépouillerai-je pour tout donner, que je ne donnerais pas encore assez ; mais ruinerais-je l'homme qui se fiait à moi ? Non plus !

NON ! NON ! et NON.

C'en était fait, l'harmonie de ma forêt me reprenait et d'un geste naturel, debout au pied

du chêne gigantesque, caressant la mousse de son écorce, je le pris à témoin de ma décision. Je refuserais la fortune terrestre qui ne ferait de moi qu'une esclave, une prisonnière ou une une missionnaire dillettante et ne contenterait que la matière...

Puis je me laissais aller, mes pensées, comme à l'habitude, s'envolaient, la nuit commençait à m'envelopper de son linceul ouaté et brumeux, la lune projetait sa couleur opaline sur la vallée, sur les landes, sur les arbres, sur les boqueteaux qui prenaient des formes étranges ; la forêt se transformait en un décor de féerie : *Je restai sous mon chêne et ne saurai jamais si je me suis endormie ou si toute éveillée, simplement extériorisée, j'ai vécu cette scène grandiose et magnifique.*

. . . . . .

Le chêne qui m'abritait semblait s'agiter et grandir démesurément, ses basses branches énormes couvraient le sol à perte de vue et s'inclinaient sur la terre comme pour l'étreindre.

Puis je les vis remuer, se nouer entre elles, se disloquer. Ces branches annelées se tordaient en des reptiles terrifiants. J'assistais à l'éclosion de serpents monstrueux dont la gueule menaçante s'ouvrait pour darder vers la terre leur venin mortel. Des veines aux reflets métalliques zébraient leurs corps, d'où émanaient des radiations semblables à celles

de l'or. Ces reptiles, marqués de taches sanglantes, ne s'appelaient-ils pas : le désir, la fureur, la crainte, l'égoïsme, l'orgueil, la haine, le meurtre ?

Dans une vision hallucinante, je voyais ces monstres décrire des courbes allongées ; ils sortaient du tronc de l'arbre pour être absorbés par le sol en une coulée continue et sans fin.

De terreur, je criai et je vis alors des nuages de plomb obscurcir la terre. Tout à coup une tempête effroyable s'éleva, bousculant dans son impétuosité les arbustes et les boqueteaux, couchant les taillis et les fougères.

Toute la forêt tremblait, frémissait sous la rafale, secouée jusque dans ses entrailles. Les éclairs sillonnaient les arbres frappés dans la majesté de leur cime. Mon chêne, seul, résistait au cataclysme, mais le vent s'engouffrait dans les ramures, l'agitait avec frénésie ; les reptiles avaient disparus. Cependant la tempête s'acharnait contre lui et, d'un mâle et rude effort, l'arrachait finalement à la terre en même temps que la foudre s'abattait sur lui et le calcinait tout entier.

Vision de jugement dernier, je croyais assister à la fin du monde.

Puis ce fut le grand silence, un silence poignant comme celui qui s'établit au cours de la veillée d'un mort, silence sépulcral recouvrant les débris d'une forêt dévastée, anéantie...

Une aube indécise et pâle se leva alors sur cette terre, et un gland tomba du ciel à mes pieds sur cette terre qui m'apparut

rénovée. Ce gland s'illuminant soudain engendra un chêne qui grandit avec une rapidité prodigieuse et produisit à son tour une moisson de glands qui donnaient eux-mêmes naissance à d'autres chênes, si bien que la forêt se reconstituait rapidement et devint plus belle, plus majestueuse, plus peuplée qu'avant la tornade. Quant à mon chêne, pour marquer l'apothéose de cette floraison d'arbres, il devint flamboyant et chacune de ses branches se révéla habitée par un esprit de la nature. Chacun d'eux était de formes différentes et leurs fonctions étaient diverses.

Les esprits du feu activaient ou arrêtaient les foyers volcaniques, exerçaient leur empire dans les couches souterraines. Les esprits de l'eau commandaient aux océans, les déplaçaient pour engloutir des régions terrestres et faire émerger d'autre terres plus fertiles et plus riches. Les esprits de l'air entretenaient la vie ou la raréfiaient.

Il n'était rien dans la nature qui ne fut l'objet de soins spéciaux. Esprits des fleurs, esprits des plantes, tous se montraient à moi et chacun déposait devant moi des trésors qui se transformaient en rayons, qui eux-mêmes devenaient des Cornes d'abondance pour l'humanité. Cette dernière recevait la manne céleste si elle savait se concilier ces esprits, mais les cornes se muaient au contraire en déversoirs de maux horribles, susceptibles d'anéantir les peuples coupables qui les invoquaient pour des causes funestes.

Enfin ces esprits, ainsi que des petits gnomes, dansèrent en une ronde aérienne, et jetèrent la clarté, la lumière. Puis un jeune druide se détacha du chêne ; sur un coussin de mousse, il recueillit de son écorce un fluide pur et limpide et s'agenouillant devant moi, il me tendit son offrande et dit :

« Les forces qui régissent le monde te sont tour à tour apparues : tu as vu le mal ramper sur la terre, balayé par une tempête dévorante, et la lumière germer sur la terre. »

Tandis qu'il parlait, je vis le fluide contenu dans la mousse s'agglomérer en forme de cœur.

« Tu as choisi les richesses spirituelles, me dit-il, prends alors ce cœur au prana fortifiant, où viendra puiser toute l'humanité.

« L'amour qu'il contient est inviolable et régénérera l'homme. »

Je ressentis une impression douloureuse et mon cœur de chair sembla éclater dans ma poitrine.

« Ne crains rien, ajouta le jeune druide, maintenant tout est consommé ».

La matière est vaincue et l'âme a triomphé sur ce plan où tout être risque de succomber.

L'amour avec ses séductions, son charme, son sentiment et sa richesse était passé sur mon chemin ; mais il ne m'avait point arrêtée.

Il m'avait valu d'être le témoin d'une scène étrange dont le film impressionnant reste à jamais pour moi inoubliable.

Fiançailles dans l'Astral

Deux âmes sont descendues sur la terre.

L'une a tissé son enveloppe corporelle à Paris, la grande ville aux nombreux contrastes, ville des plaisirs, ville du labeur, des débauches, des vertus rigides, d'extrême richesse et d'extrême misère, où l'intellect coudoie l'ignorance, ville du matérialisme enfin, où l'âme difficilement domine.

L'autre est venue un peu plus tard, après avoir marqué d'un sceau l'âme sœur pour la reconnaître. Elle a tissé son enveloppe corporelle dans l'harmonie pure des arbres, des plantes, des champs, des prairies. Cette enveloppe aura la fragilité des vapeurs qui sortent du sol et forment la rosée des matins d'été qu'un seul rayon de soleil suffit à absorber. Ainsi ce corps sera absorbé par les rayons spirituels et au-dessus des hommes vivra une vie aérienne peuplée de songes et de surnaturel.

Dans un immeuble de la grande ville un jeune homme veille et travaille, il doit passer un examen universitaire le lendemain. Son père, intransigeant pour les études, n'admet

aucune défaillance et lui veut un bagage complet d'instruction.

L'étudiant a l'âme d'un rêveur, il adore la musique ; il voudrait composer ; des harmonies et des sonorités chantent dans son cerveau. Mais le père a décidé qu'il serait ingénieur, dans l'espoir que, peut-être un jour, il dirigerait une usine comme celle de ses aïeux, optant pour la France en 1871, ont abandonnée en Alsace...

Désirant satisfaire les siens, il travaille tard dans la nuit en vue des examens du lendemain.

Le silence le plus complet régnant dans l'appartement, dans la maison, dans la rue. Seul un tic tac de pendule égrenait à ses côtés la fuite des minutes, quand...

Une certaine nuit qu'il était penché sur ses livres, il sentit qu'il ne pouvait poursuivre sa tâche comme il en avait l'habitude. Les signes, les dessins, les formules, les mots dansaient devant ses yeux. Surpris et pensant à quelque fatigue ,il passa sa main sur son front, et la pensée de son violon se présenta à lui.

Ce violon lui exprimait des sons. Il crut entendre une symphonie très douce, aérienne, le murmure d'un zéphyr.

Puis une jeune fille lui apparut. Serait-ce sa muse ? La musique continuait et s'unissait à la vision pour former un tout d'une harmonie au charme exquis et tendre. Peu après un panorama, flou d'abord, se précisa pour se dérouler sous ses yeux. Avec la netteté d'un

film, l'étudiant assistait à toute une vie de campagne...

Vision ? Hallucination ? Le savait-il ? Et qu'importe ?

L'heure a sonné au cadran de l'Astral de lui montrer ce film qu'une force inconnue lui impose.

Une demeure rustique, semblable à une gentilhommière de l'ancien temps, se dessine sur l'écran surnaturel, des branches, des fleurs, des feuilles en pavoisent les murs, puis des champs, des landes, des chemins pierreux, des crucifix, des calvaires défilent tout à coup et dans un amoncellement confus, des arbres et des arbres encore se présentent ; c'est un bois, non, c'est une forêt, ces arbres sont trop et la vision de la jeune fille dominant cet enchaînement féerique semble lui dire :

« Regarde : c'est là où je suis. »

Puis, insensiblement, un voile recouvrit l'écran qui peu à peu se ferma.

Une voix alors se fit entendre dans la pensée du jeune homme pour prononcer un seul mot qu'il ne put discerner exactement, mais dont la consonance était : américaine ou armoricaine.

L'étudiant venait d'assister à un défilé de la nature et, mettant cette vision sur le compte de la fatigue cérébrale, ne voulut y voir qu'une fantasmagorie sans importance n'ayant d'autre intérêt que celui d'un songe agréable. Et il s'endormit.

Mais, durant son sommeil, la vision hallucinante lui revint : sa pensée continuant le rêve commencé, vagabonda vers ce qu'il croyait être son avenir, mais un avenir chimérique et des plus extravagants. Il assista à des départs hâtifs et sans raison, des voyages sans but. Il vit des mers, des océans à traverser, comme pour satisfaire un dynamisme étonnant, puis un labeur de longue haleine. Pendant qu'il travaillait, il n'était pas seul ; peut-être était-il avec la jeune fille de l'apparition. Oui, c'est cela, ensemble ils travaillaient même tard dans la nuit. Ils échangeaient des idées, mais des idées curieuses, comme n'ont pas coutume d'en échanger les humains.

Car il raisonnait durant son sommeil.

Puis des foules passèrent, et encore des foules, ensemble ils parlaient à ces foules, et ce qu'ils disaient semblait être le résultat de leurs travaux, de leurs recherches en commun.

En tout cas, il ne s'agissait nullement de ses études universitaires, et rien ne le prédisposait, quant au présent, à ce labeur futur.

Les examens sont passés avec succès. Son père meurt et cette mort transforme l'étudiant en un homme prématuré.

1914. La guerre fait de lui un officier, mais vide son foyer. Sa mère meurt à son tour. Il est seul à l'armistice.

La guerre a fait des ravages parmi la jeunesse et les mamans sont soucieuses au sujet de l'avenir de leurs jeunes filles. Plusieurs

pensent à cet ingénieur qui débute dans la vie. Présentation, échange de compliments, étalage réciproque des situations financières. Les projets, à peine ébauchés, n'ont pas de suite.

L'Astral veillait, tout simplement. Le jeune homme n'aimerait-il pas ailleurs ? Serait-ce cette jeune fille ?

Une apparition, un fantôme. Et cependant sa vision d'un soir est bien loin derrière lui, mais le jeune étudiant n'a peut-être pas oublié... ?

L'esprit souffle où il veut et si tu te laisses guider avec confiance, humanité, il te conduira avec sagesse vers ton destin.

Un lundi soir de mars, veille de printemps, la sève monte dans les arbres qui bourgeonnent. Le chêne garde son prana avant de l'écouler par les veines de son feuillage, non encore épanoui.

L'express de Paris vient d'arriver en gare de Rennes, un jeune homme en descend, c'est un ingénieur. Il vient pour affaires.

Ce même soir, dans les bois, une jeune fille qui avait plutôt l'air d'une enfant, rêvait...

Oh ! rêve inoffensif d'un voyage à Rennes. J'accompagnais mon père qui s'y rendait.

J'avais choisi ma robe, une robe bleue, bien simple, que j'affectionnais entre toutes, je l'appelais la robe de mes jours heureux.

C'est à ce moment que deux âmes fiancées dans l'Astral vont se reconnaître, et que deux destinées vont se rencontrer pour accomplir

une identique route terrestre jusqu'à la fin de leurs jours, et se joindre pour réaliser une mission spirituelle commune ; deux êtres qui vont se fusionner en une même idée, limpide et belle comme le spiritualisme qui l'a fait naître.

Une table d'hôte, dans le même hôtel, nous réunit. Je me trouvais encadrée de mon père et d'un monsieur que je trouvais triste.

Sans me soucier des convenances — ne le connaissais-je pas depuis toujours ? — je lui demandais pourquoi il était triste.

Ma question l'ayant amusé, la conversation se trouva engagée.

Il apprit de moi tout ce qu'il voulut sans rien me livrer de lui. Point n'était besoin, d'ailleurs.

S'adressant à mon père, il lui demanda seulement ce qu'il y avait d'intéressant à visiter dans la région. L'abbaye de Paimpont et sa forêt lui furent recommandées. Puis présentation et échanges de noms.

Le dimanche suivant mit la petite fille des bois en présence du citadin, dans mon cadre de la nature, dans cette forêt dont j'avais recueilli toutes les pensées, toute la vie, à qui je devais ma santé physique et l'élan de mon âme.

Lui — l'homme — je l'avais reconnu. Mais me reconnaitrait-il ?

Une promenade en forêt, une visite de pure politesse, puis un départ...

.....

Mais on n'échappe pas ainsi à sa destinée ; la vie, malgré ses occupations, ses devoirs, son avenir, est tracée, les événements vous modèlent bien plus que nous ne les façonnons.

S'ils semblent vous faciliter telle ou telle tâche, c'est que vous êtes l'homme de ces événements, ils n'ont eu qu'une suite logique, déterminée et fatale pour que vous en soyez le bénéficiaire.

Un départ, ai-je dit... Un retour... car mon jeune citadin est revenu... Il est là, se promenant au milieu des blés d'or, c'est le temps des vacances. Il les a choisies en Bretagne, et il vient bien souvent converser avec la petite fille des bois.

Fiancés, que se disent-ils ? Ce que peu de fiancés se disent. Il ne saurait être question de bonheur futur.

Je parle de ma mission, je dois voyager, parler aux foules, aller en Amérique au nom du spiritualisme universel, travailler à l'évolution humaine, n'attendre rien du monde, des hommes, obéir simplement à tout ce que m'ordonneront mes voix, mes guides, mes songes.

J'appartiens d'abord aux Missionnaires qui, dans mon enfance, m'ont révélé mon chemin terrestre.

Comme cela est loin d'un programme matrimonial ordinaire ! Il y a de quoi effrayer et faire reculer le plus sentimental et le plus tendre des fiancés.

Mais il est depuis toujours mon fiancé.

Il l'était dès avant de naître. Pour le comprendre il faut que l'âme ait le pouvoir de communiquer ses précieux dons à la pensée.

Nous nous revoyions tous les jours, et la fin des vacances approchait.

Le jour de son départ nous fîmes ensemble une dernière promenade en forêt. Nous étions dans cette vallée où j'avais eu cette vision effroyable du cataclysme du monde.

La forêt exalait son parfum matinal fait de la rosée qui s'élève des bruyères, des fougères, des sapins.

Au loin ,les moissonneurs travaillaient la terre, donnant aux hommes ce qu'elle avait enfanté.

Le soleil luisait au firmament. Luisait-il dans les cœurs ?

Jusqu'ici, ce jeune homme m'avait beaucoup écoutée, mais peu parlé, si ce n'est pour révéler son apparition d'un soir, ses pensées, son avenir étrange, ce travail futur pour lequel il n'était pas préparé.

Mais, maintenant, il sait que l'apparition de la forêt doit être la compagne de sa vie, et il comprend que je ne lui ai révélé mon destin que pour lui montrer l'impossibilité de l'union.

Oui, il a compris cela, mais quelque chose, une flamme intérieure brûle en lui, il se sent né pour l'accompagner dans sa mission.

Mais ELLE... l'aimera-t-elle jamais ?

Un nuage passa devant le soleil, tous deux ont regardé ce nuage, il passait aussi dans leurs cœurs.

« Etrange destinée que la mienne ? », pensai-je.

Ce jeune homme méritait d'être heureux, et je revoyais le patriarche de mes sept ans se pencher vers moi pendant mon sommeil et me dire :

« Ton amour sera universel et non pas individuel. »

Mais cela, il le savait aussi, il savait même beaucoup de choses que j'avais oublié de lui dire ou que j'ignorais.

De même qu'il savait que j'avais été souffrante dans mon enfance, il connaissait ma demeure sans jamais y être venu. Son rêve ne lui avait-il pas appris qu'ils devaient ensemble réaliser de grandes choses, qu'ils seraient souvent éloignés l'un de l'autre et que seule la presse lui donnerait de mes nouvelles ?

Et tout se réaliserait ainsi. Oui, certes, mais je me devais cependant de lui faire toucher le sol et je lui dis :

« Si vos parents vivaient, ils ne vous laisseraient pas m'épouser. Si c'est leur désir, qu'ils viennent me prévenir pendant mon sommeil, je recueillerai leur pensée et je l'exécuterai.

« Dans deux ans nous nous reverrons. »

Et, deux ans plus tard, certain 15 octobre, par une matinée radieuse, le recteur de l'abbaye de Paimpont unissait sur la terre deux âmes liées depuis longtemps dans le ciel.

C'est ainsi que la petite fille des bois devint Madame Geneviève ZÆPPFEL.

Mes Camps de Concentration

23 août 1947 :

J'ai délaissé ces feuilles pendant plus d'une année pour les reprendre dans ma vieille demeure natale, où je suis en vacances. J'ai demandé aux amis qui sont avec moi, de me faire grâce de toutes mes matinées ; je m'impose de ne descendre de ma chambre que pour le déjeuner afin de terminer cet ouvrage. Revenons donc en arrière.

Ce jour même, 23 août 1947, trois années se sont écoulées entre ce matin d'août 1944 où avec près d'un million de français, j'allais connaître les camps de concentration et la prison. Nous avions tous une étiquette, oh ! pas bien méchante d'ailleurs, celle de « collaborateurs ». Moi, j'avais celle de « prophète ».

Les fidèles de mon Centre spiritualiste m'ont demandé de relater dans ce livre les événements tels que je les ai vécus. Que leurs vœux soient comblés ; leur fidélité à la cause spiritualiste qui m'est chère, leur donne les droits sur mes actes et sur ma vie.

Le sentiment dominant de ce livre est d'être sans haine, par conséquent, aucun mot ne doit en créer le courant.

23 août 1944, 8 heures du matin.

Un appel téléphonique retentit ; à peine réveillée, je prends l'appareil et j'entends :

— Vous êtes à Paris, Madame ?

— Mais oui, monsieur.

Je compris. C'était les nouveaux maîtres de l'heure, lesquels s'étaient octroyé le droit de vie et de mort sur tous les sujets de Marianne, oubliant tout du droit de la personne humaine ; ils allaient, avec au cœur la haine comme bouclier, chercher partout des Français pour les enfermer.

On sonne ! Ces messieurs sont priés d'attendre à la porte que je sois habillée. Me voici devant eux :

— Que me voulez-vous et de quel droit venez-vous me chercher ?

L'un d'eux sort de sa poche, timidement d'ailleurs, un brassard aux couleurs françaises. Ce sont de pauvres gosses. Je parle, comme parlerait une maman à son fils égaré :

— Ce serait trop lourd pour vous de porter la responsabilité de mon arrestation. Allez dire à votre chef de venir lui-même prendre cette responsabilité.

Ils partent sans retonrner la tête.

Une demi-heure environ après, le chef arrive avec huit hommes armés de mitraillettes. Huit hommes et un chef pour prendre la responsabilité de leurs actes, j'aime mieux cela que de pauvres gosses.

Le chef ordonne de fouiller ma demeure. Soyons justes, ils ne m'ont rien volé.

Je m'aperçois que le chef, en fouillant dans ma bibliothèque, fait un effort pour retenir les larmes qui, malgré lui sans doute, emplissent ses prunelles noires : larmes de honte ou de remords ?

Ils sont venus chez moi sans rien connaître de ma vie, ils ignorent totalement qui je suis.

Je m'en rends compte, c'est alors que je mets dans les bras du chef tous mes ouvrages, puis, encadrée, je monte dans la camionnette qui me conduit à la mairie du 18e arrondissement, et non à celle de mon quartier.

Arrivée dans une grande salle, j'aperçois des hommes ivres qui crient et hurlent. L'aspect d'une vraie guerre civile. Ce sont ces hommes, qui vont au gré de leur fantaisie, arrêter les Français : femmes, enfants, vieillards, tous ceux qui vont leur tomber sous la main. Je n'ai pas souvenance d'avoir été émue, ni troublée, mais un grand sentiment de pitié pour ces hommes, m'envahit ; je pense à leur maman : « Mère, si tu voyais ton fils. »

Je traverse cette salle houleuse que les forces démoniaques submergent, puis le chef ordonne à deux autres gosses entre 15 et 16 ans, d'être corrects, de me garder dans une petite pièce de quelques mètres carrés.

Je demande à ces gosses s'ils ont conscience de la besogne qu'on leur fait faire.

— Ainsi, sans connaître, vous arrêtez tout le monde ?

— Oui, mais nous ne gardons, dit le plus jeune, que ceux qui nous sont signalés par lettre, mais il faut que la lettre soit signée par le dénonciateur.

— En ce cas, voilà qui est parfait. Mais, ajoutai-je, les coups de téléphone qui vous signalent des Français, et les concierges plus ou moins indicatrices de vos recherches, signent-elles les noms des locataires qu'elles vous livrent ?

Il baisse la tête sans répondre.

Une dame est amenée, elle est affolée, on l'a cueillie dans la rue. Son déjeuner est sur le feu, son mari va rentrer, il va s'inquiéter. Cela commence bien, nous ne sommes qu'au 23 août 1944.

On a relevé les deux gosses qui ont dû dire que je leur faisais de la morale. Ils sont remplacés par un monsieur guindé dans un complet de bonne coupe, ses yeux sont sombres, il ne m'intéresse pas, et je décidais de ne pas lui parler.

Vers 6 heures du soir, le chef vient me chercher. Me voici devant un genre de tribunal, j'imagine être au temps de 1789. Le tribunal se compose autant que je m'en souvienne, de trois hommes et d'une femme blonde. Je suis ravie de voir le bureau couvert de mes livres. Il est juste que je sois interrogée sur mes écrits prophétiques.

Si le matin, en venant me chercher, ils ignoraient tout de ma vie, après avoir parcouru mes livres, ils étaient convaincus que j'avais fait du spiritualisme et non de la politique.

Je suis aussi satisfaite de voir que celui qui est venu m'arrêter le matin, est bien un chef puisqu'il siège au centre. Il a entre les mains tous mes petits carnets de poche qui remontent à mon voyage aux Etats-Unis, c'est-à-dire en 1935.

L'interrogatoire commence :

— Vous avez fait du marché noir, madame ? Si je m'attendais à cela !

— Monsieur, ai-je répondu, je n'en ai pas fait pour 20 sous (*sic*), et si vous continuez à m'interroger dans ce sens, je ne vous répondrai pas.

La femme blonde prend la parole, autre divagation.

Ils n'ont vraiment rien compris à mes écrits.

— Madame, qui êtes-vous, ai-je demandé, pour vous autoriser à me parler ainsi et que serez-vous demain ? Rien. Moi, je représente pour mon pays, une force morale.

— Prenez garde, me dit le chef, je peux vous faire mettre en prison.

— Oui, monsieur, j'ai travaillé de toutes mes forces pour que mon pays ait un chef éclairé.

Evidemment je suis emmenée.

Je traverse un lieu rempli de paille où déjà pêle-mêle s'entassent des Français.

Celui qui était venu me chercher le matin, comme chef, tend une feuille à un monsieur dont le veston est orné d'une rosette rouge. C'est sans doute un chef ; placé comme il est, il ne peut me voir, il lit le papier qui porte sans doute mon nom. Le monsieur décoré s'adresse à un autre, lui dit mon nom et il ajoute :

— Ils sont fous, ils vont nous amener tout Paris (*sic*).

En effet, si je suis là, tous les bons Français risquent fort d'être arrêtés aussi.

Le chef du matin, après avoir remis le papier, se retire. Il avait eu soin de laisser, pour me garder, un planton.

Le monsieur décoré vient de m'apercevoir, il s'approche de moi comme s'il me connaissait.

— Vous ici ?

Je souris.

— Heureusement, dit-il, on va pouvoir vous renvoyer chez vous.

Vraiment, je n'en attendais pas tant.

En entendant ces mots, le planton qui faisait partie de ceux qui étaient venus me chercher le matin, court prévenir son chef que l'on veut me renvoyer chez moi.

C'est alors que je fus témoin d'une chose qui me fit trembler pour les innocents qui allaient me suivre et tomber entre les mains de ces hommes.

Lecteur qui te penche sur ces lignes, avant de juger ceux qui furent jetés dans les camps

de concentration et les prisons, réfléchis bien avant d'accuser...

Si ton personnel ou ta concierge ou quelqu'autre concurrent jaloux ne t'ont pas désigné à ces hommes, si tu as échappé à la torture, remercie le ciel et ne dis pas : « Moi, je n'ai rien fait, moi je n'ai pas collaboré. »

En es-tu bien sûr ? Si oui, dis-toi que sur plus d'un million de Français arrêtés — la presse en a donné un compte exact — parmi eux, combien avaient vraiment commis un acte qui soit condamnable.

Nul, aujourd'hui, ne le conteste.

Les morts pardonnent, pardonnons aussi.

Mais la vérité écrite sans haine, se doit de prendre jour afin que tout ce qui peut être réparé le soit. La presse a longuement commenté ce fait, ceux qui auraient dû être arrêtés parce que coupables, ceux-là s'étaient précipités dans le camp adverse et qui pourrait dire le nombre de ceux qui ne furent résistants *que le jour où rien ne résistait plus.* Seuls, les vrais combattants avaient déjà chassés de nos villes, l'occupant.

Ces derniers venus à la résistance, qui sont-ils ?

A quels ordres obéissent-ils ?

Certainement pas aux vrais résistants combattants qui, eux, continuent leur marche glorieuse aux côtés de leur chef digne de ce titre. Ce chef qui, de Dakar et du Tchad au Rhin et au Danube, inscrivit dans l'histoire des pages immortelles.

N'est-ce pas à cause de ces derniers venus, dont la vie était pour la plupart, sans aveu, qu'il y eut d'aussi affreuses besognes de faites sans ordre et sans contrôle.

On comprend la révolte du vrai combattant français de se voir confondu avec ces hommes. Le vrai combattant fut celui qui, n'admettant pas la défaite, voulut continuer la lutte. (*Honneur à son courage et honte au crime.*)

Pour l'honneur de la France et pour l'honneur des vrais combattants, pour ceux qui ont des titres de gloire et les mains pures du sang de leur frère, je préfère le titre de *combattant* à celui de résistant, et ceci, pour éviter de se voir un jour, comme nous le fûmes, confondus avec les criminels, et comme nous, conduits à leur place dans ces lieux d'où l'on ne revient pas toujours.

Voilà le seul sentiment qui me pousse à souhaiter que le *vrai combattant* ne porte plus le titre de résistant.

Ce qu'un homme a fait pour moi, combien l'ont fait pour d'autres Français...

Homme qui te parais du titre de chef, venu me chercher le matin du 23 août 1944, c'est à toi sans te nommer que j'adresse ces lignes.

As-tu eu conscience de ton crime, et combien en as-tu commis de pareils ?

Pour ma part, je te pardonne, tu avais l'âge d'agir en homme, pourquoi, lorsque l'on t'a prévenu que l'on voulait me rendre à mon foyer, oui, pourquoi, et à quel sentiment as-tu

obéi en te précipitant sur le premier papier où tu avais toi-même marqué ta sentance ? *Oui, pourquoi* as-tu ajouté cette accusation infâmante ? « Rapport Gestapo ». Si sela avait été vrai, il fallait me faire fusiller chez moi, vous étiez huit pour le faire. Tu savais, ou plus exactement tu ne savais rien, il t'importait peu, tu voulais que tes otages soient gardés, ton orgueil de chef eût été amoindri si, évidemment sur l'heure, on m'avait rendu ma liberté.

Je fus donc introduite dans la salle du commissariat, reçue par un bon sourire du commissaire, qui me dit :

« Avec ça, je suis obligé de vous garder *(sic)*. »

Je comprends que l'on ne pouvait faire mieux.

Lecteur, dis-toi bien que le procédé employé pour moi, le fut pour des milliers d'innocents. Moi, il est vrai, j'avais parlé publiquement sous l'occupation, comme je le faisais depuis dix-sept années, mais tant d'autres cherchaient dans leur mémoire sans trouver la moindre raison qui puisse justifier leur arrestation.

Et je fus en effet gardée.

Je ne sais comment on appelle ces cages avec barreaux de fer (les violons je crois) où l'on enferme les criminels en attendant qu'ils soient dirigés, soit au dépôt, soit en prison. Ces cages sont déjà pleines d'hommes et de femmes à mon arrivée, ce qui me vaut de ne pas y être enfermée. J'en remercie Dieu. Je restai

dans un couloir les desservant. Rien que de voir ces humains dans ces cages, mon cœur reçoit un tel choc que j'ai l'impression qu'il a éclaté, et que le sang inonde tout mon être. Il faut se ressaisir.

Sans arrêt, la porte s'ouvre, et de nouveaux venus emplissent la salle.

Cela dura trois jours pendant lesquels les cages s'ouvraient et se refermaient sur des hommes que l'on ramenait ensanglantés. Ma raison se refusait à croire ce dont j'étais témoin.

J'obtins pour un soir, que ceux qui sont dans les cages, sortent dans la salle. J'ai failli le regretter, je n'en dirai pas davantage.

Le matin du quatrième jour, nous sommes si nombreux que l'on ne peut plus respirer, on étouffe littéralement. On appelle des noms, dont le mien.

Quelle joie, tout plutôt que de rester là.

Je demande à un agent s'il veut bien me dire où l'on nous conduit : « Aux Tourelles, dit-il. »

Moi, j'imagine les tours de Londres ou quelque autre Bastille, et j'ajoute « Chic, comme au temps des Rois. » Comme j'étais vêtue de blanc, c'est aux cris de « Vive la mariée ! » que je monte en voiture.

En fait de tourelles, il s'agit de la caserne des Tourelles. Après les jours que nous venons de passer, nous nous y trouvons très bien. Nous sommes dans des chambres avec fenêtres, des

lits de camp. Nous sommes traités militairement.

Mon lit est près d'une fenêtre d'où j'aperçois les toits de la capitale. Je songe au temps où sainte Geneviève, patronne de Paris, veillait sur la Cité. Sainte Geneviève est ma patronne, je connais sa vie, je sais qu'elle fut aussi injustement calomniée et sa cellule, dit-on, fut inondée de ses larmes, mais plus tard, publiquement, justice fut rendue à sa piété par l'évêque Saint-Rémy.

Un craquement sinistre se fait entendre, des bombes viennent d'incendier un coin de Paris et j'aperçois les flammes qui montent.

Dix jours plus tôt, avec les fidèles de mon Centre spiritualiste, nous partions à travers Paris pour nous rendre en pélerinage, rue du Bac où la Vierge fit son apparition à Catherine Labouré, petite fille de ferme. La Vierge choisit presque toujours des cœurs simples et sans érudition.

Partis du foyer de mon Centre, 16, avenue Wagram, sous un soleil torride, le chapelet en mains, mes officiers ont le mérite de m'assister, bien que comme moi, ils réprouvent tout ce qui est spectaculaire. D'autre part, je leur ai dit que j'étais informée, que si je faisais ce pélerinage, les occupants me feraient arrêter. Il n'en fut rien. Le pélerinage eut lieu et pendant le parcours, de nombreux étrangers se sont joints à nous, et la Chapelle de la rue du Bac est comble.

Pendant le parcours, un cycliste nous rejoint pour nous demander le but de ce pélerinage. Comme je continue ma route en récitant le chapelet sans répondre, il précise :

« Police, madame. Vous êtes bien la dame de Pleyel ?

— Oui.

— Voulez-vous me dire le but de ce pélerinage et où vous vous rendez ?

— Rue du Bac, chapelle de la Vierge.

— Le but de ce pélerinage ?

Je réponds :

« Demander la protection de Paris et la guérison d'une aveugle (qui d'ailleurs, depuis se conduit seule). »

Quelle est cette police ? Française, allemande, je l'ignore...

Ce soir, un coin de Paris brûle et je suis prisonnière des Français. Cela fait partie de mon destin. Il me semble entendre, à nouveau, ces paroles « *Tu réaliseras ta mission, ta route sera dure, les hommes te jetteront en prison mais nous veillerons* ».

Paris fut-il protégé ? Oui, car Paris devait sauter. La presse a d'ailleurs longuement commenté comment un homme chargé d'entrer dans le fort de Charenton, fut inspiré de ne pas pousser la porte principale. S'il l'avait fait tout se déclenchait et Paris sautait. Je traduis ce qui me fut raconté et l'homme qui eut cette prévoyance fut largement récompensé par la population.

Je laisse aux historiens le soin de commenter ces faits par le détail. Le principal est que Paris demeure debout.

Je suis toujours accoudée sur ma fenêtre, oubliant mes camarades. Nous sommes environ 50 dans cette chambre. La caserne est pleine. De l'autre côté se trouvent les hommes.

Les bombardements se multiplient. L'alerte est donnée et tous nous descendons dans des abris souterrains, là, j'entends dire presque à voix basse « Si jamais une bombe tombe sur le bâtiment de derrière, le sous-sol est plein d'explosifs, nous allons tous sauter. » Dans ces abris, l'obscurité est complète, quelques hommes en profitent pour s'évader. Je reviens au bas de l'escalier du souterrain pour calmer ces âmes prises de panique, quelques femmes récitent leur chapelet et d'autres se lamentent en blasphémant.

L'alerte finie, nous regagnons nos chambres.

A nouveau, de ma fenêtre, j'aperçois le bâtiment où se trouvent les explosifs. Une bombe a dû tomber juste sur le pignon et mettre le feu à cette partie. Quand le feu gagnera le sous-sol, c'en sera fait de nous tous.

Je prie, je ne veux pas me suggestionner, mais le feu est moins violent. Je vois descendre en cascades, des cendres rougies. Si une seule de ces cendres rouges rejoint les explosifs, en quelques minutes nous serons tous morts ou agonisants sous les décombres.

Je regarde sans rien dire, mes camarades. Les unes sont bien jeunes pour mourir ; en ce moment, elles songent si peu à la mort.

Je ne puis rien, sinon prier. Je rappelle à la Vierge ce pélerinage fait avec notre cœur et notre foi, bravant le respect humain et les menaces.

Mais, au fait, où sont les hommes qui connaissent le danger qui nous menace ? Puisqu'ils savent que ce bâtiment est plein d'explosifs, peut-être sont-ils partis prévenir.

Chaque minute qui passe, menace de tout détruire. J'achève ma dernière pensée.

« Sainte Geneviève, ma patronne, si tu veux que nous mourions tous ici ce soir, viens cueillir ces âmes et épargne-leur les angoisses de l'agonie. »

Mes yeux sont fixés sur les cendres rouges qui tombent toujours en cascades le long du pignon. Mes camarades sont toutes dans leur lit. Serait-ce possible que la mort, dans une minute ou deux, les enveloppe de son ombre ? Non, j'espère envers et contre tout.

Je dois continuer ma mission, et non pas mourir encore, cela je le sais. Cependant, aucune raison que je sois épargnée seule.

Le feu va-t-il s'éteindre par miracle, c'est beaucoup demander et combien le méritent ?

Je crois à une vision auditive.

Non... Ce sont bien les pompiers. Cependant le péril est pour tous, durant quelques minutes encore.

Enfin, l'eau a raison des cendres rouges.

Je suis heureuse d'avoir épargné près d'une heure d'effroi à mes camarades en gardant le silence.

Ce n'est que le lendemain que j'ai raconté à quelques âmes fortes, le danger auquel elles avaient échappé. Si, au matin, je n'avais vu le pignon noirci et en partie détruit, j'aurais cru à un songe prophétique.

Qui pourrait dire pourquoi ce soir-là, nous fûmes épargnés ? Il est vrai que la Croix du Sud ornait beaucoup de poitrines et avec elle, il est écrit que l'on ne peut mourir tragiquement.

Un an plus tard, la presse annonçait que vingt-deux détenues furent brûlées vives dans ce même bâtiment sans qu'il leur fût porté secours. Leurs âmes n'ont-elles pas rejoint celles d'Oradour ?...

Mon séjour à la caserne des Tourelles fut bref, une semaine après mon arrivée, je fus dirigée sur le camp de Drancy.

J'ai déjà dit ce que fut la vie et l'occupation de notre temps dans ce camp.

Pour ma part, s'il y avait eu une cantine, j'aurais utilisé mon don prophétique, les dons reçus auraient alimenté ceux qui n'avaient rien ; mais sans cantine je m'abstiens et refuse obstinément de faire des prophéties individuelles.

Je donne des mots d'encouragement aux plus faibles.

Les cartomanciennes d'occasion ou de métier distraient ceux qui désirent avoir l'illusion de l'avenir, beaucoup le font par bonté d'âme, mais les professionnelles entendent ne pas perdre de temps et se font rétribuer.

Dans ce camp l'argent manque moins que le pain.

Comme je l'écris, dans le précédent chapitre, deux mois après mon arrivée à Drancy me voici devant la commission.

Je sais gré aux commissaires de bien vouloir reconnaître que mes conférences d'ordre moral et spirituel sont plus apaisantes que révolutionnaires.

Interrogatoire.

« En quelle année avez-vous fondé votre Centre spiritualiste ?

— En 1929.

— Depuis quand faites-vous des conférences ?

— Depuis dix-sept années, sans interruption, sauf pendant les mois de vacances.

— Depuis quand faites-vous des prophéties publiques ?

— Depuis le le 9 janvier 1935.

— Vous êtes allée en Angleterre, en Amérique ?

— Oui.

— Qu'avez-vous dit aux Anglais et aux Américains ?

— *Ce qui leur est advenu à l'heure présente, et ce qu'il leur adviendra dans le futur.*

— *Ces prophéties figurent dans mes bulletins mensuels de cette époque, et dans mon Livre 1943 Année d'espoir, livre que les Allemands ont saisi parce que la chute de l'Italie et la fin tragique de Mussolini y figuraient en prophétie, et laissaient entrevoir les conclusions de la guerre.*

— *Votre foyer Croix du Sud, 4, place du Palais-Bourbon, existe-t-il toujours ?*

— *Non. Quand j'ai eu trois étages organisés, les Allemands m'en ont chassée.*

— *Oui, dit un des commissaires, cela est vrai ; ce fut pour installer nos services.*

Les membres de la commission sont d'accord pour me libérer.

Je suis surtout heureuse de voir mon œuvre spiritualiste comprise par ces hommes.

Selon les règles établies, nous sortons quarante-huit heures après notre libération, mais le lendemain une épidémie se déclare chez les femmes et toute libération est suspendue. Entre temps la nouvelle de ma libération a franchi les barrières du camp ; mes fidèles se réjouissent et espèrent me voir à nouveau à Pleyel faire les prophéties annuelles.

Je n'ai plus qu'une pensée : faire libérer tout le monde, quand l'ordre sera rétabli, il sera toujours temps que les coupables payent leur tribut.

Je ne me connais pas d'ennemis, mais quelqu'un a sans doute intérêt à ce que je ne sorte pas ; toujours est-il que je suis retenue captive ; l'inspecteur principal s'étonne, cela vient du dehors me confie-t-il, car rien ne justifie plus votre présence dans ce camp.

Dix jours après environ, les libérées rentrent dans leur foyer ; moi je demeure...

Tous les jours de nouveaux détenus arrivent en car ou en autobus, le nombre augmente à tel point que les petits lits de camp doivent être partagés, malades et bien portants couchent ensemble, il est difficile de dormir ; mais la bonne humeur subsiste. Le marché noir s'organise : les uns vendent leur part de pain et les cigarettes atteignent des chiffres astronomiques ; il y a les « combines » pour avoir des couvertures et des tabourets pour s'asseoir.

On décide une nuit de retirer à chaque lit une couverture, une seule en coton est autorisée.

Le lendemain il faut connaître la combine pour rattraper sa couverture et son tabouret.

Disons que si la nourriture n'est pas abondante, elle est bonne au point que l'on se demande comment, pour tant de personnes — il arrive que le chiffre de sept mille soit

dépassé — une cuisine aussi soignée puisse se faire. Evidemment, les cuisiniers sont des frères captifs qui mettent tout leur cœur à bien nous nourrir.

La messe a lieu en plein air. Au centre du bâtiment des femmes, se trouve un Christ.

Chaque fois que je passe devant l'Homme-Dieu, je m'arrête. Je ne peux me plaindre en le regardant. J'aurais honte. Jésus est venu prêcher l'amour, voilà son crime. Encore la haine agissante qui a cloué ce Dieu sur ce bois.

Nous, nous ne sommes que prisonniers, pourquoi gémir ? Au fait, presque tous supportent dignement leur épreuve.

On peut dire que les libérations se font au compte-goutte.

Mais alors, qui donc commande en France ?...

Va-t-on laisser pendant l'hiver, ces Français dans des bâtiments qui pourraient servir de frigidaire ?

Nous n'avons pas eu le droit d'avoir notre cantine, autorisée cependant, aux enfants d'Israël. Nous n'avons pas plus le droit au chauffage, et mieux, tous les poëles autour desquels devisaient nos prédécesseurs, ont été enlevés. On entoure les tuyaux restants de paille.

Quant à nos poitrines et nos poumons, il importe peu qu'ils gèlent, pourvu que les tuyaux ne gèlent pas.

La semaine d'avant Noël, il y a du mouvement dans le camp. Beaucoup sont appelés pour recevoir leur feuille de route qui leur permet d'être admis à Fresnes.

Ce n'est pas compliqué, on vous donne un papier où vous êtes accusé d'intelligences avec l'ennemi ou crimes contre la sûreté de l'Etat.

Inutile de s'expliquer, l'occasion vous en sera donnée, soit dans six mois, soit dans deux ans. Coupable ou non, en route pour Fresnes.

Comme il y a plus d'un million de Français d'internés, il faut attendre que votre dossier sorte. Encore heureux, si vous avez un dossier. Beaucoup de personnes ramassées au petit bonheur, n'en ont pas, alors elles doivent attendre le bon vouloir des hommes qualifiés pour leur en fabriquer un, sous peine d'être oubliées dans la masse.

Les fêtes de Noël approchent, nous sommes toujours aussi nombreux car il vient du monde d'un peu partout.

La nouvelle circule que Messieurs les juges vont venir en personne, à Drancy. Tout le monde s'en réjouit. Cette fois, nous allons rentrer dans la légalité. En fait de légalité, on expédie encore en masse vers la prison de Fresnes.

J'assiste à ces départs, saisie d'une poignante tristesse. Est-il possible que je n'aie vécu que pour être témoin de ces choses.

Tous mes efforts et mes messages pour éviter ce drame entre Français, semblent avoir été vains. Je sens peser sur mon cœur et aussi sur mes épaules, le sort de ces infortunés, les Français, et quels Français, conduits par d'autres en prison...

PREMIER JANVIER 1945 :

Sur soixante de notre chambre, nous restons à peine une vingtaine ; plusieurs sont parties à Fresnes, d'autres ont été libérées.

L'une des nôtres, un numéro s'il en fut un, se fait donner par un pharmacien ce qu'il faut pour avoir de la température. Ainsi, elle réussit à passer Noël à Drancy, plus gai sans doute qu'à la prison de Fresnes.

Une autre se fait opérer de l'appendicite, qu'elle n'a pas, dans un autre espoir. Ce dernier cas ne se passe pas à Drancy. Mais, somme toute, tout le monde accepte les événements comme ils se présentent, leur conscience tranquille, sans doute, leur rend la vie légère.

Je propose pour le premier janvier, une table commune, car plusieurs ne reçoivent jamais de colis. Que tout soit mis en commun et que ce soit fête pour tout le monde. Notre premier janvier fut fort réussi.

3 JANVIER 1945, LA SAINTE GENEVIEVE :

Il a neigé, les routes sont couvertes de verglas, qu'importe, les femmes doivent partir pour le fort de Noisy. L'ordre est formel, aucune femme ne doit demeurer à Drancy. Aussi, dès le matin, cars et autobus entassent prisonnières et bagages.

Je fais partie du dernier convoi. Il se fait tard, la nuit commence à tomber, le froid est plus dense, le chauffeur n'est plus maître de sa direction tant la route est glissante. Arrivé à la porte de Noisy, l'autobus dérape et rentre dans un jardin, par miracle la petite villa est épargnée, l'autobus a failli l'enfoncer. Personne ne rit plus, toute manœuvre est devenue impossible et la nuit enveloppe ce sinistre cortège. Chacun pense aux siens en ce 3 janvier qui menace d'être le dernier.

Jusque-là j'ai tout observé en silence. Je me décide à parler, montrant le danger pour tous. Vous allez mourir aussi, dis-je à ceux qui nous tiennent lieu de gardiens. Ces paroles ont suffi pour les faires rentrer dans la réalité. Que nous mourrions, nous les prisonnières, parfait, mais ces messieurs ne semblent pas y tenir du tout.

Après de multiples manœuvres, décision est prise de nous ramener à Drancy. Arrivées là, le directeur ne veut pas nous recevoir, nous ne faisons plus partie de son camp, je ne sais si nous avons chaud ou froid tant nous sommes lasses.

Après au moins une heure de stationnement à l'entrée du camp la porte s'ouvre enfin. Conduites devant la baraque du départ, tous nos bagages et vêtements sont jetés pêle-mêle dans la neige et il fait nuit.

Mes dernières forces sont épuisées, on peut me dire tout ce que l'on veut, je n'entends plus.

Un gendarme (j'oubliais que nous avions des gendarmes avec nous), d'un ton bourru me dit de descendre, je ne bouge pas ; tout le monde est descendu. Je me demande si je ne suis pas en Allemagne pour assister à un tel spectacle, mes camarades crient dans la nuit, personne ne retrouve plus ses hardes, ni ses réserves de provisions.

Un gendarme plus paternel, me descend et prend mes bagages, puis me conduit près du poële qui est dans la baraque.

Dès que je retrouve un peu de force, c'est pour dire à ces hommes ce que je pense d'eux, pour nous avoir envoyés sur les routes couvertes de verglas et dans la nuit ; un jeune homme qui ressemble étrangement au chef venu me chercher le 23 août, se précipite sur moi, d'un bond je suis debout, prenez garde, lui dis-je. Si son regard est plein de haine, le mien doit être plein de flammes.

Il recule.

Enfin des brancardiers emportent mes bagages, le lendemain je ne peux suivre mes camarades et je rentre à l'infirmerie, où j'avais refusé jusque-là de rentrer.

Après tant de froid, je redoute le chaud, l'infirmerie est chauffée ; j'ai l'impression que mes poumons sont gelés et que le moindre contact avec la chaleur va occasionner une congestion ; c'est ce qui arriva.

Nous sommes environ une vingtaine à l'infirmerie ; je retrouve des sympathies, et je suis très bien soignée.

Il est question de nous faire rejoindre nos camarades ; une semaine plus tard, nous quittons Drancy pour le fort de Noisy.

J'ai un papier de priorité pour rentrer à l'infirmerie de Noisy. Nous partons, cette fois en plein jour ; la neige couvre encore la terre, mais le verglas n'empêche plus les voitures de circuler.

Revenus à la baraque, on me traite cette fois avec plus d'égards ; un inspecteur m'installe lui-même, et pendant le parcours nous parlons. Il est de mon avis : il n'y a que les lampistes de maintenus dans les camps !...

Je lui conseille d'aider les auteurs de tant de forfaits à se ressaisir, parce que tôt ou tard, ils auront des comptes à rendre; arrivé à Noisy, il pousse la complaisance jusqu'à monter mon lit de plumes et mes bagages à l'étage, j'en suis touchée.

Je ne veux rien de plus que les autres ; si mes forces physiques ont fléchi, ma foi demeure, et au fond de mon âme sommeillent mes forces psychiques ; au fond, je vis un peu comme dans un rêve hallucinant.

Le fort de Noisy est couvert de neige, mais avec ses remparts, je le trouve fort sympathique, et l'air pur ranime mes forces.

Nous sortons toutes de l'infirmerie, et devons à nouveau y rentrer. En fait de rentrer à l'infirmerie, nous sommes conduites sous les toits, sans lits, sans couvertures, uniquement de la paille.

J'estime qu'une dizaine de mes camarades ont de la fièvre et ne peuvent passer la nuit là sans danger de mort ; j'ai en main mon papier qui me donne priorité pour entrer à l'infirmerie ; j'en profite pour aller y faire un tour : tous les lits sont complets. Je remonte dans le grenier rejoindre mes camarades, personne ne peut rien. Soudain, mue par une force, je me reconnais enfin. Dois-je donc tout accepter sans rien tenter ? J'interroge. Comment fonctionne ce camp de Noisy ? Qui le commande, ou mieux, qui en a la responsabilité ?

Il y a des gendarmes, mais aussi un directeur, donc un responsable. Parfait. Il n'est pas possible que le directeur soit au courant que des malades sortant de l'infirmerie de Drancy couchent ce soir sous des toits et sur de la paille.

J'appelle un gendarme, et lui demande de me conduire auprès du directeur. Naturellement, il me rit au nez. Il m'importe peu ; la force qui m'anime ferait crouler les murs plutôt que de céder.

Par chance, je trouve ma carte dans mon sac. Je prie le gendarme de la porter au directeur, pour lui demander audience malgré l'heure tardive.

Le fort de Noisy est très grand, et le directeur est à l'autre extrémité du camp. Le gendarme revient. J'ai l'audience souhaitée. Malgré la neige et ma fièvre, je ne marche pas : je vole.

Je me trouve devant un directeur courtois, avec un bon visage de Français. Aussitôt assise, je commence à parler :

« Dans l'histoire du monde, ai-je dit, presque tous les chefs, lorsqu'ils sont jugés sur les faits qui se sont déroulés sous leur autorité, s'excusent par ces mêmes mots : « Je n'étais pas au courant de ce qui se passait, personne ne m'ayant averti. » C'est pour éviter ces erreurs, monsieur le directeur, que je vous ai demandé audience. Etes-vous au courant que ce soir, dans votre camp, quinze malades venant de l'infirmerie de Drancy pour rentrer à l'infirmerie de Noisy soient, dès leur arrivée, conduites sous les toits où ne se trouvent ni lits, ni couvertures ? Je puis vous affirmer que quelques-unes de mes camarades sont trop malades pour coucher sous les toits ce soir. Je fais donc appel à votre autorité pour qu'elles couchent à l'infirmerie. »

Monsieur le directeur a écouté ma péroraison sans intervenir, puis il me pose quelques questions sur mon cas. « Ce qui m'importe,

c'est le sort de mes camarades, dont plusieurs sont de toutes jeunes filles. Il conclut notre entretien par ces mots « que Drancy ne lui avait annoncé aucun convoi. »

Je suis heureuse de constater que ce chef ignore la conduite des sous-ordres, et sur-le-champ, il ordonne que le nécessaire soit fait.

Pour ma part, mes paquets sont apportés, et je suis dirigée vers une petite chambre où se trouvent déjà quatre malades, toutes très âgées, mais si braves et si sympathiques. Chacune veut m'offrir quelque chose, et j'en suis touchée.

La pièce est surchauffée, j'ai l'impression d'étouffer.

Le lendemain, je m'informe de mes camarades, mais il est interdit de communiquer avec le corps du bâtiment où elles se trouvent. Nous sommes séparées par des barbelés, gardées par des gendarmes, fort corrects d'ailleurs.

La chaleur de la pièce où je suis a dégelé mes poumons ; je commence à rougir mon mouchoir. Etrange impression que de voir la couleur de son sang.

Mes camarades de chambre me font un bon café ; elles me racontent la vie dans ce camp où elles sont depuis plusieurs mois. Leurs histoires sont banales comme tant d'autres, mais elles espèrent sortir sous peu, sans esprit de revanche.

Le docteur est annoncé, tant mieux, car depuis le matin ce ne sont que visites ininter-

rompues ; je souris à tous ces visages connus et inconnus ; la plupart me connaissent pour avoir assisté à mes conférences ,les mêmes questions fusent de toutes parts : quand vais-je sortir ? Où est mon fils ? Ma jeune fille ? Pour beaucoup, hélas, le deuil s'est déjà inscrit récemment dans leur vie.Je me refuse à faire des réponses tristes. Encourager, semer l'espérance est un devoir contre toute espérance, même en de telles circonstances et dans de tels lieux.

Le docteur rentre. Il est jeune. Je me sens si bien au milieu de mes camarades que je voudrais pouvoir cacher mon mal, la fenêtre est ouverte pour me permettre de respirer, le poêle est rouge, comme mon visage est rouge de fièvre.

Après examen, le docteur ordonne mon transfert à la caserne des Tourelles, transformée en hôpital. Je retournerai donc à mon point de départ.

Adieu, fort de Noisy, tes remparts couverts de neige m'enchantent, c'est là que je voudrais vivre.

La neige recouvre toute la terre, nous sommes en janvier et nous partons à trois dans une voiture bâchée, sans carreaux, il fait un froid mortel. Mes compagnes sont immobiles, leurs yeux sont fixes, je les crois déjà mortes. N'ai-je donc vécu que pour être témoin de ces choses ?

Me voici aux Tourelles, dans la même chambre que j'occupais en août, au milieu se

trouve un poêle qui donne une douce chaleur. Mes camarades sont une vingtaine. A part quelques malades assez sérieuses, les autres sont là parce que très âgées.

Le lendemain, je connais l'histoire de chacune, pauvre histoire humaine ; elles se sont plutôt fait mal à elles-mêmes qu'à la France. Quelques-unes ont été inscrites à des partis politiques, certaines pour faire plaisir à un camarade, les autres pour faire revenir soit un frère, soit un père malade ou prisonnier en Allemagne. Celle-ci, bloquée dans le Midi, s'enrôla dans un parti qui s'y trouvait, pour se faire remettre une carte d'inscription qui lui donnait droit au billet de retour pour Paris. Une autre avait lu dans un journal qu'on demandait des dames disposant de plusieurs heures, l'après-midi pour s'occuper bénévolement d'enfants. Elle se fit inscrire. Son nom, avec d'autres, fut retrouvé et elle fut arrêtée sans pouvoir s'expliquer. Quelques autres anecdotes aussi piquantes et personnelles qui vraiment étaient plus risibles que tristes.

Aux Tourelles, la nourriture est bien et, disons-le, les soins sont donnés sérieusement ; visite de médecin deux fois par semaine. Les plus à plaindre sont celles atteintes de maladies de peau ou de gale. Il y en a beaucoup. Je n'oublierai jamais cette jeune fille de vingt-trois ans, libérée de Fresnes et remise en camp de concentration. Il arrivait que la Cour de Justice vous acquittât, mais vos ennemis

avaient le droit de vous faire remettre en internement administratif. Sortie de la prison de Fresnes, son corps n'était qu'une lèpre ; sans se plaindre, alors qu'elle souffrait comme si elle avait été dans un bain de feu, elle se laissa soigner ; cela dura trois mois. Oh ! ma jeune héroïne, comme j'ai admiré votre courage. Son crime ? Inscrite à un parti, simplement. Je l'ai rencontrée dernièrement, elle venait de passer en Chambre civique et fut acquittée. J'eus la joie de la revoir plus tard, à peu près guérie. Je me souviens de sa voix d'or, quand le soir, oubliant sa souffrance, elle chantait pour nous distraire ; un soir, chacune dut chanter sa chanson, tout le répertoire de Belleville et de Ménilmontant y passa. Pour la première fois j'entendais :

...Du gris qu'on roule entre ses doigts
Ça vous saoûle.

La tristesse ne siégeait pas dans notre chambre.

Enfin, il fut question d'une commission qui viendrait aux Tourelles. Elle vint. Je pensais bien être oubliée dans ces camps de concentration où les avocats sont interdits et où nulle défense ne peut intervenir : il n'y a plus qu'à mourir lentement.

En février, nous sommes appelées à passer devant la commission ; nous sommes vingt et j'aimerais mieux mon chiffre bénéfique, dix-neuf. La commission se compose de trois membres dont un officier ; sa présence donne une

note sérieuse. Je passe troisième. Le premier, qui avait mon dossier en mains, me dit :

« Madame, moi, je vous assure de toute ma sympathie et de toute mon estime. »

Le second dit :

« Moi, je demande l'internement administratif. »

Pourquoi ce parti-pris ?

Le troisième officier paraît surpris et se tait, faute de comprendre.

Celui qui a demandé mon internement administratif se sent mal à l'aise au point qu'il se lève et va vers la fenêtre. Je le suis :

« Monsieur, pourquoi avez-vous réclamé cette sentence ? Vous le regretterez un jour, car vous savez très bien que je n'ai pas fait le mal ; j'ai déjà subi six mois de camp, cela devrait suffire.

Je laisse à regret couler une larme, mais quelqu'un me dit à l'oreille :

« Vous serez libérée. »

Je le fus, en effet, dans la semaine, mais ce soir-là, dix-neuf de mes camarades quittèrent le camp, peut-être un peu tristes de me laisser derrière elles.

Arcachon

Arcachon, le 30 mars 1945.

Me voici libre, mon état de santé exige un changement d'air, je choisis Arcachon.

C'est en ces lieux que je vais revivre un passage de ma vie. Vie de songe et de vision, mais aussi d'action quand il le faut.

Coup de téléphone :

« Je serais à trois heures dans le parc de l'hôtel Saint-Louis où je vous attendrai.

— Bien, Simy, j'y serai. »

Simy est une de mes camarades préférées de Drancy.

L'hôtel Saint-Louis m'était inconnu il y a dix jours et, miracle des choses heureuses, j'appris par la suite qu'il appartenait à un docteur de nos amis ; son épouse avait aménagé cet hôtel où ont séjourné les plus célèbres personnalités du monde sentimental et aussi gouvernemental.

Arcachon, avril 1945.

JOUR DE PAQUES

La cathédrale est trop petite pour contenir tout le monde. Je suis sur le parvis, au milieu de marins, d'officiers français. La voix du prêtre tonne et nous parvient clairement.

« Voyez, dit-il, aujourd'hui, jour de Pâques, jour de Résurrection ; l'église est pleine, la foi n'est donc pas morte. Mais pourquoi cette inconstance dans nos devoirs religieux ? Ne pourrions-nous consacrer une heure chaque dimanche pour nous recueillir, rendre hommage à Celui dont nous avons besoin à toutes les minutes de la vie, à Celui qui détient tous les pouvoirs et ne se sert de sa puissance que pour pardonner et distribuer à chacun selon son mérite ? Le mérite du chrétien s'estompe de plus en plus. Nous aurions besoin de nous rappeler ce que firent les premiers chrétiens, pour mériter de fusionner dans la lumière avec Celui qui triomphe de toutes choses. »

Ma pensée s'envole, oublie le prêtre et l'église, pour aller là-bas où le fer, le feu crachent sans arrêt, détruisant maisons et cathédrales, mêlant le berceau au tombeau, car sous les décombres fumants gisent côte à côte, pour le même sommeil, le vieillard et l'enfant. Oui, en ce jour de Résurrection, ne jaillira-t-il donc rien de l'homme, pour qu'à cet *Alleluia* vienne se joindre celui de la paix ?...

Non ! Alors c'est que l'homme ne le mérite pas. Pensée douloureuse pour celle qui reçoit l'écho de ces lamentations. La plainte des mourants se confond avec le bruit sinistre des pierres qui tombent, entraînant dans leur chute les souvenirs de famille. L'effort de toute une vie s'écroule en quelques minutes et laisse place à un silence de mort. L'homme qui survit continue sa route, indifférent. A-t-il seulement conscience de ce qui se passe ? A-t-il conscience qu'il fait partie de ces forces destructives parce qu'il n'a pas donné la prédominance au bien dans ses actes ? Le mal qu'il a fait a été rejoindre les forces démoniaques ; ces démons n'ont de pouvoir sur l'homme qu'autant qu'ils sont ravitaillés par lui. Nos actes vils sont comme l'essence qui fait tourner le moteur ; nous avons rempli les réservoirs des machines infernales : l'homme qui les conduit n'est qu'un instrument au service de la destruction. L'homme semble déchu et livré aux forces qu'il a engendrées ; pendant qu'un monde agonise sous le fer et le feu, l'autre moitié pense s'enrichir ; ce spectacle qui lui montre la fragilité des biens matériels, ne lui sert même pas d'exemple. Sous ses yeux, des villes entières sont englouties, mais lui rêve, quand même, d'acheter des châteaux. Le règne de la matérialité exerce son pouvoir. Dieu laisse à l'homme son libre arbitre, sans cela où serait son mérite ? Quand donc l'homme, las de servir Lucifer, sortira-t-il des ténèbres pour monter vers la lumière ? C'est à l'homme de monter,

et Dieu viendra vers lui. Il est inutile de se lamenter de nos maux, de nos misères : si nous restons dans les ténèbres, c'est sans doute que cela nous plaît.

Heureux celui qui, dans cette avalanche d'âmes à l'abîme, essaie d'en retenir, pour les entraîner vers Dieu... Celui-là est plus fort que tous ; les forces qui l'alimentent son invulnérables au fer et au feu, elles franchissent les frontières de la vie et emportent dans leur sillage les âmes venues de plein gré.

Les religions ont tout compliqué ; c'est beaucoup plus simple que cela d'être un élu ; tout tient dans un seul mot : être bon... Comme c'est simple... *être bon*... Tout le reste est comédie et hypocrisie.

« Arrière, Satan, avec tous tes paravents derrière lesquels tu as amalgamé tous les crimes présents pour que l'homme maudisse le Créateur et te reconnaisse souverain... Pas plus que tu ne peux ternir le soleil, tu ne peux rien contre la Majesté, la Lumière, la Puissance du Maître, et le Ciel sans nuage. Lucifer, tu sais bien que ton pouvoir se limite à la terre ; tu dois être content de ta besogne, les berceaux sont maculés de sang, rien n'est respecté, ton règne est maintenant éclatant ; tes serviteurs doivent être fiers de leur maître... Lucifer, ces millions de morts ne sont pas tous pour ton enfer. Ne crains-tu pas que ces âmes de héros que tu arraches prématurément à la vie ne viennent, avec des légions d'archanges, te précipiter pour toujours dans le gouffre sans fond de la terre...

Cela viendra, dès que la terre aura réuni un nombre d'âmes capable de faire jaillir la Lumière au cœur de l'homme ; alors, l'âge d'or fera son apparition. Dieu a réclamé sept justes pour sauver Sodome et Gomorrhe ; France, les possèdes-tu ? C'est pourtant de ton sol, France, que doit partir l'étincelle. La Reine du ciel attend de France cette étincelle pour en faire un brasier capable de réchauffer, sans distinction de race et de religion, tous les cœurs. Les rebelles à la Lumière connaîtront des ténèbres si profondes que leurs voix ne pourront plus se faire entendre des célestes régions.

Ces sentences sont immuables et nul mortel ne peut s'en évader.

Cette femme qui se penche pour vous écrire ce livre a vu ces lieux infernaux, comme il lui a été donné de voir la Lumière et, avec elle, l'ordre est venu de vous la communiquer. Humanité, l'heure de ton rachat va sonner, il ne faut pas t'y soustraire. Si cet appel ne suffit pas, j'y joins celui de tous les morts, que tes actes ont livrés au carnage et à la mort... Des espaces infinis, ils font appel à toi, écoute leurs voix. Descends au fond de toi-même et tu les entendras. La voix des morts ne vibre pas, son onde est comme une coulée de lumière que, seule, ton âme peut capter. Tes morts te donnent rendez-vous dans la Lumière ; resteras-tu sourde à leur appel ?

La messe est finie, je ne m'en suis pas aperçue. Ma pensée, happée par d'autres courants, a plané au-dessus des champs de bataille.

En ce jour de Pâques, je veux consacrer ma journée au Ressuscité. Je reviens aux vêpres ; le sermon est magistralement conduit. Je suis, toujours avec un profond intérêt, ce que dit le prêtre. Je sais ce que peuvent sur la foule les paroles qui émanent de la Lumière de l'Esprit ; il parle en disciple du CHRIST. Combattre, détruire, flétrir la haine pour que triomphe l'amour.

Ce prêtre qui parle a prêché le carême, et il a molesté tous ceux qui nuisent au relèvement de la famille, ceux qui viennent troubler la quiétude du foyer ; sans ménagements, il a fait comprendre à tous les devoirs qu'impose le sacrement de mariage. Il avait, paraît-il, reçu des lettres lui exprimant leur surprise qu'il ait abordé un tel sujet pendant le carême.

Cependant, qu'y a-t-il de plus pressant que d'empêcher l'écroulement des foyers ? Une nation où le foyer, la famille ne sont pas respectés est une nation vouée à la mort. Le prêtre, en rappelant la famille française à ses devoirs de chrétienne, ne fait-il pas œuvre d'apôtre ? Plus que lorsqu'il parle politique. Ces questions soulèvent toujours un brouillard de haine et éloignent le chrétien des préceptes du CHRIST qui veut nos cœurs sans haine. Son dernier cri, lancé à tous les échos sur la croix, ne fut-il pas un cri d'amour ? Si les hommes l'ont oublié, ils ont oublié l'essentiel de leur raison de vivre et annihilé leur fluide de bonheur.

Voilà pourquoi le monde est dans le chaos ; seuls semblent demeurer fidèles au Créateur le chant des oiseaux, les fleurs qui s'épanouissent. N'est-ce pas là comme un hymne éternel à l'amour de Dieu et à tout ce qui sert de parure à la terre ?

Arcachon, dimanche 15 avril.

Le prêtre nous lit l'évangile du jour, puis nous annonce que le prédicateur n'est pas encore arrivé ; sans doute une panne d'auto ; je sais que c'est un docteur protestant qui est allé le chercher assez loin.

Un prêtre vient de traverser hâtivement l'église : c'est celui qu'on attend.

Il a très chaud ; il a dû jongler avec les minutes. Il était temps ; le prêtre, monté à l'autel, allait continuer l'office.

Il revient à sa place.

« J'arrive, dit le prédicateur, de chez moi. » Avec fierté, il ajoute : « C'est de ma race que je vais vous parler. Je suis Normand. La Normandie, dit-il avec une émotion qui gagne tous les assistants, est à genoux. Elle a besoin, pour se relever, de votre affection, de votre amitié. »

Il remercie les habitants qui, sous la présidence du docteur Bost, on adopté la ville de Vire, œuvre chrétienne entre toutes. Il paraît qu'Arcachon s'est montrée très généreuse dans

ses dons. De cela, les Normands se souviendront.

Puis il continue :

« Nous avons surtout besoin de nous sentir aimés au milieu de nos ruines, et de ne pas être considérés comme des parias parce que l'épreuve nous a submergés et cruellement frappés.

« Les Anglo-Américains, avant de débarquer, ont pilonné nos villes, nos campagnes, nos champs. »

Il dit tout cela sans haine, mais ses lèvres frémissent. On sent qu'il porte en lui pour la vie la vision de ces ruines.

« Le débarquement eut lieu entre le 6 et le 7 juin, entre la rivière de Vire et de l'Orne, vision d'apocalypse. Les Allemands m'autorisent à passer dans l'autre camp, pour exercer mon sacerdoce près des mourants.

« Pendant un mois, sur un front de 70 kilomètres, il y eut un flux et reflux de chars, d'avions, sans discontinuer. »

Puis il nous entraîne loin dans le passé pour nous citer un point historique : le débarquement s'est effectué là où Guillaume le Conquérant est parti pour débarquer en Angleterre ; il fallait y songer.

C'est Guillaume le Conquérant qui disciplina des pirates pour en faire des laboureurs, ainsi naquit la riche Normandie. Les premiers Normands furent donc des pirates, amenés là par Guillaume le Conquérant. Il fallut beaucoup

de volonté et de patience pour faire de ces hommes des laboureurs. Ils ont pétri le sol avec les moyens de fortune de l'époque et, en l'an 1944, la Normandie, frappée en pleine prospérité, la Normandie, grenier de la France, n'est plus que ruines, que ravins, qu'amoncellement de cailloux sous lesquels gisent pêle-mêle enfants, femmes et vieillards. En un seul endroit, vingt-deux religieuses ont été ensevelies vivantes.

Malgré tout, la race normande, fière et fidèle à ses traditions, a repris son labeur, bien que chaque jour on apprenne qu'un attelage a sauté sur des mines. Des morts, encore des morts qui s'alignent sur les sillons normands.

Avec son cœur d'homme et prêtre, oh ! comme il aime sa Normandie, sa race, comme il dit. Son tableau sur l'âme normande est saisissant.

« C'est surtout, affirme-t-il, une race fidèle à ses traditions ; sa force est dans sa fidélité, dans sa foi. Le Normand ne remplit peut-être pas les églises, mais sa foi est profonde et garante de sa fidélité à son Dieu. »

Tout ce qu'il dit est beau et grand pour son pays natal. Il défend sa Normandie comme je défends ma Bretagne. Normands et Bretons sont deux races magnifiques, et le sol de France, comme une rosée, est imprégné du sang de ses enfants. De ces deux races sont sortis de purs génies qui ont rayonné sur le monde, et beaucoup d'entre eux ont contribué

à la richesse, à la renommée culturelle française.

Le prédicateur abandonne le plan matériel pour nous entraîner sur le plan spirituel. Il fait planer sur les esprits les prodigieux miracles qui ont conservé les cathédrales debout au milieu des ruines ; pas toutes, mais il cite celle de Bayeux, celle de Lisieux et, comme un faisceau lumineux, il fait jaillir de ses lèvres la petite Thérèse Martin, orgueil de la Normandie. C'est son panache blanc à lui, à ce prêtre que l'on sent si profondément humain : la petite chapelle où Thérèse allait s'agenouiller, sa châsse, tout cela sans murmure, sans plainte et sans le moindre frisson, a vaincu le cercle de feu et de fer qui submergeait Lisieux et déferlait sur une ville sans défense, sans discontinuer. Et sous tout cela gisent pêle-mêle les enfants, les femmes, les prêtres et les religieuses, les justes et les coupables ; tous, dans cet amas de ruines, rendent à la terre leurs corps meurtris. Que le juste soit sans crainte, Dieu reconnaîtra les siens et légions sont ceux qui ne voudraient pas revenir sur cette terre devenue inhabitable.

Ceux qui demeurent sont à aider au milieu de la douleur qui les frappe. Dans la disparition brutale des leurs, ils sont là, non seulement sans maison, mais ils n'ont plus rien, pas une chaise pour s'asseoir, pas un lit pour étendre leur pauvre corps crispé de frayeur, pas une casserole pour chauffer le lait du bébé,

rien, rien. C'est juste que les Français viennent en aide à ces naufragés.

Mais, pour que la France puisse subsister (c'est pour elle une question de vie ou de mort), il faut que le sol de Normandie retrouve sa floraison ; il faut des outils pour labourer. C'est sur ce point que le prêtre appuie ; il réclame pour son pays, mais aussi pour la France ; il invite tous les Français à s'unir dans un même élan pour se porter au secours de ceux qui sont si cruellement meurtris, dans leur cœur, dans leurs biens, dans tout ce qui s'appelle la vie.

Oh ! bien matériel ! Comme tu es périssable ! Heureux l'homme qui s'en détache librement, avant l'orage. Mais l'acceptation de l'épreuve est aussi d'un grand prix, et les grâces d'état vont pleuvoir sur tous ceux qui, sans haine, vont se remettre à l'ouvrage.

Lourdes

Lourdes, 26 avril 1945.

J'ai quitté Arcachon pour accomplir un pèlerinage promis dès mon enfance.

La gare de Lourdes apparaît simple et petite : on s'attend à voir quelque chose de plus vaste. Depuis l'apparition de la Vierge à Bernadette, le jeudi 11 février 1858, des millions de chrétiens, de croyants et d'incroyants, sont passés sous les voûtes de cette gare et rien ne laisse supposer que c'est à environ un kilomètre que se trouve un des plus grands réservoirs de forces spirituelles où le monde entier devrait venir se purifier et reconquérir sa foi.

Il tombe une pluie diluvienne, mais qu'importe : je suis à Lourdes.

L'hôtel Panoramique, bien qualifié en raison de son emplacement, me donne une chambre dont la fenêtre, trop petite à mon gré, me permet cependant de découvrir cette chaîne de montagnes qui cache tant de chemins mystérieux connus seulement, me dit-on, des grands meneurs d'hommes et des contrebandiers.

Droit devant moi se dresse une église, celle du Sacré-Cœur. Je cherche du regard la basilique, mais elle se trouve dans la vallée, je ne puis l'apercevoir. Les montagnes, malgré leur majesté, malgré leurs couleurs par nul peintre égalées, ne peuvent me retenir longtemps. Chaque nuage, en passant sur leurs sommets, traîne dans son sillage des lumières différentes. Epais et noirs, ils enveloppent ces lieux de ténèbres. Alors on ne peut s'empêcher de songer aux Enfers, tandis que sur l'autre versant le soleil vous ébouit comme si le Ciel vous laissait voir un coin de sa demeure.

Je me sens incapable de décrire les impressions qui traversent l'esprit, font palpiter le cœur devant ces chefs-d'œuvre de la nature où le Ciel semble se mêler à la terre, où la neige se fond avec le blanc laiteux des nuages moins denses. Toute la nature est là, qui vous parle et vous force à admirer le Créateur.

Pourquoi est-ce dans ces lieux, au bas de ces montagnes, que la Vierge a voulu se manifester ? Craignait-elle les regards indiscrets pour descendre si bas ? Protégée dans ce creux de rocher, qui semble l'avoir attendue des siècles, elle diffuse une lumière si puissante qu'un seul de ses rayons suffirait à réchauffer le cœur de tous les hommes.

Ma pensée a survolé les monts, mais une force irrésistible m'attire vers la vallée, vers la grotte. Je n'y vais pas. j'y vole, oubliant toute fatigue. Il doit être six heures à mon

arrivée. Je voudrais que mon cœur éclate de joie à la vue de ce lieu béni où tant de miracles s'opèrent, miracles de la chair souillée par des plaies gangreneuses, chairs rongées par le cancer, poumons desséchés par la grande ravageuse qui couche dans la tombe des milliers d'êtres chaque jour, la plupart à la fleur de l'âge.

En ces lieux, rien ne devrait résister au Cœur de la Reine dont les rayons réchauffent les malades. Pourquoi tous ceux qui viennent s'y réchauffer ne guérissent-ils pas ? Les desseins de Dieu restent impénétrables. Les guérisons ne sont pas toujours apparentes mais toutes les âmes repartent enrichies. Le pèlerin se présente-t-il toujours avec la pureté de cœur suffisante pour retenir le rayon de lumière que la Vierge laisse couler sur tous ses enfants ? Faire un acte de contrition, c'est bien ; mais il faudrait surtout être pur de toute haine... Les paroles significatives du Christ me viennent à l'esprit : « Si tu viens vers mon autel pour m'offrir un présent et que tu as un ressentiment contre ton frère, dépose là ton offrande et va d'abord te réconcilier avec ton frère. » Le Christ manifeste par ces paroles sa volonté de faire régner l'amour fraternel et qu'il ne veut rien recevoir d'un cœur habité par la haine. Il veut que l'amour domine. Le jour où les chrétiens mettront en pratique l'amour de tous les êtres, source de toutes les vertus, ils seront sauvés : avec ce seul sentiment on peut rénover un monde.

Ce n'est pas avec un *Ave* que j'ai salué la Reine du Ciel, mais avec ces pensées : faire triompher l'Amour, et à chaque instant revenaient sur mes lèvres ces mots : « Oh ! Vierge Marie, dis à ton Fils de retirer la haine du cœur des hommes. » Il me semblait que mon cœur, étrangement calme, fusionnait avec la Mère du Christ. J'avais l'impression que ma prière dépassait le rocher de Massabielle pour atteindre le Ciel et déjà je me sentais loin de la terre lorsqu'on vint me frapper doucement à l'épaule pour me dire que ce fauteuil était réservé aux évêques. Surpris sans doute de mon regard, il dit : « Mais ne le quittez pas tout de suite, vous pouvez rester un peu. »

Revenue à la terre, je cherche l'évêque du regard, il n'y en a point. C'est pour respecter un prie-Dieu vide, pour le protocole, que cet homme est venu troubler ma prière. Décidément, les hommes ne comprendront jamais Dieu qui nous veut tous égaux en toutes circonstances. Ainsi, en ces lieux où tout est si grand et si simple à la fois que l'on se sent écrasé d'humilité... C'est vrai, au fait, pourquoi ai-je pris ce prie-Dieu ? Parce que dehors il pleut et que les quelques chaises qui se trouvent dans la grotte même sont occupées. Deux vieux prie-Dieu sont là, j'en prends un. J'aurais dû me mettre sur la dalle à genoux. Ma prière pour demander au Christ de chasser la haine du cœur de l'homme méritait d'être faite sur la dalle froide. Je devais commencer par ne pas en vouloir à cet homme, ni mépriser le

méprisable protocole ; donc, malgré mon envie, je ne méprise rien ni personne et, le lendemain, je peux constater qu'une barrière préserve les deux prie-Dieu des genoux profanes. J'ai souri : ces choses n'arrivent qu'à moi, je ne vois la hiérarchie que dans les âmes.

Le lendemain soir, à la grotte, je récite le chapelet tout haut. Il y avait environ une vingtaine de personnes. Je commence ce chapelet pour les intentions des pèlerins présents, pour que la lumière soit donnée aux âmes qui cherchent la vérité pour la paix. A peine avais-je commencé qu'une voix d'homme s'éleva pour commencer aussi un chapelet tout haut ; il était à deux chaises de moi. Surprise, je le regarde. Pourquoi a-t-il coupé mon chapelet commencé auquel répondent les pèlerins ? Je ne comprends pas ; je réponds au sien, un peu vexée tout de même, mais par amour. Je ne dois pas lui en vouloir ni trouver cela incorrect. C'est peut-être la manière de la Vierge de répondre aux prières qu'on lui adresse. Le diseur de chapelet cède sa place à une femme qui vient d'arriver ; ma voisine ayant quitté la sienne, il vient près de moi ; c'est un tout jeune homme. Le chapelet fini, il me sourit divinement ; alors, je lui pose la question :

« Pourquoi m'avez-vous empêchée de réciter mon chapelet ? »

Voyant que je lui parlais, il sourit de nouveau :

« Je suis sourd », dit-il.

J'avais l'explication. Il avait dû recouvrer la parole à la grotte et devait être né sourd-muet ; sa parole était difficile, mais comme il était touchant quand il priait. Par la suite, je le rencontrais chaque jour à la grotte.

A ma dernière visite, je me suis efforcée de n'oublier personne, les fidèles du Centre spiritualiste, tous ceux qui se dévouent à la cause des âmes et, dans un élan de tout mon être, je confiais à la Vierge notre étendard « Croix du Sud », lui demandant qu'il flotte un jour sur toutes les nations, après avoir fait triompher les forces spirituelles. La *Croix du Sud* signifie, pour celui qui la porte sur sa poitrine, que le cœur qui bat dans cette poitrine a triomphé de la haine et diffuse l'amour ; il triomphe du cancer de l'âme, cancer qui jette les familles et les nations dans d'interminables guerres fratricides. Je déposais le monde aux pieds de la Vierge et, les bras chargés de toutes sortes de souvenirs : chapelets, médailles, livres, statuts, tous ces objets, j'ai voulu les faire toucher au roc où la Vierge a posé ses pieds. J'ai aussi détaché ma *Croix du Sud* de ma poitrine et, la posant sur le rocher, j'ai demandé à la Vierge d'accorder à cet insigne une grâce spéciale pour tous ceux qui la porteraient, afin que le but soi atteint et que la moisson soit fertile dans le combat contre la haine.

J'allais me retirer, lorsque j'aperçus le jeune homme sourd à genoux à terre priant avec ferveur. Unissant ma prière à la sienne, j'ai dit à la Vierge :

« Vois comme il te prie ; après lui avoir donné la parole, fais qu'il entende. » Il me semblait que la Vierge me répondait : « Il est mieux pour son âme qu'il reste sourd. » La Vierge l'aimait vraiment : être sourd à la voix corruptrice des hommes doit faciliter l'évolution de l'âme. Dieu répond toujours aux prières sincères par une faveur profitable à celui pour qui l'on prie. Un père sait mieux ce qu'il faut à son fils que l'enfant, et la maman voit de loin le danger. Pour le Christ et Marie, nous ne sommes que des enfants, leurs enfants.

Dans la crypte, le pèlerin a voulu inscrire son nom et sa reconnaissance ; sous ces voûtes ogivales très hautes, il fait sombre. Là, c'est l'histoire de tous les saints qu'il faudrait raconter. Quelle jolie page à écrire ; tous les apôtres grandeur nature y figurent. En ouvrant la porte, vous avez l'impression que saint Pierre vous arrête. Il est assis sur un trône couleur de bronze ; il tient dans ses mains la grande clé. Spontanément, on lui demande d'ouvrir la porte ; ceci fait, on passe sous les voûtes impressionnantes ; on fait le tour. En revenant vers la sortie, on éprouve le besoin de venir à nouveau près de saint Pierre et, cette fois-là, en lui baisant les pieds où les lèvres humaines ont marqué leur passage au point que le gros orteil marque l'usure, je crois que tous les pèlerins font la même prière :

« Oh ! bon saint Pierre, tu m'ouvriras les portes du paradis quand je me présenterai là-haut. »

Et le pèlerin part content, le cœur riche d'espérance qu'un jour le plus beau royaume s'ouvrira pour lui.

Il serait intéressant de connaître le nombre d'hommes impies qui, passant en ces lieux, ont résisté à la foi. Pour ma part, je ne crois pas que l'on puisse quitter Lourdes sans que l'âme ait été touchée par l'étincelle de grâce. Marie, Reine du Ciel, inonde de son ciel étoilé tous ceux qui viennent se désaltérer dans ce réservoir spirituel.

Oui, en venant dans cette vallée préservée par des montagnes, ou milieu de ces prairies et de ces rivières, la Vierge rayonne sur cette vallée, et nul ne peut s'en approcher sans être réchauffé. Si tous les corps ne sont pas guéris, Marie doit guérir en ces lieux toutes les plaies de l'âme.

Adieu Lourdes, ou peut-être au revoir. Ma pensée se matérialise. Je vois l'étendard « Croix du Sud » flotter là, accompagné et suivi des chrétiens qui auront combattu la haine, pour que triomphe l'amour. C'est comme une promesse muette que je fais à la Vierge. Ce n'est peut-être pas moi qui présenterai cet étendard à la Vierge de Lourdes, mais maintenant je sais qu'il flottera un jour en ces lieux.

Au moment de quitter le Panoramique-Hôtel, au moment où je félicitais la maîtresse de maison sur la tenue de son hôtel, laquelle s'excusait des maigres repas servis (si elle ne m'avait été si sympathique, j'aurais ajouté : « et des grasses additions », mais en ces temps les difficultés sont telles qu'il faut s'incliner et être compréhensif), j'apprends que la guerre est finie. Qu'il m'est doux d'apprendre cette nouvelle en ces lieux, lieux où j'ai tant prié pour la paix que je considère que c'est, pour moi, comme une réponse à mes prières. Hélas ! trois fois hélas ! je sais les difficultés qui vont surgir de toutes parts, bien que les armes soient déposées !

Plus qu'à n'importe quelle page de l'histoire du monde, les chefs auront besoin d'être puissamment éclairés, puissamment aidés pour équilibrer ce monde qui chancelle. Et quelle force pourra arrêter l'avalanche de discorde et de haine qui menace de jeter tous les hommes les uns contre les autres en une terrible et effroyable lutte fratricide.

La dernière prière, en ces lieux bénis, sera pour les hommes chargés de la plus lourde responsabilité qui soit : le traité de paix.

Si je pouvais fléchir le Ciel pour que l'Europe ne fasse plus qu'un grand Etat, où fusionneraient petites et grandes nations gardant, chacune d'elles, sa façon de vivre, d'agir et de penser, le monde pourrait dire que l'âge d'or va commencer, et que son heure au balancier de l'Eternité vient d'être mise en mouvement par toutes les âmes des héros et martyrs de la guerre 1914-1918, dont celle-ci ne fut qu'une continuité, et les âmes envolées depuis 1939, les unes prenant leur essor au milieu des flam-

mes, les autres sous la mitraille, et tant d'autres sous les décombres de leurs demeures ; et ceux pendus aux cordes infamantes, ceux-ci, martyrs anonymes, martyrisés pendant des heures, sans témoins, au fond des caves ! Le martyrisé et le bourreau sont souvent frères de race, et tous ceux qui eurent pour linceul les flots de l'Océan...

Ces hommes, ces femmes, ces vieillards, ces enfants ne furent pour la plupart pas plus coupables que nous. Nous sommes tous solidaires quand la honte et le crime ensanglantent notre Patrie ; nous devons être tous solidaires pour la relever. Que les plus forts entraînent les faibles, que ceux capables de vérité parlent, que ceux qui veulent que les nations s'unissent pour un bonheur commun soient aidés, appuyés, encouragés sans défaillance et que les âmes de nos martyrs et de nos héros apportent force et appui aux hommes de bonne volonté.

DIMANCHE 29 AVRIL 1945

Depuis mon arrivée, il pleut sans arrêt. Aujourd'hui dimanche, il fait beau, aussi vais-je profiter de cette belle journée.

Neuf heures, messe de communion à la basilique ; ensuite bain dans la piscine miraculeuse : c'est là que l'on baigne les pèlerins qui le désirent ; les dames pieuses veillent et récitent en permanence un chapelet.

La piscine rappelle les bains romains. Je redoute l'eau froide qui bloque ma respiration,

aussi est-ce comme une noyée que je plonge dans cette eau glacée : vous arrivez sur la première marche, les pieds nus, vous récitez votre acte de contrition, deux dames vous soutiennent et vous invitent à aller embrasser la Vierge. D'un bond, obéissant aux ordres, vous sautez dans l'eau pour aller embrasser la Vierge Marie qui vous attend à l'autre extrémité de la piscine ; je suffoque, la respiration me manque, mais, à peine sortie, quelle bienfaisante réaction : une sensation étrange enveloppe mon corps, je voudrais recommencer.

Depuis ce bain j'ai trouvé un appétit normal, il ne m'est plus pénible de me mettre à table, et je mange comme tout le monde. Pour la première fois de ma vie j'ai pu dire « j'ai faim », et ce fut à Lourdes.

Après le bain, je me dirigeais vers la grotte pour réciter le chapelet et faire ensuite le Chemin de la Croix.

Combien je sens que ma plume n'est pas à l'échelle de la description que j'entreprends. Puisse ma foi y suppléer !

Me voici arrivée à la Scala Sancta. J'invite mes lecteurs à suivre avec moi cette voie douloureuse où j'ai tant prié pour tous.

LE CHEMIN DE CROIX QUI GUERIT

PREMIÈRE STATION

Vous vous trouvez devant un escalier de pierre qui doit être monté à genoux, mais le tableau qui vous attend vous en donne le courage :

Jésus est là, grandeur nature, ainsi que tous les personnages. Le Grand-Prêtre accuse Jésus et le condamne à mort ; les soldats romains s'en emparent. Quel touchant tableau auquel la nature prête sa riche parure ; vous êtes saisi d'émotion, tant les visages sont expressifs ; il a fallu vraiment au sculpteur du fluide divin au bout des doigts pour donner à des statues de bronze tant de vigueur et une telle impression de vie. Dès le premier instant vous êtes pris et pendant la montée au calvaire rien ne pourra vous y soustraire, une communion s'établit entre Jésus et vous, une force vous enveloppe, vous participez à la montée au Golgotha parce que ces tableaux sont réellement vivants.

DEUXIÈME STATION

L'Homme-Dieu reçoit sur ses épaules la lourde croix, il tend ses bras au bourreau pour la recevoir et la charge lui-même, puis le pénible cortège se met en route : en ces jours cruels que nous vivons, on ne peut s'empêcher de songer à nos martyrs, martyrs au fond des cachots, martyrs muets des prisons, martyrs sans nom dont le sang inonde encore la terre.

Jésus marche au supplice pour racheter tous ces crimes. Vous oubliez que ces tableaux sont de bronze, tant ils sont saisissants de vie.

TROISIÈME STATION

L'Homme-Dieu — car c'est comme homme qu'il a voulu souffrir — vient de tomber. Il est là, par terre, sous le poids de sa croix ; un bourreau s'avance pour le cravacher, mais les soldats romains le protègent contre les coups. C'est alors que Simon de Cyrène s'avance pour aider Jésus à porter sa croix : Jésus n'est plus seul, il sait que son sacrifice ne sera pas inutile puisque déjà un homme partage son fardeau.

QUATRIEME STATION

La mère de Jésus (grandeur nature) vient au devant de son Fils... Pauvre cœur de Maman, comme tu dois souffrir, et qui donc mieux que toi peut comprendre la souffrance des mères dans la personne de leurs enfants. Malgré l'affligeant spectacle de voir son Fils traité comme un brigand, Marie demeure digne car elle sait la valeur des sources qui découleront du sacrifice que s'impose l'Homme-Dieu. Cette souffrance si profondément humaine nous attache à la Vierge. Quand Marie veut obtenir de son Fils des faveurs pour ceux qui la sollicitent, ne lui suffit-il pas de rappeler à Jésus cette rencontre sur le chemin du Calvaire, ces minutes où crucifiée elle-même par la douleur, elle participa à sa passion. Alors Jésus accorde tout ce que

demande sa Mère, grâces que Marie diffuse à flots sur la terre. Si nos prières ne sont pas toujours exaucées, c'est que les rayons divins ne pénètrent pas nos cœurs obscurs et sans eux le miracle attendu ne peut se réaliser.

CINQUIEME STATION

Jésus après la rencontre de sa Mère poursuit sa route. Il est plus courbé et plus las : il sent davantage sa souffrance ; à cette heure où le visage de sa mère fait vibrer en lui l'humain et le divin, Simon de Cyrène s'approche plus près pour atténuer le poids du lourd fardeau. La sueur et le sang inondent l'auguste visage et Jésus chancelle.

SIXIEME STATION

Une des saintes femmes qui, de loin, accompagnent Jésus, s'avance et défiant les bourreaux, essuie la Sainte-Face qui se calque sur le linge blanc. Sainte Véronique emporte le précieux linge tissé des traits douloureux d'un Dieu qui accepte d'être immolé afin que son amour défie les siècles.

Il continue sa douloureuse ascension et les forces défaillantes du Dieu-martyr ne sont soutenues que par son sublime amour.

SEPTIEME STATION

Jésus est encore tombé. Pour la seconde fois la croix écrase l'Homme. Ce tableau impressionne l'âme : cette tête auréolée de lumière qui se dresse sous l'outrage, ce regard

que Jésus jette sur les hommes, regard plein d'amour qui éclipse la douleur... Un cri s'échappe de ma poitrine « Oh Jésus, que tu es beau dans le rayonnement de ton amour, tout en toi crie l'acceptation de ce Calvaire que tu as choisi. Si, comme l'homme, tu acceptes de tomber sur le parcours, c'est pour enseigner à tous que, malgré nos chutes, nous devons nous relever et suivre tes pas si nous voulons participer à ta gloire » .

HUITIEME STATION

Jésus reprend sa route, et voici des femmes qui viennent à lui, le visage inondé de larmes. C'est la main d'un Dieu qui se lève vers elles : « Oh ! filles d'Israël ne pleurez pas sur moi, mais pleurez sur vos péchés. » La lumière se fait dans les consciences : notre amour n'est souvent que de la pitié, mais le mal qui ronge le cœur est plus redoutable que la souffrance du corps. Jésus préfère des cœurs simples et bons aux larmes spectaculaires.

NEUVIEME STATION

Malgré l'aide du bon Simon de Cyrène, Jésus tombe pour la troisième et dernière fois. Ces chutes se rapprochent pour nous instruire que si les épreuves nous accablent à l'heure où tout semble nous abandonner, nous devons espérer encore, espérer toujours.

Ici le tableau est poignant : un bourreau s'avance pour frapper Jésus qui, à terre, appuie sa tête sur le bras de la croix. Comme le sculp-

teur a bien mis sur le visage du bourreau la laideur de la haine ; le rictus des lèvres exhale avec une saisissante vérité la fausseté et la trahison. Cette haine on la retrouve partout, oui, cette haine implacable agit comme un fluide venimeux projeté par Satan.

Le bourreau est repoussé par les soldats romains et ne peut frapper Jésus ; de loin il lève le poing et crie : « Marche ».

Quelle impression dans le regard de Jésus quand il répond à l'insulte : « Toi, tu marcheras jusqu'à la consommation des siècles ». La prophétie a défié le temps et à travers le monde se rencontrent toujours les mêmes errants... Les méchants auront leur sentence. Mais le Christ par son sacrifice veut dans son immense amour sauver tous les hommes qui le rechercheront et sauront le reconnaître.

DIXIÈME STATION

Jésus atteint le lieu du supplice ; il est arrivé au sommet de la colline, le visage creusé par la souffrance, méconnaissable par le sang coagulé et la sueur. La sérénité divine fait place à la douleur. Il rayonne Dieu par sa douleur, mais c'est un homme qui s'avance au supplice. Le bourreau arrache les vêtements collés à la chair meurtrie qui se déchire et laisse couler ce sang divin dont une seule goutte peut laver tous les péchés du monde.

Jésus aurait pu être mis sur la Croix avec ses vêtements : il suffisait qu'il le veuille pour que cela soit. Mais sa volonté est de souffrir en

homme jusqu'au bout pour atteindre nos limites corporelles. En acceptant d'être dépouillé de ses vêtements il prêche l'exemple : l'homme devra se dépouiller de tous ses biens et vaincre la chair comme Il va vaincre sa nudité. Ceci faits, le Ciel s'ouvre à tous les hommes de saines volontés.

ONZIÈME STATION

Les péchés du monde semblent arriver au lieu de l'expiation. L'orgueil est battu par ce Dieu qui s'humilie jusqu'à s'étendre lui-même sur le bois infâme pour être crucifié ; il présente ses mains pour faciliter la tâche des bourreaux : les rivets, gros clous sans tête, doivent maintenir les mains et les pieds pour supporter le corps tout entier. Puis les hommes dressent la Croix : tout le poids du corps distend les muscles et les os déchirent les chairs : le Christ n'est plus qu'une immense douleur. A ce moment suprême l'Homme-Dieu ressent dans chaque cellule de son corps toutes les souffrances de l'humanité.

Jésus pouvait dès cet instant quitter son enveloppe charnelle et rejoindre son Père, mais Il veut mesurer jusqu'au désespoir les ravages de la haine : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? » Mais, avant de mourir sur cette croix, il va inscrire pour des siècles dans la mémoire des hommes le pardon ; il prie pour ses bourreaux : « Mon Père, pardonnez-leur, ils ne savent ce qu'ils font. » Par ces mots, l'Amour triomphe du désespoir

et de la haine. Qui oserait douter que Jésus est mort par amour et rien que par amour ? Qui oserait espérer rejoindre dans sa gloire ce divin rédempteur si le sentiment de l'amour ne domine en son cœur ?

Ce tableau, situé sur la colline, est d'une impressionnante grandeur : de chaque côté de Jésus se trouve une croix, celles des deux larrons ; leurs membres sont noués par des cordes. Jésus, lui, est cloué, sa souffrance est plus intense.

Cependant, Il oublie ses souffrances comme Il oubliera nos fautes si nous sommes repentants. Les deux larrons, imitant la foule, l'injurient ; soudain l'un d'eux se tait et regarde Jésus, l'amour a vaincu la haine et ce regard suffit à Jésus pour dire au bon larron : « Ce soir, tu seras avec moi dans le paradis. »

La vivante expression qu'a donné le sculpteur à ce tableau exige de descendre au fond de sa conscience.

Qui dira combien de pèlerins incroyants ont reçu au pied de cette Croix : la lumière et le pardon ; en ces lieux, devant cet Homme-Dieu immolé par amour à l'âge de trente-trois ans, le pèlerin est obligé de se reconnaître bon ou mauvais larron.

Mais le sculpteur a fait mieux encore. D'un ciseau génial, il a su traduire sur le visage du sublime agonisant les affres d'une soif ardente qui le consume.

L'on capte sur ses lèvres les cris de son âme et son appel à l'amour que se doivent les hommes entre eux.

Jésus a soif de cet amour et son cri se répercute en échos immortels. Les mots qu'Il prononça sont bien connus, trop connus et si peu appliqués. L'artiste qui tailla dans le bronze sut les faire jaillir de nos poitrines malgré soi par l'expression divine qu'il communique.

DOUZIÈME STATION

Tout est consommé. Jésus remet son Esprit entre les mains du Père, incline la tête et meurt.

D'une poignante étreinte, le cœur s'arrête de battre parce que le bronze est mort. Le cœur de Jésus s'est arrêté, mais son rayonnement dans son éblouissante clarté a fait pâlir le soleil et l'ombre s'est étendue sur la terre tandis que là-haut, dans le Ciel, une porte s'ouvre pour l'Homme-Dieu et pour tous les hommes soumis à la divine volonté.

TREIZIÈME STATION

Le corps du supplicié est détaché de la Croix. Sa Mère, entourée des Saintes Femmes, le reçoit dans ses bras. Combien de mères partageront un jour cette atroce douleur et chercheront dans l'exemple de la Vierge courage et réconfort.

QUATORZIÈME STATION

Jésus est mis dans le tombeau ; en ces lieux se trouve un rocher qui semble tout prêt à recevoir un corps divin.

.....

J'ai vécu ce Chemin de Croix avec intensité, oubliant que ces tableaux n'étaient pas vivants et rappelaient le drame sacré d'il y a deux mille ans.

L'émotion m'a brisée...

Il faut redescendre sur la terre... Je préférerais m'envoler vers le Ciel qu'un Dieu vient d'ouvrir.

Je reste longtemps pénétrée des pensées que suggère ce Chemin de Croix : il force vraiment l'homme à se ressaisir, à se grandir, à se diviniser. Je pense que si on voyait surgir à Paris, sur la butte de Montmartre, un Chemin de Croix grandeur nature comme celui de Lourdes, Paris ville-lumière deviendrait aussi un réservoir de forces spirituelles où les âmes trouveraient le chemin de la vérité et de la foi.

Après le déjeuner, pour mon dernier dimanche, je vais en excursion au pic du Gers. Bien que sujette au vertige, je me dois d'y monter pour mes fidèles qui n'ont pas eu le bonheur de venir à Lourdes. J'ai remarqué que souvent, pour ne pas dire toujours, on trouve à ses côtés l'homme-du-moment sans que ce soit un fantôme ; j'avais besoin de sentir un bras solide

pour monter en funiculaire à cause de ce vide qui m'attire dès que je gagne les sommets. Cet homme est militaire, décoré comme un preux chevalier. Après m'avoir demandé un renseignement, il se présente comme journaliste, d'avant-guerre, bien sûr, corrige-t-il. Il a habité la Chine pendant dix-sept ans, a beaucoup voyagé et me raconte une foule de choses. Je prends quelques notes et m'en excuse : « J'écris un livre dans lequel je désire laisser mes impressions de voyage. » Il me demande mon nom pour se procurer mon ouvrage : « Je préfère, lui dis-je, garder l'anonymat, mais je puis vous l'envoyer si vous me donnez votre adresse. » Il me fit une réponse pour le moins inattendue : « Je ne puis vous donner mon nom : j'en change suivant les gouvernements. » J'ai compris ou crois avoir compris ; sa documentation ne m'étonne plus et sa confiance me touche. Il parle surtout anglais, je suis étonnée de retrouver quelques bribes de la langue de Shakespeare pour me faire comprendre.

Voici le funiculaire. J'explique à ce militaire ma crainte du vertige et j'accepte son bras pour l'excursion. Nous voici arrivés sur le sommet. Comme on se sent petit devant le panorama qui s'offre au regard : au loin apparaît la neige sur les cimes les plus élevées ; chaque montagne offre sa beauté, beauté qui enchante et se transforme selon la lumière du ciel, ombre ou rayon de soleil qui la traverse. Au loin quelques prairies et aussi quelques champs. Quels efforts a-t-il fallu à l'homme pour trans-

former cette terre aride en champs de blé ; là aussi, dans les prairies, fleurissent des marguerites comme dans les prairies bretonnes ; les moutons, dans le lointain, paraissent tout petits, on croirait voir une bergerie d'enfant. Au flanc de l'autre versant, encadré de montagnes, on aperçoit un village où l'on aimerait vivre, puis un mince ruban blanc, sans doute la route qui le dessert. J'imagine des villageois très bons, la nature qui s'offre à eux est si majestueuse qu'ils ne peuvent avoir l'esprit étroit et empoisonné des villes ; devant ce chef-d'œuvre de la nature, l'homme, irrésistiblement, communie avec son Créateur, j'aimerais aller méditer là. Pourquoi ? Parce que près de la grotte de Lourdes tout chante en soi, les arbres sont grands, les prairies verdoyantes et l'eau du Gave dans sa course donne la note juste du temps qui passe et ne revient pas. Oui, l'eau du Gave, dans sa fuite lourde, marque bien le temps, son eau est froide et sa couleur austère : son flot ne vous berce pas, il vous dompte. N'est-ce pas l'image de ce qui se passe en nous lorsque le flot des forces spirituellees submerge et dompte l'âme bien plus qu'il ne la berce.

S'évadant des sommets où je suis, oubliant mon compagnon sans crier gare, mon esprit a volé vers la grotte. Oh ! pensée, qui découvrira l'onde qui te volatilise aux quatre coins du monde en quelques secondes et tel un aigle t'accroche dans un site plutôt que dans un autre ?...

Avant de descendre, mon regard s'attarde sur le pont que fit Napoléon sur la route de Gavarnie pour aller en Espagne. En ce temps-là aussi les empereurs rêvaient de faire les Etats-Unis d'Europe. Napoléon y songeait tout en allant bousculer ses voisins ; il aimait aussi à faire trembler les Grands, et ces hommes, peu prompts au pardon, firent trembler son cœur d'angoisse à Sainte-Hélène. Mais Napoléon a dû toujours régner sur le monde par la pensée, et les montagnes elles-mêmes ont gardé l'écho de sa voix qui demeure et hante d'autres cerveaux. Puisse cette guerre servir de leçon pour éviter que l'homme soit à nouveau happé par cette onde de domination comme en Allemagne. L'orgueil de dominer finit par tuer l'homme à son heure. Quand cette heure sonne, quel effroyable réveil ? Des légions de cadavres qui recouvrent la terre parlent, et ce sont les âmes de ces martyrs qui viennent recevoir leur bourreau ; que peut être leur sentence, présidée par un Dieu ?

Cette guerre a donné la plus sévère leçon de l'histoire aux meneurs d'hommes. Ainsi, la nation qui a dominé notre continent a été à son tour dominée par le feu et par le fer. Quelle nation, désormais, peut se sentir à l'abri de ces destructions massives ? Demain, la distance n'existera plus. Les découvertes présentes resteront sans effet devant les secrets que livrera la terre, les ondes nous révéleront de nouvelles possibilités d'action.

« VISION PROPHÉTIQUE... »

« Une seule antenne, faite de bois spécial, sous forme de cuve, peut électrocuter toute une contrée. Une heure de charge pour l'antenne est suffisante. Heureusement que les hommes n'ont pas encore découvert ni ce bois, ni le moyen de le charger ; l'heure n'est pas venue de découvrir ce secret. »

Il est vrai que, dans le futur, l'homme-robot fera pâlir de frayeur et provoquera d'immenses ravages ; les avions qui voudront détruire ces hommes mécaniques recevront une telle décharge qu'ils vacilleront dans le vide. Déjà, dans notre vie moderne, nous rencontrons beaucoup d'hommes-robots, ce sont les hommes sans âme. Le mal met de l'ombre sur leur raison et arme aussi leurs bras pour le crime ; pardonnez-leur, ils ne savent pas ce qu'ils font, mais essayons de les instruire.

L'excursion du pic du Gers est terminée. Je remercie mon chevalier-servant et nous nous quittons à la sortie du funiculaire ; je suis ravie d'avoir vaincu ma peur du vide.

Une visite au musée de Bernadette termine ce dimanche bien rempli. A vrai dire, ce musée contient bien peu de choses : des chaussures, un petit voile noir intact que Bernadette portait sur elle dans la tombe. Cette tombe fut ouverte à plusieurs reprises : chaque fois son corps fut trouvé intact. Que répondent les incroyants à cette preuve palpable d'une puissance surnaturelle qui veille sur certains corps

pour les préserver de toute corruption ? Après quarante années de sépulture, le corps de Bernadette a gardé son intégrité ; placé sous verre, il demeure visible à nos yeux dans l'église de Nevers. Ce qui attire le regard et force la pensée, c'est le chapelet que Bernadette avait dans sa tombe : une dizaine est là, rouillée, l'autre partie a dû tomber en poussière ; le voile que portait la sainte est intact ; une petite pèlerine blanche que Bernadette portait sur ses épaules est mangée aux mites.

Le vieux moulin où naquit Bernadette forme maquette. Un prince de l'Eglise l'acheta pour l'offrir au père de Bernadette ; celui-ci est représenté avec son fils Pierre dans sa nouvelle propriété. Quelques photos de grands prélats qui ont reconnu la sainteté de Bernadette ; celle aussi du bon curé PEYRAMALES, qui sut si bien empêcher la sainte d'être envoyée en prison ; elle aussi, la pauvre Bernadette... je devrais dire riche Bernadette, car seules les richesses spirituelles sont impérissables et comptent. Elle aussi, on voulut la faire prisonnière. Ce cher curé m'est profondément sympathique d'avoir eu l'énergie et le courage de la défendre : « Avant de toucher à Bernadette, vous devrez passer sur mon corps », dit-il à ceux qui, devant la porte, sont venus pour l'arrêter. Grâce à lui, Bernadette ne fut pas conduite en prison, et même elle ne fut plus jamais inquiétée. Pourquoi faut-il que la vérité rapportée par les prophètes et les visionnaires

semblent effrayer les hommes ? Leur esprit enveloppé de ténèbres a peur de la lumière.

Mais, avant de quitter le musée, je découvre un grand tableau : il représente le Vatican et la foule qui assiste à la béatification de sainte Bernadette. On se sent fière que la Vierge ait choisi le sol de France et une petite fille de nos montagnes ; en joignant Jeanne d'Arc à Bernadette, les Français savent bien que la France est protégée. Voilà pourquoi, plus que toute autre nation, la nôtre est coupable de sa faillite spirituelle. Mais c'est de France que le flambeau spirituel doit repartir. Dans ce but, j'ai fondé le Centre spiritualiste de Paris, il y a déjà vingt ans. Sa structure est solide : je lui apporte l'acceptation de ma prison et des souffrances subies. J'ai payé mon tribut, mais je continuerai jusqu'à la mort. Si j'avais des défaillances, sainte Geneviève, ma patronne, me soutiendrait, comme elle le fit déjà dans ma prison. « Tu seras libérée le 19 janvier et tu continueras ta mission », me dit-elle. J'obéis.

Après le musée de Bernadette, entrons dans la basilique. La Vierge a dit à Bernadette : « Vas dire aux prêtres que l'on construise en ces lieux une basilique ; je veux qu'il y vienne beaucoup de monde. » La basilique forme, avec la crypte, deux églises superposées ; un volume entier serait nécessaire pour en décrire l'intérieur. Chaque nation a déposé son étendard pour mieux marquer son passage, et les murs en sont ornés ; dans les plis de ces étendards s'inscrit l'histoire du monde. J'y vois celui de

Domrémy, Vaucouleurs. Beaucoup de cœurs en or mis sous verre garnissent les autels ; une quantité impressionnante d'épaulettes d'officiers qui rappellent l'époque de Napoléon ; on lit aussi des lettres en caractères chinois, égyptiens, etc. Comme la Vierge le désirait, on est venu ici des quatre coins du monde pour la prier : une terre qui a reçu cette faveur est bénie et malheur à qui voudrait l'arracher aux enfants. Le commandant allemand qui occupait Lourdes l'a compris : « Je ne veux pas, dit-il, que le sang coule ici. »

SONGES PROPHÉTIQUES A LOURDES

Cette journée bien remplie sera la dernière à Lourdes. Et, pour cette dernière nuit, la Vierge est venue pendant mon sommeil me dire que j'allais retourner en prison. Elle me montra même l'endroit : des petites cours murées de briques rouges, c'est là que je me promènerai pendant les longs mois de captivité.

A mon réveil, j'informe mes amies qui m'ont accompagnée à Lourdes : « Je vais retourner en prison », leur dis-je. « Mais non, m'affirment-elles ; un juge de nos amis a reconnu lui-même qu'il n'y avait rien dans votre dossier qui méritât la prison et que vous n'auriez même pas dû être arrêtée. »

Alors je raconte mon songe : il n'y a qu'à obéir. C'est ce que j'ai fait. L'ordre de prophétiser en public m'est ainsi donné à chaque fois. J'obéis simplement. Je n'y suis pour rien, et

l'ombre d'un sentiment d'orgueil n'a jamais effleuré ma foi, ma mission me dépasse de mille coudées : si j'ai reçu la lumière, l'ordre m'est donné de la distribuer.

Mes amies sont émues et trouvent une solution : « Alors ne rentrez pas, restez ici. » Il est vrai que j'ai le choix entre rester à Lourdes ou rentrer... Si la Vierge m'a prévenue, c'est que cette épreuve fait partie de mon destin, je dois l'accepter et non la fuir.

Je passe par Arcachon pour reprendre les valises que j'avais laissées dans l'intention d'y revenir pour continuer ce livre. Mes amies doivent rentrer à Paris huit jours plus tard : je pourrais les attendre. Mais non. Je pars afin que la volonté de Dieu soit respectée. Quelle forme prendra cette nouvelle arrestation arbitraire ? Je ne tarderai pas à le savoir.

J'ai donné asile à une personne dans mon foyer ; j'ai mis tout à sa disposition pour lui permettre de gagner sa vie, même mon salon ; elle peut y exercer, à son profit, son métier de couturière ; je l'ai recommandée à mes amies afin qu'elles lui donnent du travail. C'est elle qui, pendant les six mois de mon internement, à Drancy, recevra mes fidèles. Ceux-ci, en venant prendre de mes nouvelles, apportent l'hommage de leur attachement en dotant mes colis de choses délicieuses. Qu'ils trouvent ici l'expression de ma reconnaissance émue et durable.

Que s'est-il passé ?

Les forces du mal que j'ai combattues par un spiritualisme triomphant ont-elles trouvé un terrain propice pour s'épanouir ? Cela est fort possible...

Les faits ont démontré que, pendant mon absence, mon œuvre fut lapidée, ma vie souillée. L'esprit du mal prenait sa revanche, et cela dans ma propre demeure où, pendant vingt années, tant de fidèles croyants et incroyants, attirés peut-être par le mystère de la prophétie, avaient reçu la lumière et trouvé la force de transformer leur destin.

Ma rentrée subite à Paris m'éclaire d'un jour nouveau. Le lendemain, je prie la personne à qui j'ai donné asile de vouloir bien désormais dormir chez elle. Mes amies, sur ma demande, lui ont fourni du travail : elle pourra le terminer chez moi, tout en retournant le soir dans sa demeure. Telle était ma pensée.

L'esprit du mal s'est alors manifesté dans toute son ampleur et, à ma stupéfaction, j'entends cette personne crier : « Je sais comment m'y prendre pour vous faire "reprendre" » *(sic)*, ce qui veut dire "arrêter".

Je passe la journée chez des amies. Le lendemain, je rentre vers dix heures chez moi et, à dix heures et demie, un inspecteur fort correct se présente. Je pouvais ne pas le suivre, car ce n'était pas légal : il n'avait aucun mandat. Mais mon songe devait se réaliser : nous partons, l'inspecteur et moi, au quai de l'Horloge.

Lors de mon premier séjour à Drancy, beaucoup me racontaient leur passage et me disaient en riant : « Vous qui écrivez, c'est dommage que vous ne soyiez pas passée par là. » Par là ?... c'était le Dépôt. Cette fois, j'allais le connaître.

J'arrive donc avec mon inspecteur. Je montre le papier de ma libération du camp des Tourelles. Aussi l'inspecteur principal de garde refuse de me recevoir. Il veut me renvoyer, puisque j'ai été libérée. Mais le jeune inspecteur qui m'a conduit lui dit quelques mots à l'oreille ; le chef se redresse et dit avec autorité : « Alors ! que ceux qui veulent la faire arrêter signent ! » Voilà qui est parlé. En attendant, je suis priée de m'asseoir, et je suis toujours là quand ce chef part déjeuner. Vers deux heures arrive son remplaçant, qui me demande ce que je fais ici. Je lui explique, sans trop essayer de me faire défendre, puisque je sais que je dois retourner en prison. Pendant une heure on cherche... Personne ne trouve le motif de ma nouvelle arrestation ; mais, comme j'ai déjà été à Drancy, un inspecteur saisit la formule pour m'envoyer au Dépôt : « On va, dit-il, appeler cela *réintégration.* Pas besoin de motif » *(sic)*. Il est, cet homme, sans s'en douter, l'instrument d'un destin qui lui échappe.

Quand j'arrive au Dépôt, c'est l'heure de la promenade et la Sœur m'y conduit ; je suis surprise d'y trouver encore tant de prisonnières. Presque toutes reviennent d'Allemagne.

Leur récit est passionnant ; l'une était à Sigmaringen et y a reçu les premiers Français. Je préfère passer sous silence la conduite de certains d'entre eux...

Il y a aussi beaucoup de jeunes Allemandes fiancées à des Français ; en arrivant à destination, leurs fiancés les ont perdues. Leur récit, pour la plupart, est touchant. Celle-ci me raconte que, fille d'un propriétaire terrien, son père occupait quatorze prisonniers français ; à l'arrivée des Russes, toute sa famille s'est empoisonnée. Elle aussi devait et voulait mourir, mais un des prisonniers français a dit à son père : « Confiez-nous votre fille, nous l'emmènerons en France et nos familles lui rendront l'hospitalité reçue chez vous. » L'adjudant poursuivit : « Moi, je l'épouserai, votre enfant, dans mon pays. » Elle aimait beaucoup cet adjudant français, tous les siens étant morts, elle vint confiante avec lui à Paris. Pour toute fortune, elle avait simplement amené son chien. Si j'en juge d'après les photos, c'est un chien de grand prix. Les maîtres de l'heure le lui ont pris. Elle me montre aussi les photos de ses parents ; tout cela n'est plus qu'un souvenir pour elle, son seul espoir, sa seule raison de vivre, résident dans l'affection de cet adjudant français. Je lui donne confiance.

Au dépôt se trouvent les personnages les plus en vue, mais aussi de simples belles jeunes filles de chez nous au visage candide, qui ont le regard très pur.

Ces jeunes filles me racontent aussi leurs histoires. Les unes ont eu leur papa tué à la guerre et, pour aider maman à élever les petits frères et sœurs, elles sont parties en Allemagne pour gagner le pain de la famille... Elles sont là, sur leur paillasses, paillasse réservée uniquement aux criminels. Où est le crime ?

J'oublie complètement mon cas, pour m'intéresser à ces enfants. Devant un tel spectacle je ressens un peu, pour ne pas dire beaucoup, de honte pour mon pays.

Chaque jour amène de nouveaux venus. Cela recommence comme avant, me dit une petite Sœur aux yeux bleus d'azur. Cette Sœur est particulièrement humaine ; j'ai pu obtenir beaucoup par elle, pour mes camarades. Nous avons pu avoir des cellules, un lit, ce qui procure un peu de repos.

Le moral est plutôt bas. Pour rehausser les cœurs et donner du courage, de deux à trois heures, tous les jours, j'ai prêché ; ainsi j'ai occupé les esprits de mon mieux. Une religieuse me prête le livre de Fatima. Rappeler la vie des ces enfants visionnaires à qui la Vierge est apparue intéresse l'auditoire.

« C'était trois enfants très pauvres, issus de trois familles qui rassemblaient leurs oies pour la pâture, dans le même herbage. C'est au milieu de cet herbage que la Vierge est apparue. Quand Lucie raconta à sa mère la vision qu'elle avait eue, celle-ci poussa un cri : « Mon Dieu, j'aurais préféré voir mon enfant morte, dit-elle, plutôt que de la voir mentir. » Par ces mots, on devine l'austérité d'une telle famille.

Ces enfants du Portugal furent soumis par les autorités à la torture sous une forme curieuse. Devant le magistrat, les trois voyants affirmèrent à nouveau l'apparition de la Vierge. Elle leur avait dit que deux d'entre eux allaient bientôt la rejoindre dans son Paradis ; seule Lucie vivrait pour affirmer ces paroles, les propager et aller dire au pape que la Vierge n'était pas contente de la tiédeur des disciples de son Fils.

A la suite de ce récit, le magistrat dit aux enfants : « Puisque vous mentez, vous allez, chacun à votre tour, cuire dans une casserole » *(sic)*. L'âge et la simplicité des enfants firent qu'il acceptèrent d'être cuits dans la casserole plutôt que de nier la vérité. Le maistrat poussa l'épreuve jusqu'au bout. Il fit d'abord emmener le petit garçon le premier ; une demi-heure plus tard, il fit venir un des autres enfants et lui dit : « Ton camarade est cuit ; toi aussi, si tu ne veux pas dire la vérité, tu vas être mis à rôtir dans la casserole. » « Bien », dit l'enfant simplement.

La scène recommença pour les trois, et aucun de ces enfants n'eut la faiblesse de nier. Marie les soutenait assez pour leur faire accepter n'importe quel martyre. Ai-je besoin d'ajouter que l'épreuve fut simplement morale ; aucun ne fut mis, Dieu merci, à la casserole. Puisse la foi de ces enfants nous servir d'exemple.

Quelques mois plus tard, le petit garçon et l'une des petites filles sont allés rejoindre la Vierge dans son Ciel de gloire. Sa promesse se réalisait. Seule, Lucie vit toujours, retirée dans un couvent. Selon les écrits, il y aurait très peu de temps que le pape aurait consenti à lui donner audience pour entendre verbalement le message complet de la Vierge, gardé secret jusque-là.

Voilà comment j'ai aidé mes camarades de captivité à supporter la paille froide du dépôt...

Huit jours après mon arrivée au dépôt, je suis appelée pour m'entendre dire que j'ai un internement administratif et, à nouveau, je suis dirigée au camp des Tourelles.

« Vous vous êtes laissée repiquer », me dit un inspecteur en me voyant revenir. J'ai souri : oui, mais j'ai fait un beau voyage, j'arrive de à nouveau à l'infirmerie. Entre temps, le fort Lourdes. J'étais partie de l'infirmerie, je rentre de Noisy a été vidé, les prisonnières sont aux Tourelles. Je retrouve des sympathies qui, hélas ! sont prisonnières depuis le début, mais leur moral est bon.

Je suis installé dans une petite chambre ; nous sommes quatre, dont deux Italiennes ; j'ai un lit, mais les punaises pullulent, il est impossible de dormir.

Il me faut du temps pour me ressaisir. La Vierge m'avait annoncé la prison, et je suis dans un camp, et pour combien de mois ? En tout cas, je perds mon temps : puisque je dois aller en prison, que ce soit tout de suite.

Je décide d'écrire au préfet. Je lui dis que, n'ayant rien trouvé pour justifier ma nouvelle arrestation, on l'a qualifiée de réintégration. Que signifie cette nouvelle méthode ? En tout cas, Monsieur le Préfet, ai-je écrit, je n'ai rien à faire dans un camp de concentration ; *si l'on me veut coupable*, que l'on me jette en prison et que l'on me fusille *(sic)*.

Trois semaines environ plus tard, un inspecteur vint me chercher au camp des Tourelles. Ma joie le surprend. Cependant, pour moi, c'est simple : pour en sortir morte ou vivante, je dois passer par la prison. — Mes songes et mes visions ne m'ont jamais trompée.

Me voici dans les rues de Paris avec mon inspecteur, qui veut bien me permettre d'acheter des fruits ; ensuite il me dépose au commissariat du vingtième. Qu'est-ce que je peux bien faire là ? Disons que ces messieurs sont fort corrects ; ils me font grâce du violon, sorte de cage grillagée bien connue des criminels. Restée dans la salle du commissariat, j'assiste à des choses comiques. Les petits marchands à la sauvette sont amenés au poste pour quelques heures. Une fleuriste vend ses fleurs à ces messieurs et vide sa corbeille. Enfin bref, toute l'activité d'un commissariat se déroule sous mes yeux. Il est près de minuit quand la voiture cellulaire vient me prendre. La soirée s'est fort bien passée ; ces messieurs m'ont demandé des prophéties individuelles, que je leur fis d'ailleurs de bonne grâce. J'avais si peu l'impression d'être une prisonnière !

Minuit, une voix tonne : en voiture. Pour où ? Le dépôt. Encore ? Oui, mais, avant d'arriver au dépôt, j'ai dû faire le tour de Paris avec arrêt à chaque commissariat où il y avait du monde à prendre. Il y avait surtout des femmes en carte... Quel langage accablant et quelle nuit mémorable pour un prophète !

Il doit bien être trois heures du matin quand nous arrivons au dépôt ; là, nous sommes un peu bousculés. Parmi nous se trouve un assassin qui, paraît-il, a donné un coup de couteau dans le dos de sa victime. Nous sommes tous mis sur le même plan. Une dame, fort bien d'ailleurs, mais un peu troublée, me dit : « Mon Dieu, Madame, comme vous n'avez pas le genre d'être ici, qu'avez-vous pu faire ? » « J'ai prophétisé », lui ai-je répondu. Elle sourit. « Moi aussi, je puis vous retourner le compliment, Madame, vous n'avez pas l'air d'une coupable. » « Oh ! moi, dit-elle, attristée, étant employée chez les Américains, j'ai pris un peu de chocolat pour mes enfants. » « Ils vous ont fait arrêter pour cela, moi qui les croyais si bons enfants. » « Oui, Madame, mais ils sont très sévères », m'a-t-elle répondu. Je me sens très peinée à la pensée qu'elle va faire de la prison comme voleuse. Et, certainement, malgré son âge, son visage indique la loyauté, c'est encore une vie honnête qui va sombrer pour avoir emporté un peu de chocolat à ses enfants qui en manquaient, alors que tous les jours cette maman distribuait des centaines

de kilogs de chocolat à des hommes pleins de vie et de force...

Avant d'entrer dans la salle du dépôt, il faut passer chez la fouilleuse ; elle me permet d'entrer mes fruits, j'en suis ravie.

« Vous voici à nouveau parmi nous », me dit la plus gentille des religieuses, qui n'a pas oublié mes conférences. « Oui, cette fois, c'est pour la bonne cause, ma mère. » « Ah bien, dit-elle, souriante, vous allez être libérée. » « Non, je vais à Fresnes, c'est-à-dire au rendez-vous de la Vierge. » Mais cette pensée, je la garde pour moi.

Après mille et mille péripéties, j'arrive au fort de Charenton, occupé militairement. Charenton, c'est la prison sans barreaux, le fort est transformé en camp de concentration, où se trouve encore une soixantaine de détenus. Là aussi, je retrouve des sympathies du camp de Drancy, qui ne sont jamais sorties.

Etonnée de me retrouver encore dans un camp, j'apprends que, depuis peu, le fort de Charenton est devenu une succursale de Fresnes.

Nous sommes sept dans la chambre, j'ai le numéro 37 et la chambre 27. Le chiffre 7 est mon chiffre fatidique que je réprouve. Que va-t-il m'arriver ? Aucun doute, rien de simple.

Je suis là avec des personnes charmantes dont l'une est l'épouse d'un homme qui fut secrétaire d'un personnage illustre ; elle est d'ailleurs là pour cela et son mari est à Fresnes. Il y a aussi la femme d'un notaire, très

sympathique, qui fut dénoncée par un bandit, dit-elle ; une jeune Normande dont le crime fut d'aller rejoindre son mari français en Allemagne ; elle porte les chemises de nuit de Mme Gœbbels, un peu grandes pour elle. Ce qu'elle raconte de son voyage est effarant ou comique, selon l'importance que l'on donne aux faits.

Elle est aussi brave que sympathique. Une autre, Bretonne aussi, qui a eu la faiblesse de tromper son mari prisonnier ; une autre jeune fille de dix-neuf ans, brune, qui faisait de la photo en Allemagne. Toutes mes camarades en viennent, sauf moi. Rien de grave dans tout cela et l'harmonie règne dans notre chambre, presque le bonheur. Nous portons ombrage à beaucoup, sans le vouloir. Nous rions franchement, nous sommes toutes de bonnes camarades et nous partageons tout.

Un jour, je suis prise d'une sérieuse crise de foie. L'infirmière déclare que je devrais aller à l'infirmerie de Fresnes pour me faire opérer d'urgence. C'est une manœuvre pour nous séparer, m'avertissent mes camarades. Je passe la visite, le docteur parle de Fresnes, mais, ma crise étant passée, la manœuvre est déjouée. devrai-je ajouter que l'infirmière avait une petite rancune au sujet d'un mot que je lui avais lancé « qu'elle était un vrai navet ». Elle désirait faire faire des piqûres à toute la chambrée, parce que la jeune Normande avait eu une éruption de boutons ! J'ai décrété que je partirais à Fresnes, plutôt que d'admettre

que l'on fasse des piqûres pouvant entraîner des troubles graves à une jeune fille sans défense et à des personnes qui n'étaient pas malades. La science s'est formalisée, mais ni la jeune Normande, ni mes autres camarades n'ont eu les piqûres. Je suis partie à Fresnes, où des docteurs psychiatres m'attendaient depuis quinze jours. Je repasse par le dépôt et, enfin, dernière étape, me voici à Fresnes.

Fresnes me donne une excellente impression de propreté, presque d'élégance. J'avoue que je réalise rarement que je suis prisonnière. Une gardienne aux yeux de fer, pas plus mauvaise pour cela, me conduit au bureau pour inscrire mon nom sur le grand livre. « Ah ! vous voilà, me dit le monsieur chargé du registre, les docteurs sont venus vous réclamer plusieurs fois. » « J'ai donc bien fait de venir, puisque je suis attendue », ai-je ajouté !

Il m'est fait grâce des communs où généralement on passe plusieurs semaines, parfois des mois, avant d'être mise en cellule. J'en suis ravie.

Il est dit que la nourriture des communs est faite par les prisonniers de droit commun qui n'aiment guère les prisonniers politiques. Pour mieux marquer leur mépris, ils laissent les chenilles et les vers qu'on retrouve dans la soupe. Sans commentaires ! Tandis que la cuisine des prisonniers en cellule est faite par les détenus sous le regard des surveillants qui exigent la propreté et le lavage sérieux des légumes.

J'ai donc toutes les veines d'arriver directement à la prison ; ma cellule est au rez-de-chaussée où généralement sont mis les condamnés à mort, ne croyez pas que j'y prête attention. Le plafond de ma cellule est moisi par l'humidité, ma fenêtre donne sur un mur de briques au-dessus duquel j'aperçois la tête des peupliers. J'ai un petit lit de camp assez propret où je m'étends. J'ai l'impression d'être dans un couvent pour méditer et faire une retraite, mais, au fait, pourquoi suis-je seule, alors que, dans les autres cellules, les détenues sont ou nombre de trois et souvent quatre ? Il sera temps demain de l'apprendre. Calme et sereine, je m'endors avec la vision lointaine de Lourdes et de la Vierge ; le mur de briques est là et je suis prisonnière, le songe est devenu réalité.

Le lendemain matin, je suis éblouie de mon petit déjeuner et je n'en crois pas mes yeux : beurre, confitures, sucre, café, pain. Si j'étais capable de matérialiser ma pensée, je croirais que c'est mon dernier matin ; je souris sans comprendre quelle est la bonne fée qui distribue d'aussi fines choses en prison.

Quelques heures plus tard, ma porte s'ouvre à nouveau, on m'apporte de la soupe aux carottes et un hareng saur ; la soupe est bonne, la carotte aussi, le hareng ne m'intéresse pas. Tout à coup, du premier étage, l'eau coule sur ma fenêtre où j'ai mis mes couvertures. J'annonce que la pièce est occupée et qu'on veuille bien ne plus jeter d'eau. Ma voix est reconnue

et plusieurs voix ensemble me demandent comment je suis là. « Ne dois-je pas être partout où il y a de la souffrance », ai-je répondu !

Je ne comprends rien au langage de la prison. On m'annonce l'envoi de l'ascenseur ; en fait d'ascenseur, c'est une ficelle qui contient au bout des messages. Je suis touchée des conseils que me donnent les anciennes. Sur un petit billet il est dit : « Ne restez pas là, demandez à monter au deuxième étage où l'on est beaucoup mieux. » Il ne me serait jamais venu à l'idée qu'en prison on pouvait se permettre de demander quoi que ce soit, et surtout un changement de cellule. En cette première matinée, je suis au courant de la tenue qu'il faut avoir en ces lieux.

L'heure de la promenade arrive où chacune des messagères espère me voir, et moi aussi d'ailleurs, puisqu'elles me connaissent. Mais, à l'heure de la promenade, la gardienne me conduit seule dans une petite cour où je retrouve vraiment la vision de mon songe ; c'est donc bien à Fresnes que je devais venir et ce n'est pas sans peine que j'y suis parvenue. En effet, à Fresnes, les petites cours de promenade sont entourées de briques rouges, des noms sont gravés sur les dalles par terre ; il y a surtout beaucoup de croix gammées gravées dans la pierre.

J'ai demandé à la gardienne qui m'accompagnait : « Pourquoi suis-je seule à la promenade ? » Elle a eu cette réponse délicate à laquelle je fus très sensible : « Je vais vous

envoyer du monde », dit-elle. Bien que sachant que l'ordre est formel, je dois être seule. Je n'ai d'ailleurs jamais su pourquoi.

Le second jour, j'eus la visite de deux docteurs, le docteur Paul, que je suis surprise de trouver si jeune, il monte l'escalier comme un jeune homme ; et, enfin, un docteur psychiatre qui m'a simplement fait parler quatre heures durant.

Je reviens dans ma cellule, un peu lasse, parce que, avec ce dernier docteur, tout mon psychisme s'est réveillé.

Enfin, cette fois, on s'occupe de moi.

Ce petit déjeuner fin était le régime n° 1 pour malades. Je sais gré au docteur Paul de m'y maintenir durant une semaine.

Il y a beaucoup de graves malades à Fresnes.

Le troisième jour, deux femmes sont amenées dans ma cellule, l'une est concierge et l'autre une jeune fille ; tous les deux viennent des communs, c'est d'elles que je tiens le régime culinaire avec asticots et chenilles dans la soupe.

Je ne suis donc plus seule ; elles s'installent sur leur paillasse et je m'efforce de les trouver braves.

Le quatrième jour, je me décide à demander une cellule au deuxième étage ; mes nouvelles compagnes me prient de réclamer aussi pour elles. Je termine donc ma lettre à la surveillante en chef par cette phrase : « Ce n'est pas pour me séparer de mes compagnes de cellule

que je sollicite ce changement, si cela est possible, je demande qu'elles m'accompagnent. »

Trois jours après, j'apprends la bonne nouvelle. Nos petits ballots sont vite faits. Nous voici au deuxième étage. évidemment, cela change avec le sombre rez-de-chaussée. Ici, le soleil luit, la plaine où paissent des petites brebis blanches s'étend devant nous. Ces champs me rappellent ma Bretagne, mon enfance. Un peu de nostalgie envahit mon cœur et cela change à chaque fois que je regarde les champs qui s'étendent à l'infini ainsi que les petites brebis blanches. Cette vision me donne le sens du réel ; mon enfance maladive, ma vie, tout cela passe devant moi comme un film projeté sur l'écran du ciel. Quand ma tristesse est trop profonde je pense aux paroles de la Vierge à Lourdes et aussi à ces voix du passé.

« Pour couronner ta mission, les hommes te jetteront en prison, ta route sera dure mais nous t'aiderons. »

Je regarde mes camarades. Que font-elles là, ces pauvres femmes ?

La concierge est alsacienne, pendant la guerre elle a reçu sa famille en uniforme allemand... Voilà le crime.

L'autre fut arrêtée par les Allemands et conduite à Fresnes par erreur, erreur d'ailleurs reconnue, mais le malheur voulut que sur elle fut trouvé le nom d'un homme que la police recherchait. Sous les menaces de la torture, il

fallut donner l'adresse, elle nia la connaître, mais essaya d'échapper à la torture en donnant l'adresse d'un café où l'homme se rendait quelquefois, adresse reconnue d'ailleurs incomplète. Elle espérait une visite de sa sœur dans la soirée pour lui dire de prévenir la personne de ne pas retourner au café. Oh ! jeu du terrible destin... sa sœur, au lieu de venir lui faire sa visite habituelle fut, ironie du sort, passer la soirée avec le monsieur que la police recherchait. Il était arrêté au petit café et, le lendemain, conduit à Fresnes, où je crois me souvenir qu'il resta quatre mois.

J'eus la profonde tristesse de voir cette jeune fille passer en cour de justice pendant que j'étais encore à Fresnes. Cet homme qu'elle avait essayé de sauver la fit condamner, tenez-vous bien, à dix ans de travaux forcés... Or, le jour de son jugement, il fut prouvé que cette jeune fille, avec un cran formidable, ravitaillait sous l'occupant le maquis de Corrèze. On devine que si, dans son cœur, il y avait un sentiment mauvais et anti-français, connaissant tous les chefs du maquis, elle pouvait tous les donner contre de bonnes pièces sonnantes... Prise par le nom qu'elle a sur elle, elle n'en donnera aucun autre. Elle préférera rester en prison, tout cela est reconnu ; malgré tout, dix ans de travaux forcés lui sont infligés... En sauvant les maquis de Corrèze combien a-t-elle sauvé de Français ?...

Je ne veux citer ici que ces deux cas relatifs à mes camarades de cellule. Les confessions

reçues au cours des promenades dans les petites cours entourées de briques rouges trahiraient la confiance de celles qui me racontaient leur vie ; généralement nous étions de quinze à vingt à nous promener ensemble, rarement les mêmes, ceci pour éviter trop de camaraderie. Les règles des prisons sont assez curieuses.

Nous sortons par étages, alignées sur deux rangs comme au pensionnat, le silence est exigé, tantôt vous sortez à droite, tantôt vous sortez à gauche, et cela pour éviter que les mêmes prisonnières se retrouvent à la promenade.

A l'analyse, je me demandais comment *tant de mères de famille indispensables à leurs enfants*... Oui, comment, dans un monde civilisé, peut-on laisser tant de femmes enfermées dans les prisons pour délit d'opinion ? Beaucoup même n'avaient pas d'opinion. Je me sens incapable de juger de telles responsabilités, je préfère laisser ce soin à Dieu.

Que de choses on apprend en prison, j'ai connu par le détail la vie et les mœurs des gens du milieu.

Je vais raconter pour mes lecteurs une petite histoire vécue qui ne blessera personne puisque l'héroïne est morte :

L'héroïne était une femme du monde et du meilleur ; elle avait son château et tout son personnel dans les environs de Paris. Cette dame s'ennuyait fort. Un soir, elle entre dans un bal réservé aux gens du milieu. Si vous,

profanes, vous y entrez, personne ne voue prie de sortir, mais attention aux portefeuilles et aux montres en or. Notre dame, couverte de bijoux, dansa, bu et fuma. Ceci l'amusait fort, et son cavalier, jeune et beau, présenta sa bande, une quinzaine, autant que je me souvienne du nombre ; tous furent invités à aller souper au château. Le chauffeur de la dame n'en croyait pas ses yeux, il dut obéir et faire plusieurs voyages pour amener tous les invités dans l'illustre demeure, et malgré l'ahurissement du maître d'hôtel et du valet de chambre, ils furent tous invités à dormir au château. Les mots caractéristiques des gens du milieu triomphaient du langage habituel de ces lieux. Les pièces d'argenterie brillaient au regard, et l'éclat des bijoux de l'hôtesse projetaient des feux capables d'inspirer le crime plutôt que l'amour. Ceci ne dura pas qu'un soir, tous ceux de la bande devinrent des habitués du château, il y eut même un élu ; les vins et les liqueurs étaient choisis par lui pour tous les repas ; le personnel ne dormait plus et personne cependant ne voulait abandonner la châtelaine. Les gens du milieu ont leur code civique entre eux, malheur à qui ne respecte pas ce code, justice est faite, l'homme tombe au coin d'une rue, la police s'y connaît et ne se soucie pas de ces règlements de comptes. Avant Fresnes, j'ignorais bien ce que cela voulait dire.

Le mot d'ordre fut que rien ne serait pris au château et que la châtelaine conserverait sa vie, ses richesses, y compris ses bijoux.

L'épilogue se termina un jour de bombardement où la châtelaine fut tuée, et l'élu pleure encore cette grande dame qui avait fait de lui un honnête homme et quinze réguliers qui s'étaient surpassés.

Moralité : l'exemple doit venir d'en haut.

Le 23 août 1945, juste un an après ma première arrestation, je suis convoquée chez le juge d'instruction. J'étais ravie. Il y en avait beaucoup qui étaient là depuis plus d'un an sans avoir jamais été ni appelées ni interrogées.

Le jour de l'instruction vous êtes d'abord réveillé très tôt. Vous quittez la prison en voiture cellulaire comme les condamnés à mort, puis vous arrivez au dépôt où vous êtes enfermé dans une autre cellule avec des portes grillagées, comme pour les bêtes fauves. Là, vous attendez. Vers trois ou quatre heures de l'après-midi, un gendarme vient vous chercher pour vous conduire au juge d'instruction. Comme vous n'avez généralement rien mangé depuis la veille, inutile de dire dans quel état d'infériorité vous vous présentez pour être interrogé.

J'ignore totalement sur quoi va porter mon interrogatoire ; mon avocat, Me Charles Delaunay, m'a dit : « Il n'y a aucune accusation portée contre vous, votre dossier mentionne simplement vos livres, votre bulletin mensuel du Centre spiritualiste et votre journal de l'Arche nationale. »

Me voici devant mon juge, son regard est noir et pénétrant, mais, somme toute, il a un

bon visage. Il me dit que le juge chargé de mon affaire est en vacances et qu'il va commencer, en son absence, son instruction. Je n'y vois aucun inconvénient.

Je dois dire que mon juge ne semble pas avoir de parti-pris ; s'il est sévère, il reste juste. Il prend mes écrits prophétiques au hasard, m'interroge, puis dicte à son secrétaire ce qu'il doit écrire. Tout dépend donc de l'interprétation de mes manuscrits par le juge d'instruction. Je me rends très bien compte que ce juge sait que je ne suis pas coupable, si ce n'est d'avoir prêché sous l'occupation, mais je parlais en public depuis dix-sept années, sans interruption, donc avant l'occupation et bien avant la guerre. Pourquoi me serais-je arrêtée ? Certains passages de mes livres prophétiques le surprennent ; il lit, page 115 de mon livre 1943 « Année d'espoir » (livre d'ailleurs saisi par les Allemands), ces phrases : « Dès 1940, dit-il, vous écrivez que, en 1943, ce ne sera pas encore la paix ; vous poursuivez : 1945 déjà mieux. Pourquoi ne parlez-vous pas de l'année 1944 ? » « Je devais, dis-je, garder le silence sur cette année 1944 qui verrait Américains et Anglais sur notre sol. » « Oui, c'est vrai, dit le juge. Si vous aviez voulu aider les Allemands, vous auriez dit le lieu du débarquement ; certaines de vos prophéties marquent la netteté de vos visions. »

Enfin, par bonheur, j'ai un juge d'instruction éclairé sur les choses psychiques. En effet, il

n'y a dans son dossier aucune accusation, et mon juge décide de me mettre en liberté.

J'ai quitté Fresnes le 3 novembre 1945.

Quand l'instruction fut terminée, mon juge sortit de son tiroir une lettre anonyme reçue le matin même ; l'auteur de cette lettre avait dû confondre juge d'instruction et jugement. Comme toute lettre anonyme, cette lettre ne manquait pas de piquant. Pour simplifier l'enquête, je donne le nom de l'auteur de la lettre en spécifiant bien à mon juge que je ne réclame aucune sentence contre lui. Le juge apprécie mon geste et il ajoute : « En effet, vos facultés vous permettent de situer l'auteur de cette lettre. » Je souris.

« Si j'étais coupable, Monsieur le Juge, ajoutais-je, je ne vous dirais pas qui a écrit cette lettre. Je me dois de vous donner la clé afin que la lumière soit faite sur ma vie et mes actes. »

L'auteur de la lettre anonyme fut obligé d'avouer et de donner des noms. Plusieurs personnes qui connaissaient bien ma vie et que je n'aurais pas voulu déranger furent interrogées. Les accusations furent reconnues fausses et la liberté me fut rendue, mais j'avais fait six mois de prison à Fresnes et six mois de camp de concentration...

Ayant toujours prêché le pardon, je me dois de donner l'exemple en pardonnant à celle qui, victime des forces démoniaques, fit tout pour détruire mon œuvre, mon honneur et ma vie.

Disons simplement qu'elle fut l'instrument d'un destin qui la dépasse — le mien.

La Vierge ne m'avait-elle pas dit en songe, à Lourdes, que je retournerais en prison ; la Volonté d'en haut domine les actes de ma vie et les desseins de Dieu restent impénétrables.

Pourrais-je parler de la souffrance si je n'avais souffert ; pourrais-je parler des prisons si je n'y avait été ; qui m'autoriserait à prêcher le pardon s'il ne m'avait été donné d'avoir à pardonner ; pourrais-je aussi défendre la vie et l'honneur de ceux qui furent si injustement jetés et retenus en prison ?

J'ai cité plus haut comment chaque acte de ma vie m'était dicté en songe pendant mon sommeil.

Qu'il me soit permis de dire que chacun de nous reçoit en songe, des ordres ou des avertissements, mais pour beaucoup l'interprétation du songe est difficile, parfois arronée, alors le conseil ne porte pas ses fruits.

Qui donc nous donne ainsi le conseil, voire des ordres, pendant que le corps repose inerte et que l'âme franchit les espaces, car l'âme ne peut être retenue prisonnière. Dans la vie, comme dans les songes, l'âme suit le maître qu'elle sert et qui a sur elle le plus d'autorité.

L'Eglise nous dit que notre vie est guidée par deux Anges, le bon et le mauvais. En vision, j'ai vu ces Anges, l'un que j'appellerai l'Ange blanc, l'autre l'Ange noir, environné de ténèbres. L'Ange blanc était étincelant de lumière.

L'âme garde son libre arbitre de suivre l'un ou l'autre.

L'Ange noir, s'il dirige vos songes, vous laisse à votre réveil des angoisses.

L'Ange blanc, au contraire, vous laisse la douce impression de la vision que vous avez eue de vos chers disparus. Il vous souffle ce qu'ils vous ont dit et c'est le cœur plein d'espérance que vous entreprenez votre labeur quotidien. D'autres visions, intérieures celles-là, vous donneront des joies, des sensations d'un bonheur entrevu pendant votre sommeil, bonheur qui vous attend à la fin de votre pèlerinage terrestre.

Qui n'a pas eu, au cours de sa vie, des manifestations de ceux qui les ont quittés. Les uns sont des messagers de choses tristes, d'autres, au contraire, des messagers d'heureuses nouvelles.

Pour ma part, chaque fois que je vois ma mère pendant mon sommeil, je suis certaine que des épreuves vont surgir, alors que la vision de mon père est toujours un présage de choses heureuses. Ceci, lorsqu'il s'agit de faits matériels, car les messages d'ordre psychique viennent d'un autre plan qu'il me serait difficile de définir.

Amis lecteurs, permettez-moi de revenir au songe de ma prison.

Voici comment je fus instruite de la lettre anonyme que l'on méditait contre moi :

« Je fus transportée dans ma maison à Paris. « Là il me fut montré un immense catafalque « noir que l'on préparait dans le salon de mon « appartement ; une voix m'a dit : c'est le tien « que l'on prépare... A mon réveil, j'écrivais à « mes intimes, ce songe avec sa signification. « C'était simple, quelqu'un voulait ma mort et « la préparait. En effet, c'était à ce moment « que la lettre anonyme s'échaffaudait dans « ma propre demeure. »

Que celui qui ne croit à rien médite bien ces lignes.

En relatant ce songe, je pense aider l'homme à réfléchir.

Puissions-nous avoir présent pendant nos actes que nous ne sommes jamais seuls. Non seulement un Ange de lumière préside à notre destinée, mais Dieu aussi suit nos actes et répond à toutes nos demandes de protection. Toujours présent, il tient à notre disposition ses Pouvoirs divins, il suffit, avec foi, d'y faire appel.

Je n'écris pas ces lignes sans preuves. Au moment de mes plus grandes peines je n'ai pas toujours fait appel à Dieu, quand je l'ai fait, le mal s'est évanoui. Mal qui vous pince le cœur et qui vous torture la pensée. Qui n'a pas connu dans ses affections les plus chères cette terrible morsure au cœur ? Ne croirait-on pas qu'un crabe déchire, fibre par fibre, les tissus de chair qui relient notre cœur à la vie ?

J'ai connu tout cela, et ma sensibilité donnait plus d'acuité à ma peine : oui, mon Centre

spiritualiste que j'ai fondé il y a vingt ans, vingt années de sacrifice consenti, tissé de ma foi et de mon âme, se détruisait dans ma propre demeure où tant de personnes avaient retrouvé la foi et la force.

Vouloir souiller mon œuvre, c'était m'atteindre au cœur même, et c'est surtout de cela que j'ai souffert dans ma prison.

J'ai souvent prêché et écrit sur la puissance créatrice de courant que fournit la pensée. Je vais citer ici un exemple raconté par une personne digne de foi :

« Une femme fit mettre en prison une autre « femme, elle avait fait un rêve : prendre sa « place au foyer. Mais pour cela il fallait que « la victime mourut. Pour cela aussi, il y avait « plusieurs moyens : l'empoisonner sans traces « ou la faire condamner à mort ou à perpé- « tuité, ce qui est pire. Dans notre époque où « le mal domine, c'est assez facile de réussir. « La victime fit appel à Dieu dans sa prison, « la réponse ne se fit pas attendre. La femme « fut prise à son propre piège, elle écrivit... « Cette femme, qui voulait intensément la « mort de l'autre, y songeait jour et nuit, si « bien que sa pensée troublait les cerveaux. « La personne qui me raconte le fait suivant « apporte une preuve convaincante de la force « pensée. Je traduis :

« Pendant son sommeil, dédoublement ou « songe, elle se rend chez la femme qui est « prisonnière, là, elle se trouve en présence

« de celle qui l'a fait mettre en prison. Où est « Madame, demande-t-elle ? Pas de réponse. « Elle rentre, voit un cercueil sur lequel s'étend « la criminelle et dit en le montrant : « Là »...

« Ainsi, par la pensée, cette femme avait « matérialisé un cercueil dans lequel elle enfer- « mait déjà sa victime. »

C'est ainsi que le mal que nous faisons à autrui prend des formes qui, tôt ou tard, se projetteront sur nous pour nous écraser. Toujours, l'inéluctable choc en retour. Si l'homme, chaque matin, se disait : aujourd'hui, par mes actes, je vais construire mes jours futurs, que d'erreurs et de crimes seraient écartés. Rien ne se perd, ni le bien qui très souvent, même ici-bas, nous est rendu au centuple sans perdre de sa valeur là-haut, ni le mal qui nous frappe à l'heure où nous nous sentons le plus à l'abri.

L'Eglise dit que par une sincère contrition et une absolution, nos péchés nous seront remis. Elle ajoute : « Il reste la peine attachée au péché », ce qui signifie que malgré tout il faut subir ce que l'on a fait supporter à autrui, l'épreuve peut être atténuée selon que nous aurons réparé le dommage causé.

— *3 novembre :* Me voici libre. Sur le seuil de ma demeure je rencontre une jeune fille qui me croyait chez moi, elle venait, me dit-elle, prendre conseil auprès de moi. Je n'ai personne, me dit cette enfant de dix-huit ans à peine, à qui me confier.

Ces paroles me vont droit au cœur et me rappellent ce que fut ma vie, son utilité, conseiller ces jeunes âmes livrées à elles-mêmes et qu'un bon conseil peut aider et sauver toute une vie de l'erreur.

L'enfant qui m'attendait sur le seuil de ma porte, le 3 novembre, fut pour moi comme l'ange du devoir me rappelant ma mission et, avant d'avoir franchi la porte de ma demeure, j'avais pris l'engagement de continuer mon œuvre salvatrice afin qu'aux heures tristes une porte restât ouverte pour consoler et guider.

A mon retour à Paris, des amis que je bénis me font profiter d'un splendide voyage. Nous passons par Biarritz, Saint-Jean-de-Luz, Pau, et me voici de nouveau à Lourdes. Je n'ai pas besoin de dire à la Vierge que j'ai fait ma prison, elle le sait. Je lui confesse que je veux bien mourir, mais que je ne veux plus de prison ; elle a peut-être souri dans son Ciel...

Le soir venu, sur le balcon de ma fenêtre, face à la grotte, je lui redis à peu près les mêmes mots sous forme de prière et j'ajoute : « Viens ce soir pendant mon sommeil me dire ce qu'il faut faire pour la France. » Puis, la nuit tombée, je rentre dans ma chambre, heureuse de me trouver à nouveau dans ce lieu béni.

Je m'endors. Peut-être allez-vous penser que ma prière va impressionner mon imagination et que la nuit, immanquablement, je croirais avoir vu et entendu la Vierge. Tout cela est du domaine du possible, bien qu'assez rare chez

un être psychique, lequel vit sur un plan où tout se concrétise.

J'ai dit comment, lors de mon premier voyage à Lourdes, en songe, la Vierge m'avait montré la prison où j'irais.

Allait-elle venir à nouveau, et que me dirait-elle ce soir où je dors près d'elle ? Le songe de cette nuit-là, je l'ai raconté à mes amis dès le matin, le voici :

« Je tends mes deux petits poignets, puis on me mets les menottes, alors je lève les yeux au ciel pour me plaindre, mon regard a rencontré non pas celui de la Vierge, mais celui de son Fils. Un cliquetis se fait entendre. mes menottes tombent d'elles-mêmes et le Sacré-Cœur a disparu, il était de grandeur naturelle, penché sur moi. »

D'émotion, je me réveille aussitôt. Pour un peu, je volerais dans la chambre de mes amis pour leur dire que maintenant mes épreuves, quoiqu'il arrive sont terminées.

Le Sacré-Cœur m'a montré que désormais il allait veiller sur moi et briserait mes chaînes.

Je n'ai plus besoin de connaître le résultat des enquêtes. Je suis désormais certaine que je n'irai plus en prison, malgré la menace des menottes. Nous sommes au 15 octobre 1946, et le résultat des sept enquêtes ne sera connu que le premier avril 1947, ce qui permit à mon avocat de m'écrire en me disant : « Monsieur le procureur vient d'ordonner un classement de votre dossier et ceci n'est pas un poisson d'avril. »

Conférence du 14 décembre 1942

PAGES D'HISTOIRE par René ZAEPFFEL

Mesdames, Messieurs,

L'humanité n'a-t-elle pas vu naître un drame qui s'enflait avec les mois, les jours ? Cette même humanité n'a-t-elle pas assisté à la paralysie de sa vie, de ses efforts, à l'asphyxie de ses poumons enserrés dans l'étreinte de la guerre généralisée ? Cette humanité a-t-elle pris conscience du rôle qu'elle était appelée à y jouer ?

Et, cependant, les avertissements ne lui ont pas manqué !

Quel est donc ce drame ? Nous l'appelons la guerre ! C'est bien une guerre dont il s'agit, mais laquelle ? La plus effroyable, la plus destructrice que cette humanité ait jamais vécue. Mais, bien justement, parce qu'elle est la plus atroce de toutes les guerres, et qu'elle passera sur le monde comme une sorte de raz-

de-marée sanglant, nous ne devons pas seulement l'appeler « la Guerre », mais bien mieux « la Révolution ». Une révolution qui représente l'une des étapes les plus décisives de l'histoire de l'humanité. Nous nous en rendons à peine compte parce que nous vivons au jour le jour, les yeux fixés sur les événements quotidiens, comme avec une loupe. Mais, si nous nous élevons plus haut, et si nous considérons l'ensemble des problèmes qui nous pressent, alors, nous sommes obligés de nous rendre compte que nous nous trouvons jetés depuis 1900 dans une tourmente révolutionnaire. Cette révolution nous atteint dans tous les domaines de l'activité et sur tous les plans de la vie sociale. Qu'avons-nous pour nous élever plus haut que la vie terre-à-terre embroussaillée de ses routines, de ses slogans, de ses chocs, de ses blessures, qu'avons-nous pour dominer notre limon de chair et de sang, pour dominer notre souffle de tous les instants qui nous rivent à nos misères ? Nous avons la prophétie !... la PROPHÉTIE !

Mieux encore, des prophéties !

Ces prophéties, puisées aux sources infinies du ciel, dans les profondeurs mystérieuses du psychisme, dans les replis tourmentés de l'âme du monde !

La prophétie découverte d'un regard audacieux et perspicace à travers l'écran d'un misérable ou d'un fastueux présent.

La prophétie arrachée d'un rude effort de la conscience, à la trame du savoir indéfinissable et irrationnel.

La prophétie qui, une fois lancée dans la foule, est pour tous un lambeau du destin.

Voilà ce que Geneviève Zaepffel, en conviant les foules aux soirées régulières et rituelles de décembre, veut apporter à leur âme, à leur cœur, à leur désir brûlant de connaître.

Geneviève Zaepffel en vous demandant de l'assister à cette soirée, a senti peser sur ses épaules un poids considérable et, vous rendrez certes, un hommage mérité à son labeur opiniâtre, à sa volonté persistante, à son cœur de Française, à son courage patriotique, de vous dire encore et toujours, ce que des voix mystérieuses lui soufflent, ce que l'écran invisible déroule devant ses yeux psychiques, ce que sa sensibilité enregistre comme ondes et courants, ce que son âme capte d'effluves subtils pour tout traduire en un langage intelligible, concret, humain, qui soit à la portée de notre compréhension.

Le musicien ne peut échapper aux flots d'harmonie qui se bousculent dans son cerveau, pas plus qu'il ne peut fuir devant sa tâche impérieuse d'interpréter sur le papier toute la musique qui chante en lui. Le peintre ne peut résister à traduire sur une toile le feu dévorant des couleurs qui composent son tableau et vivent dans son imagination pour le brûler de leur empreinte tenace. Tel un poète, un

romancier, et tous ceux qu'une médiumnité agite et torture, le prophète, dont l'âme est animée de visions multiples, ne peut échapper à son devoir impérieux de dire aux foules, les promesses ou les menaces de l'avenir.

Destin prodigieux ! Destin étrange ! Mais destin tragique !

Interpréter des messages prophétiques à notre monde moderne, réunir une foule pour lui crier son erreur du jour et sa vérité de demain, tenter de l'arracher à ses habitudes de penser, la secouer du joug de son matérialisme qui la conduit aux hécatombes sanglantes ! Quel destin !

Faire voir à l'homme son rôle véritable sur terre, et ce qui l'attend au-delà du tombeau, lever pour lui l'inquiétude et le doute religieux qui masquent le plein sens et la plénitude de l'existence, lui apprendre la véritable détresse humaine, celle qui n'est pas le résultat d'un manque d'argent, mais d'un manque de spiritualité, lui inculquer à quelle déchéance est vouée une existence sans les forces divines de générosité et de bonté, lui faire connaître que l'épreuve, l'inévitable épreuve, doit triompher de toute une vie d'efforts, de luttes, de sacrifices, de douleurs... et même des angoisses de la mort ! Quel destin !

Dire à l'homme qu'il ne doit pas sortir de l'épreuve et de la lutte de l'existence, plus faible, plus impur, plus révolté contre son sort, mais au contraire, plus fort, plus vaillant, plus

ruisselant de vertus ! Lui dire que l'amertume, le dégoût, le désespoir ne doivent pas habiter sous le masque de sa conscience, mais que la providence, qui n'abandonne jamais les hommes de bonne volonté et de grand courage, récompense ceux que la bonne foi anime d'une énergie sublime ! Quel destin !

Dire aussi que les réalités terre-à-terre de tous les jours ne doivent pas jouer pleinement leur rôle de mortelle usure, mais qu'il s'agit de les dépasser par un espoir plus haut ! Que la vie ne vaut que par ce qu'elle prépare dans les hiérarchies célestes ! Que l'amour tue la vie, s'il se sépare du sommet spirituel d'où il vient ! Que la douleur enfante des actions de génie et des résolutions sublimes ! Que la mort n'est pas une énigme monstrueuse, si la foi en découvre et en explique la mystérieuse tragédie.

Voilà ce destin prodigieux imparti à la prophétesse qui ne se contente pas d'interpréter des visions, de débiter des messages, mais veut, avant tout, les commenter, en mesurer toute la profondeur, arracher toute l'humanité des bas-fonds et lui montrer la route de son ascension sur les houles de la vie.

C'est l'œuvre à laquelle s'est vouée Geneviève Zaepffel depuis que sa sensibilité s'est éveillée et a dépassé la normale des sentiments humains, pour dominer le vaste monde, dont elle comprit vite l'angoisse, les tourments et les aspirations.

Geneviève Zaepffel a reçu la mission de dévoiler à l'humanité son destin. Bretonne, elle naquit parmi les frondaisons enjolivées de légendes et riches d'histoire de la forêt de Brocéliande. Femme à l'âme forte et guerrière, animée des flammes de la foi chrétienne et patriotique, elle annonce à la France et au monde le drame poignant que nous vivons depuis des années. Elle en découvrit le nœud, en annonça les péripéties et les intrigues. Elle en projeta le climat, pour investir enfin nos cerveaux de ses conclusions inéluctables.

Fait à tout le moins extraordinaire, avouons-le, que ce passage étonnant, hallucinant, de notre vie d'il y a quelques années à cette réalisation de notre existence présente et de l'existence du monde.

Fait étrange, qui fixe la vie au cadran de l'avenir...

Que s'est-il donc passé entre ce que l'on est et ce que l'on sera ?... Quelque chose de merveilleux et de grave :

Une PROPHETIE ! Des prophéties !...

Si nous remontons à huit années en arrière, nous trouvons l'année 1934, la sombre année durant laquelle les peuples apeurés, en pleine crise économique et en pleine goinfrerie d'abondance, regardent, sur la carte d'Europe, se jouer le sort des nations. Le régime hitlérien a un an d'existence. Les accidents politiques ont été tragiques et nombreux. Le 30 juin, répression sanglante allemande ; le 25 juillet,

assassinat du chancellier Dollfuss, menace du putsch germanique en Autriche ; le 9 octobre, tragédie de Marseille qui coûta la vie d'Alexandre de Yougoslavie et de Barthou.

De tous les côtés, l'Europe n'a reçu que des chocs et subi que des angoisses.

1934 ! Année grave qui décida de la mission de Geneviève Zaepffel. Le monde roulait vers le tragique et vers l'abîme ! Alors elle revêtit la cape blanche druidique, et les foules ont entendu ses prophéties, ses messages, ses appels, ses précisions, sans partager hélas ! ses espérances ou ses tristesses, son euphorie ou son amertume, sans comprendre ses combats psychiques contre les forces groupées du mal et de la haine. Ces foules sont restées insensibles devant la clarté magnifique de l'oracle qui jamais ne fut inférieur à l'événement.

En 1935, il a semblé cependant que le cauchemar se dissipait. De ce début d'année, de relative tranquillité, aux années suivantes, où les événements éclateront sous l'effet d'une prodigieuse pression politique, sociale et économique, que s'est-il donc passé ?

Une soirée de PROPHETIES !

C'est le 9 janvier 1935 que Geneviève Zaepffel prophétisa l'avenir des nations pour la première fois.

Relater les prophéties de Geneviève Zaepffel, c'est relater point par point, sans omission et sans surcharge, tous les faits historiques de ces dernières années. Loin de sa pensée de

vouloir capter l'histoire au profit de ses prophéties, force nous est de reconnaître que l'histoire contemporaine s'est développée avec la précision des données prophétiques de la missionnaire.

QUE NOUS ANNONCE-T-ELLE EN CE 9 JANVIER 1935 ?

« C'est en Chine qu'actuellement les désirs les plus grands foisonnent pour troubler le monde, et le dictateur chinois s'efforce de réformer l'unité nationale. »

« Le Japon me donne comme vision une unité d'entente absolue et un ordre militaire impressionnant ; mais une volonté dominante de retarder autant que possible les hostilités. Ce retard ne saurait excéder quatre ans. Le jour où le Japon entrera en guerre, ce sera le début d'une conflagration dont notre génération ne verra pas la fin. »

« L'Allemagne, contrairement à l'opinion générale, n'est pas à craindre pour l'instant. Le peuple allemand aura assez à faire chez lui. La Sarre lui reviendra. » La prophétie l'annonce de la façon suivante : Rapide comme l'éclair qui sillonne l'espace, je vis toute la Sarre sous son aspect réel, et, tout-à-coup, la terre me sembla devenir une boule d'où sortit un géant qui prit l'aspect guerrier. Ce géant fit un grand saut vers l'Allemagne. »

« La Suisse se réveille et fortifie ses frontières. »

« L'Italie menace le chef de l'Ethiopie et se lance dans la guerre. »

« L'Angleterre mobilise dans la Méditerranée et rappelle ses vaisseaux. »

« La France sera sollicitée pour intervenir. Pression de l'Angleterre pour que notre nation agisse. Malheur à elle, si elle est entraînée ! »

Et, la prophétie ajoute ces mots qui sonnent à la fois un carillon de détente, d'ordre et de paix, mais aussi le glas de deuils prochains !

« Je vois un grand manteau blanc s'étendre sur la France, symbolisant la protection d'un Dieu toujours puissant. Mais une voix de l'au-delà a traversé l'espace et a dit : « Pour 1935 seulement ! » Et la prophétie annonce : « Si la France n'évolue pas, Dieu l'abandonnera ! »

Décision divine qui ne reçut son plein sens que dans les années suivantes.

L'année 1935 s'est écoulée ainsi qu'il avait été dit. Ce fut une période d'apaisement, une période d'idéologie.

Après s'être heurtés, les peuples se sont regardés, puis se sont détendus. Année d'euphorie internationale, pleine de bonnes intentions et d'illusions, où la prospérité du monde permettait d'envisager l'avenir sous les plus riantes perspectives. L'entente franco-anglaise est totale, l'accord franco-italien est réalisé. Il engendre la stabilité danubienne et la pacification de l'Europe centrale. La Russie est l'alliée de la petite Entente, et l'Allemagne tend la main à tous.

L'élément catalyseur de cet accord est le chancellier Adolf Hitler. L'Allemagne devant ces accords, tentera de rentrer dans le circuit international pour retrouver sa place de grande puissance à laquelle elle a droit.

Détente européenne, malgré une légère crispation qui s'empare du monde. L'Italie va conquérir l'Ethiopie, en dépit des sanctions anglaises et de la Home Fleet qui, fatiguée, ne peut efficacement intervenir.

Mais, dès la fin de 1935, comme la prophétie dit vrai ! Combien la protection de la providence aura mesuré son action pour 1935, seulement ! La situation s'envenime, la face du monde va changer. Les peuples, de nouveau, ne se comprendront plus et les événements vont parler un rude langage.

L'Allemagne devient, en 1936, le sphinx de l'Europe, à la suite de la remilitarisation de la zone neutre de la rive gauche du Rhin. Toutes ses invites de conversation avec le gouvernement français vont se heurter au fatalisme franco-allemand, contre lequel tant de gens, de part et d'autre du Rhin, se sont élevés.

Fut-elle, cette année 1935, une ultime année de grâce accordée aux hommes pour évoluer et devenir meilleurs ? Ils en ont fait le patient effort, mais en vain.

RELISONS LES PROPHETIES FAITES LE 25 DECEMBRE 1935 POUR LES ANNEES 1936 ET SUIVANTES :

« L'Allemagne s'étendra vers l'ouest sans faire la guerre à la France. »

Le 7 mars 1936, les armées allemandes ont envahi et remilitarisé la zone neutre de la rive gauche du Rhin. L'événement rhénan a déclenché, de la part du chancelier du troisième Reich, une tentative de paix, repoussée par le gouvernement français, inégal à son devoir, et dépassé déjà par ses responsabilités.

Mais poursuivons les prophéties :

« La Russie attend, travaille, et ne livre rien d'elle. »

Oui, certes, depuis que la grande révolution communiste est accomplie, la Russie se replie, devient impénétrable, et les réactions de l'âme slave sont inconnues.

En survolant l'espace, la prophétesse nous dit :

« Pourquoi tout est-il si trouble dans ce pays ? Il s'agit de l'Espagne. Deux chefs vont mourir : guerre civile en attendant qu'un nouveau chef ait conquis le pouvoir et le peuple. Pourquoi ces flammes ? Le sang coule à flots ! »

Le 17 juillet, à la suite de l'assassinat du chef socialiste José del Castillo, en représailles du meurtre du chef nationaliste José Calvo del Sotello, la guerre civile est déclenchée dans la péninsule ibérique. Conduite avec horreur, elle répand ses calamités et ses cruautés.

Prophéties pour l'Italie :

« Conquête de l'Ethiopie fin avril 1936. »

C'est le 8 mai que les Italiens sont entrés en vainqueurs à Addis-Abébba.

Pour l'Angleterre :

« Trois grands deuils l'attristeront. »

Le roi George V, l'amiral Beatty et le poète Rudyard Kipling meurent dans le courant de l'année.

« Abdication du roi Edouard VIII, qui troquera son titre contre un autre. »

C'est le 8 décembre que le roi abdique le pouvoir royal pour devenir le duc de Windsor.

« Soulèvement dans ses colonies. »

Emeutes en Palestine sous mandat anglais, entre juifs et arabes. L'Egypte devient indépendante à la suite d'une révolte au Caire.

Pour la France :

« Le franc deviendra une illusion. »

« Des cataclysmes engloutiront ceux qui seront rebelles à l'évolution économique et spirituelle de l'homme. »

Anticipation véridique du grand conflit actuel qui met aux prises deux idées, deux principes ayant la force de symboles. Court, mais saisissant résumé du drame dans lequel nous sommes engagés.

En 1936, nous a dit Geneviève Zaepffel, « Des ligues se dresseront les unes contre les autres dans une incompréhension totale des hommes et des besoins strictement humains. »

En France, c'est l'avènement du front populaire qui détrône le régime bourgeois des radicaux, et l'alliance socialo-communiste va saper toute la nation. En mai, des conflits éclatent entre le capital et le travail. Les usines sont occupées, la guerre civile menace. Le prolétariat se soulève contre les financiers engoncés dans leurs trusts, et contre l'égoïsme patronal qui, sur un mot d'ordre d'un certain président du Conseil, dans le but de revaloriser le franc, avait fait baisser les salaires sans obtenir une diminution conséquente du prix de la vie.

La ténébreuse alliance des forces d'argent et des juifs révolutionnaires précipite les Français dans le désordre de deux dévaluations, et les travailleurs, dans la misère.

Pour l'Amérique :

« Les Etats-Unis se rient de tous nos dangers. L'Europe ne doit plus compter sur leur concours. »

La France, à l'heure de sa défaite, connut cet abandon malgré son appel.

En cette fin d'année 1936, l'heure était grave. Crise en France, évolution en Espagne, fermentation en Allemagne, revendications en Italie, croissance du communisme en Russie. Cette fin d'année porte dans sa trame le complot des guerres contre l'humanité. Tout bougeait, tout chancelait, sous la poussée menaçante de la vie en marche.

De quoi demain devait-il être fait pour la France ? L'Europe ? Le monde ? Angoissante

question qui n'échappait à personne devant le glissement des mentalités vers une aventure sans précédent. Geneviève Zaepffel y répondit. Avant la réalisation de ce lendemain de misère, de larmes et de sang, que s'est-il passé ?

UNE SOIREE DE PROPHETIES : 14 DECEMBRE 1936.

Dès 1937, l'Allemagne a accompli la totalité de sa révolution national-socialiste. Le sphinx allemand grandit, l'énigme germanique se gonfle et se dilate, et ses voisins vont sentir sa menaçante pression.

L'Allemagne s'est musclée et s'est vertébrée. La prophétesse le dit :

« L'Allemagne prépare ses armes, son armée est debout. Son peuple est unanime. »

Signature des traités entre l'Italie et le Japon. Il s'agit du pacte antikomintern, 7 novembre 1937.

« Chez son alliée l'Espagne, la guerre se continue ; les armées volontaires vont intervenir ; l'horreur et le sang recouvrent le sol ibérique. »

Russie : la prophétie nous apprend les dissentiments profonds qui existent au sein des commissaires du peuple. La hantise allemande, la hantise japonaise s'exercent dans le Politbureau, et ceux qui semblent pactiser avec le national-socialisme, sont coupables. La prophétie nous le dit :

« Les chefs principaux, civils et militaires, ont moins de quelques mois à vivre. »

Le maréchal Toukatchewsky, le général Jagow sont condamnés à mort. La Russie s'équipe dans le secret. Produire est le mot d'ordre slave, mais elle se cache aux yeux du monde. Geneviève Zaepffel nous le dit : « La Russie ne nous livrera rien. »

« En Extrême-Orient, c'est la guerre. Chinois et Japonais se livrent bataille au milieu de l'année. »

Les hostilités sino-japonaises ont commencé le 8 août. La prophétesse l'avait dit et avait ajouté : « Lorsque Chinois et Japonais en viendront aux mains, ce sera le début d'une conflagration générale. »

Que dit-elle pour la France ?

« Les Français, en cette année 1937, vont se dresser les uns contre les autres. Grèves continuelles qui atteignent toutes les branches de l'activité. »

La France ne travaille plus, elle brandit le poing. Elle chante l'Internationale et agite des drapeaux rouges. C'était l'époque où un gouvernement de front populaire rendait compte de son mandat, non seulement au Palais-Bourbon, mais dans les meetings du Vélodrome d'Hiver, peuplé à craquer des communistes de la capitale.

Qu'ajoutait la prophétie ?

« Il serait bon que la France s'arrêtât. »

Devant la démagogie, notre Franc disparaîtra. Deux dévaluations successives ont ruiné le travailleur et enrichi le capital.

Puis, survolant le temps, la prophétesse annonce qu'une tempête passera sur la France au mois de juin.

C'est le triste exode de juin 1940.

Puis le pain sera bloqué et nous aurons faim.

Enfin la prophétie-clef de cet édifice de visions prodigieuses :

« Si en l'an 1937, l'entente ne se fait pas avec l'Allemagne, la guerre est certaine. »

L'heure est donc décisive pour notre destin. La prophétesse le crie. Or, que fait la France ? La France mendie sa sécurité à l'univers : à la Russie par un pacte, à l'Angleterre par une alliance qui se fissure dès que la moindre question de sécurité est agitée. Elle se lie à cette Angleterre qui songe à défendre son isolement en construisant des bateaux et envisage seulement un effort aérien.

C'est par toutes les fissures du bloc franco-anglais qu'est passé le réarmement de l'Allemagne.

La France se lie à la Pologne, dont la politique instable est un acheminement vers un conflit. Elle se lie à la Tchécoslovaquie divisée, qui, entre les mains du franc-maçon Bénès, n'est pas un élément ethnique homogène de sécurité et de valeur.

La France pratique une politique d'abdication au dehors, et d'abandon à l'intérieur de ses frontières, bien qu'un certain bellicisme anime presse et radio. Elle s'offre le luxe de

faire du désarmement et de se bolchéviser chez elle. Elle connaît cependant toute la fragilité des pactes. Elle porte déjà dans les plis de son drapeau la triste épopée de sa future reculade !

QUELLES FURENT LES PROPHETIES DU 13 DECEMBRE 1937 POUR 1938 ET LES ANNEES FUTURES ?

La prophétesse va livrer aux forces du mal d'âpres et rudes combats, car le panorama de ses visions a changé. Les prophéties se multiplient et la carte d'Europe se modifiera. Les événements vont saisir les hommes à la gorge, et le champ des visions psychiques prend des proportions redoutables. Le chaos révèle dans le lointain des horizons tourmentés et catastrophiques.

Que disent les prophéties ?

« C'est étrange, on dirait que le monde vient de s'arrêter, que personne n'ose avancer. Nous sommes au 20 mars. J'entends un glas qui sonne, puis une voix dit : « Non, ce ne sera pas, tout s'arrange. » — Alors, en France, tous ceux qui sont au pouvoir semblent se retirer. »

Nous nous rappelons l'Anschluss, l'Autriche rattachée au Reich. En France, le cabinet Chautemps est remplacé par le cabinet Blum.

N'a-t-elle pas dit, la prophétesse, que, sous son regard, tous les peuples semblent se figer ; l'activité ne se produit plus. Tous les pays passent dans sa vision et chacun attend. Mais la prophétesse sent que l'idée de guerre, de révolution, s'insinue dans les cerveaux. Il ne faut

penser ni à la guerre, ni à la révolution, dit-elle. C'est que Geneviève Zaepffel pressent un dogme, une psychose dont elle ne veut pas que les âmes se pénètrent. Car, dans l'état où se trouve l'Europe, avec les passions qui y sont allumées, et l'enchevêtrement des intérêts, le premier acte de guerre qui surgirait ébranlerait l'édifice humain.

Ni guerre, ni révolution ; elle ne le veut point, parce qu'elle a vu poindre dans ses visions l'ébauche de leur spectre de mort. Elle sait déjà que nous aurons la guerre et la révolution, mais veut écarter de la France leur sinistre cortège.

Septembre 1938... Que dit la prophétesse à son sujet ?

« Nos soldats sont à la frontière ; tous nos grands chefs, nos généraux sont là. Mais leur élan est brisé. La France ne se battra pas. Tout s'arrangera. »

L'accord de Munich, après l'envahissement par l'armée allemande du territoire des Sudètes, apporte à l'Europe une détente légère.

Les deux événements marquants de 1938 sont donc annoncés, mais Geneviève Zaepffel les dépasse, car ces événements sont eux-mêmes dépassés ; et bien qu'il n'y aura pas de guerre cette année-là, les préparatifs s'intensifient, et la paix précaire va se surarmer. Puis le temps et l'espace sont survolés, en cette soirée où la missionnaire, dans un appel vibrant aux forces du Bien, livre combat contre les pensées mauvaises et ténébreuses d'une poignée d'hommes

assoiffés d'or qui tiennent, en leurs mains crochues, les richesses terrestres. La guerrière va faire reculer le cortège des maux sanglants et des conflits dévoreurs d'hommes.

Que dit-elle ?

« Je suis absolument sûre, absolument certaine, que l'âme du chancelier Hitler n'a qu'un désir : c'est de se rallier à la France ; mais qu'il lui est impossible de le faire en ce moment. Il le sent avec tellement d'intensité, qu'il faudrait presque la guerre, si les pensées de paix ne résistaient chez les Français. »

L'Allemagne veut alors se rallier à nous ; mais son plan militaire se déroule sous les yeux de la prophétesse. La vision psychique du chancelier allemand semble lui donner tout l'espoir attendu. Il ne déclarera pas la guerre à la France.

Nous poursuivons la prophétie :

« L'Angleterre sera surprise ; les événements sont si pressants contre elle qu'elle change de visage. Une pluie de feu s'abat sur son sol. Suspension des accords franco-anglais. »

« La France est devenue toute petite après un bouleversement. Tous nos représentants se retirent. Celui qui commande porte un grand nom. La statue de la République vient d'être décapitée. »

« Le Japon s'attaque à l'Amérique qui apporte son appui à l'Angleterre. C'est à cause de cet appui que les premiers troubles naîtront chez elle. C'est en Amérique qu'il y aura la

plus triste et la plus sanglante des révolutions. »

C'est ainsi que les dés, non encore jetés, sont prêts à tomber. Les prophéties de 1938 sont péremptoires. Il faut que personne ne songe à la guerre, et Geneviève Zaepffel le dit expressément, parce qu'elle sait que la guerre est dans toutes les pensées ; elle sait que nous ne devions vivre la période 1938-39 qu'avec cette hantise du proche combat, et dans une longue veillée d'armes.

La prophétie nous l'annonce :

« Les accords de Munich ne dureront qu'une saison. »

Le bellicisme israélite gagnera du terrain, et les menaces vont grossir d'importance jusqu'à la déclaration de guerre du 3 septembre 1939, qui sonnera, de par le monde, le glas de la paix morte.

ET, DANS SES PROPHETIES D'AVANT-GUERRE DU 12 DECEMBRE 1938, la missionnaire n'a plus qu'à nous annoncer les événements qui se sont déroulés durant l'année tragique, avec cette certitude et cette affirmation de l'âme qui ne nous a jamais trompés, avec cette connaissance anticipée du conflit, dont elle voulut, de toute sa puissance psychique, repousser le spectre horrible.

Mais, avant ces prophéties de la terrible mêlée, n'a-t-elle pas dit, en des messages lumineux, aux chefs d'Etats, le sort réservé au monde ?

Dans son message à la France, de 1937, vit tout le pathétique de notre tristesse présente :

« France, pour parler de toi, je cherche des mots et des phrases comme on cherche un linceul pour voiler un cadavre... Il me faut chercher la voie directe et la moins obscure pour éclairer les Français sur le danger futur qui menace notre patrie, leur donner des armes pour se défendre et pour vaincre. Celui qui ne voudra pas comprendre disparaîtra dans la tourmente. Il me faut préparer la France comme on prépare une armée lorsque le tocsin a sonné. Je fais appel à tous les Français. La France, en 1938, a sa dernière chance. »

Tout cela fut dit en 1937.

Que dit le message de la même année au chancelier Hitler ?

« Ah ! si tu le voulais, Hitler, si tu le voulais vraiment, de tout l'entêtement de ton être, comme tu pourrais réaliser de grandes choses auxquelles ton nom resterait à jamais uni, comme à la page la plus heureuse de l'histoire européenne ! Ce qu'attendent de toi toutes les âmes qui nous unissent à distance, c'est que tu parviennes à réaliser l'union de la France et de l'Allemagne. Tu le peux ! »

« Tu le peux ! »

« Et le pouvant, tu le dois ! »

« A trois reprises, j'ai vu, de par tes ordres, cette union se sceller. Ayant réalisé cela, tu apporteras, à ton peuple et aux autres nations, une telle vie de prospérité que, plus tard, les

hommes s'inclineront en prononçant ton nom. Je te vois planer sur les capitales, non pas en conquérant, mais en messager de l'union, en apôtre des nécessaires collaborations entre les peuples. »

Prophéties de 1937 ! Réalisation de l'immédiate après-guerre ! Nous vivons les mots de ces deux messages. Ils pénètrent nos cœurs, ainsi que des flèches de vérité. Ils s'éclairent d'un sens politique profond.

Quant aux prophéties mêmes, qui annoncent le drame, elles ont la rigoureuse exactitude d'un calque.

En quelques phrases, nous vivons les heures héroïques de l'ouragan de mai et juin 1940 :

« C'est tout un ensemble de drapeaux qui se présentent sur l'invisible écran. Ces drapeaux se jettent les uns sur les autres. Ils sont tenus par les invisibles. Les âmes de ceux qui, durant la guerre de 1914-1918, sont morts pour l'honneur et la défense de leurs étendards, se présentent dans la mêlée macabre pour les défendre encore. »

« Certains drapeaux s'effritent, d'autres flambent. Mais ils disparaissent ; tandis qu'avec eux, toutes les frontières s'écroulent dans l'abîme. »

La prophétie a dit vrai, car nous avons vécu ces temps de course à l'abîme. La vérité de l'au-delà est devenue la vérité historique de notre misérable plan humain.

« Puis c'est la croix gammée qui tisse le drapeau français... et le drapeau anglais nous quitte en pleine mêlée... »

Quelle anticipation sur le cours de l'histoire !

Quelle moralité ces prophéties ne revêtent-elles pas aussi ?

« Il faudrait, Humanité, que tu comprennes et que tu saches mieux te concilier ceux que tu crois tes amis d'aujourd'hui et qui seront tes ennemis de demain, et ceux que jadis tu croyais tes ennemis et qui seront de puissants amis. »

Puis la missionnaire jette aussi un regard sur l'Italie qui frappe la France agonisante, à l'heure cruciale.

Enfin, c'est la débâcle et toute l'épreuve de l'exode qui, en France et en Europe, déplace des multitudes prises de panique devant l'invasion. Geneviève Zaepffel subit dans son âme une tourmente effroyable. Malgré sa force psychique, la prophétesse ne peut faire front contre l'impétuosité de la tempête qui courbe les plus forts et les plus sages.

Que dit-elle ?

« Devant les visions horribles qui submergent le monde, l'angoisse des fuites éperdues qui m'étreint est indescriptible ! Je voudrais crier, disparaître, échapper au carnage... Je dois subir. Nulle force humaine ne saurait m'en délivrer. Les visions se succèdent avec la rapidité de l'éclair. Je subis la violence d'un ouragan. La bourrasque est telle que je ne puis

lutter contre sa puissance, ni expliquer l'inexplicable du moment. »

Puis, un temps d'accalmie passe et efface cette vision d'horreur. Les âmes de ceux qui ne sont plus se présentent à la prophétesse, comme pour jeter un dernier regard sur l'aspect du continent ; et, dans une apothéose de clarté, avant de prendre leur suprême envol dans le ciel, tracent ces mots dans l'espace :

« Que les Etats-Unis d'Europe soient ! »

« Dix-sept nations se rallieront aux grandes puissances. »

Les temps présents sont aussi stigmatisés, car le Christ fit son apparition en crucifié, suspendu entre la France et l'Allemagne, et la prophétesse nous traduit ses paroles :

« Je veux, France, reprendre ma place ! »

Et, c'est la lutte contre le judaïsme, lutte raciale et séculaire entre les humanités aryennes et sémitiques.

Tout le problème colonial est ainsi évoqué dans ces prophéties d'il y a trois ans. Geneviève Zaepffel vit plusieurs années d'avance, sans cesse dépassant notre présent. Sa vie subconsciente n'est qu'une anticipation ordonnée et méthodique.

« Dans nos colonies, il y aura, pour ceux qui sont nés avec l'âme guerrière, de quoi lutter, de quoi se battre, et de quoi vaincre aussi. »

Ne sent-on pas dans ces mots s'égrener, avec amertume, le chapelet des abandons. Ne sent-on pas, dans ces mots, s'exprimer toutes nos défaillances devant le devoir, nos renoncements devant l'action ?... Ne sent-on pas dans ces mots, tous nos reniements envers les Français intrépides, les grands explorateurs qui ont gagné l'Anglais de vitesse pour conquérir un sol qui prolonge la mère patrie ?

Pourquoi nos gouvernants n'ont-ils pas entendu la voix prophétique ? Ils auraient pu transformer la résistance symbolique en une défense victorieuse !

Mais elle sait, la prophétesse, quatre ans avant :

« Que la France sera trahie dans ses colonies », comme elle a pressenti l'assassinat de l'amiral félon à Alger en novembre 1942.

Que dit-elle ?

« Un chef français, qui a gouverné la France pendant un peu de temps, va mourir ; et sa mort fera réfléchir, parce que ce que représente cet homme est sur un plan néfaste pour la France. »

Quel climat symptomatique des événements tragiques que notre nation subit !

Puis la guerre vint, et la voix prophétique se tut...

La tourmente a passé entraînant dans son sillage la chute des anciens hommes du gouvernement, des chefs de la défaite.

La prophétesse a donc dit vrai quand elle annonça que :

« Le Parlement serait fermé par une volonté dominante, et qu'un chef, au grand nom, dirigerait la France. »

Comme elle aura dit vrai quand :

« Notre pays sera enfin rénové sous l'action énergique d'un sauveur, à la suite d'un bouleversement, d'une révolution sanglante, mais courte, et d'un autodafé grandiose des lois du passé ! »

Le 15 décembre 1940, Geneviève Zaepffel, de nouveau, a prophétisé au sortir de la guerre. La France a vécu l'année terrible. Les Français s'éveillent d'un cauchemar sans précédent, ils s'interrogent, se regardent et essaient de comprendre.

La foule, à peine émergée du flot de l'exode et ramassant sa vie durant son retour lugubre au foyer abandonné, est de nouveau réunie par la missionnaire qui reprend toute son activité psychique. La voix prophétique, avec une vigueur accrue, révèle les signes annonciateurs que lui montre l'invisible écran :

Un grand chef tend à la petite Francae, ses deux mains.

Entente franco-allemanade... Ce fut l'entrevue de Montoire : la promesse..., l'esquisse d'une collaboration entre les deux peuples.

La guerre de Russie, pour l'année 1941, annoncée ainsi :

Russie : un bruit sec se fait entendre. Ce sont des hommes que l'on fusille. L'on pend aussi... Des morts, des morts, autant que de pavés dans Paris. Effroyable révolution.

La prophétesse emploiera, dès lors, ce vocable de révolution, car c'est bien la révolution national-socialiste qu'entraîne la victoire allemande dans tous les pays européens.

Le monde n'échappe pas à la pointe de la dextérité psychique de la missionnaire.

Guerre de Russie ! Le choc germano-soviétique, ou ruée des fanatismes ! C'est le choc des armes qui gagne de vitesse le choc social pour le détruire, l'anéantir avant qu'il n'ait eu le temps d'accomplir dans le monde les desseins d'une menace angoissante !

Révolution ! Deux idéologies sont aux prises!

Mais, auparavant, n'a-t-elle pas laissé pressentir la marche victorieuse de l'Allemagne au sud de l'Europe ?

Que dit-elle de ces petits Etats qui s'appellent Yougoslavie, Grèce, sataniquement travaillés par la cavalerie de Saint-George :

« Ils se soulèvent pour reprendre ce qu'ils croient être la liberté. »

Est-ce aussi la guerre ? Non, ce sont autant de révolutions sociales qui se répandent à la suite des armées allemandes triomphantes.

La formule nationale-socialiste, sur les ailes de la victoire, vole de capitale en capitale et l'Allemagne, chez elle, en Europe, fera don aux nations, après la tourmente, d'un nouvel humanitarisme.

Contre lui, déjà, se bloquent toutes les forces démoniaques du vieux libéralisme, et la prophétie dit vrai lorsqu'elle annonce :

« Qu'à travers l'Atlantique
Les ondes complices aiguisent
Les appétits.
Marteaux et faucilles aux trois points s'allient. »

C'est l'alliance judéo-maçonnique avec les Soviets et l'entrée en guerre des Etats-Unis d'Amérique, déclenchée par l'attaque soudaine du Japon.

« Complots communistes pour faire naître des troubles en France. Amoncellements d'or pour des fins tragiques. Deux assassinats retentissants ; les victimes échappent à la mort. »
(Le président Laval et M. Déat, août 1941.)

Israël a soulevé la planète. Le monde est en ébullition, le conflit est général, la révolution est totale, mondiale.

Les nations se battent loin de leur base. L'Australie, l'Afrique prolongent le continent américain. Des navires, des flottes, des armadas sillonnent les mers. Les escadres se battent ; mais avant que les torpilles de l'Axe ne coulent les bâtiments adverses, la prophétie les a frappés de mort, deux ans auparavant :

« Naufrage ou feu céleste,
Chaque vague de l'Océan est une vague
funeste. »

Et des tonnages, et des hommes s'effondrent et des hommes se tuent.

Nazisme, fascisme, bolchévisme, américanisme, autant de messianismes déchaînés qui aspirent à la domination spirituelle et matérielle du monde. La missionnaire enveloppe tous ces « ismes » exaspérés dans une prophétie hallucinante ; le raz-de-marée sanglant est projeté sur nos âmes en déroute par la prophétesse guerrière qui s'écrie :

Ni parcelles, ni
bribes, toutes nations n'échappent
Au bouleversement de l'univers,
Les hommes sans relâche frappent,
Secoués d'idéal révolutionnaire
afin qu'il n'y ait plus de misère.
Frémissement du sol, fureurs de l'onde,
L'enfer fait rage sur le monde. »

Enfin, que disent les prophéties récentes ?

Elles nous parlent de la France qui a une action décisive à jouer. Mais combien coupable serait-elle, si elle s'attardait pour accomplir sa mission et mener son combat.

« Si nous ne comprenons pas, c'est le grand drame qui commence. Notre nation tombera. Si les Français ne veulent comprendre, ni agir, la France ne vivra pas. »

Et la missionnaire d'ajouter :

« Je ne veux pas que cette prophétie demeure ; il appartient aux Français de l'effacer. »

Mais cette prophétie demeure. Les Français n'ont pu que se battre symboliquement, pour sauver l'honneur de ce qui fut autrefois un grand empire.

La prophétesse, enfin, entrevoit les départs de nos ouvriers en Allemagne, sorte de transhumance, qui donne à Geneviève Zaepffel l'impression que la France court à travers l'Europe.

CONCLUSION :

Nous venons de vous faire un résumé des prophéties de Geneviève Zaepffel, c'est-à-dire de retracer l'histoire du monde dans ses grandes lignes, depuis sept années.

La missionnaire, qui met ses facultés au service de sa patrie malheureuse, du peuple souffrant et de l'ouvrier qui tempère sa force grondante d'un espoir de justice immanente, la missionnaire qui fait abstraction de sa personnalité, de sa vie, pour poursuivre son œuvre rédemptrice de l'humanité, qui crée des courants de pensées, n'a point omis de nous mentionner le moindre fait qui, dans le présent, nous blesse et nous meurtrit.

CAR :

Qui donc a dit, en pleine période d'abondance, que nous aurions faim ?

Qui donc a annoncé, en pleine détente, la révolution espagnole et le front populaire français ?

Qui donc a prophétisé, au moment de la solidité du bloc franco-anglais, que l'Angleterre nous quitterait en pleine mêlée ?

Qui donc a parlé du conflit germano-russe, tandis que ces deux puissances se ménageaient ?

Qui donc a révélé, en pleine euphorie internationale, le conflit mondial Allemagne-France-Angleterre-Pologne-Russie-Etats-Unis-Japon ?

Qui donc a précisé l'état actuel de la France :

« La France sera si petite, si petite... » qu'elle n'est plus, à l'heure où notre nation s'enorgueillissait d'un grand empire ?

Qui donc a dit que les Anglais et les Américains envahiraient nos colonies ?

C'est GENEVIEVE ZAEPFFEL... et la voici.

R. ZAEPFFEL

GENEVIÈVE ZAEPFFEL *fait son apparition, elle s'avance d'un pas assuré, en guerrière déterminée, au devant de ses auditeurs ; elle porte la robe blanche des Essénients, nouée à la ceinture par une cordelière vieil or terminée par deux glands. Elle a revêtu, pour prophétiser, l'ample cape blanche druidique dont le col est marqué de la faucille d'or et du gui, emblèmes sacrés des prophétesses de la forêt préhistorique de Brocéliande. Ses cheveux argentés achèvent de donner à l'ensemble une clarté magique.*

Dans un silence religieux, elle parle et devient lumière.

Que de chemin parcouru, que d'épreuves, que d'avertissements restés malheureusement sans échos, depuis sa première soirée de prophéties publiques !

ELLE PARLE.

Pour prophétiser, donc permettre à la faculté de s'extérioriser, il faut réaliser le calme et l'harmonie d'une forêt.

Réaliser ces deux qualités essentielles, en plein chaos des mentalités, devant un auditoire en complète divergence de vues et de croyances, est d'une certaine difficulté psychique.

ELLE PARLE.

Pour capter toutes les âmes, les envelopper dans une même pensée de force et les élever à la cime merveilleuse de la prophétie, ses paroles tombent comme une semence de pensée parmi les auditeurs attentifs et conquis.

Harmoniser des milliers d'auditeurs est, pour le sceptique qui se sent emporté, une preuve qu'il y a, en cette femme, une puissance surnaturelle.

Un journaliste confessait, après la soirée du 12 décembre 1938, qu'entré en profane, il était sorti convaincu.

« Indiscutablement, indubitablement, écrivait-il, cette femme étonnante dégageait une force qui nous gagnait tous. »

Prophéties du 5 Décembre 1949 au Palais de Chaillot

Première vision. — LA TURQUIE :

La prophétie montre que la Turquie résiste aux premières attaques, bien qu'ébranlée sous la violence du choc. La Turquie doit avoir aussi son secret, puisque la prophétie dit qu'elle ne se défend pas par les armes. La chute de la Turquie, qui se produit plus tard, sera le signe que la planète entière va être ébranlée ; ce sera le point de départ des événements que chacun pressent.

La prophétie poursuit : la bataille dans Jérusalem... Israël couronne son roi. Comme il est puissant ! dit la prophétie... La vision montre un prolongement de lumière autour de la couronne de ce roi. C'est après le couronnement de ce roi que la prophétie annonce la chute de la Turquie.

La planète semble suspendre toute vie... Effrayé de ce qui suit, le roi d'Israël crie son désespoir, et monte vers le nord...

Pas de soldats dans la vision... mais l'ombre de plus en plus opaque s'étend sur la terre, pendant que des FORCES agissent dans l'espace.

Deuxième vision. — L'ALLEMAGNE :

Impossible d'y pénétrer ; la vision montre des remparts d'airain.

Troisième vision. — L'ESPAGNE :

Du ciel tombe commun un liquide couleur de sang, qui fait glisser le pays...

Quatrième vision. — L'AMERIQUE :

La vision me montre un soleil démesurément grand, plein de feu... Il arrive à l'heure où notre continent est plongé dans une nuit profonde... et dans un calme impressionnant.

La prophétie dit : on ne peut passer en France...

Cinquième vision : ...

Toujours dans la nuit complète...

La vision montre trois rois couronnés. On peut interpréter : « trois puissances, trois forces. »

Le roi d'Israël ayant perdu sa couronne, on la lui remet sur la tête : aussitôt, le roi tombe...

Sixième vision. — L'ALLEMAGNE :

La vision montre un champ immense, où des hommes debout sont groupés. Chaque homme se métamorphose en arbre jeune, chargé de fruits prodigieusement beaux.

Sur la terre, toujours un silence poignant... La prophétie dit : « Pas de bruit... toujours pas de bruit...

Septième vision : ...

Il n'y a plus qu'un continent, dit la prophétie...

La vision montre la France enveloppée d'un voile impénétrable... Nul ne peut passer en France...

Vision d'eau qui monte lentement, lavant tout sur son passage... Plus de gouvernement... Rien... Le centre de la France n'est plus Paris...

Toujours dans la nuit profonde. La vision montre un cheval blanc qui martèle le sol. La prophétie dit : un cheval qui fait du bruit. Ce bruit me rappelle à la vie, et une joie indéfinissable m'envahit !

Ce cheval blanc porte un homme jeune. Calme et serein, c'est lui le jeune inconnu ; c'est lui, le sauveur de la France. La force qui irradie de son être, lui donne une exceptionnelle puissance. Et la prophétie dit : il paraît plus puissant que les trois autres... Il apporte

beaucoup de messages... Et la vision montre que ses messages, comme emportés par le vent, partent dans toutes les directions...

Huitième vision : ...

La clarté se fait sur un monde étrange qui fusionne... mais toujours le même silence... La terre est alimentée par les airs, dit la prophétie, et l'obscurité disparaît. La vision montre quelques hommes qui se lèvent comme d'un long sommeil... Les trois chefs, à nouveau, se montrent, mais cette fois, sans couronne.

Neuvième vision. — LA RUSSIE

La prophétie dit : La Russie s'est couchée comme un immense champ de blé traversé par une rafale de vent en direction de la France, mais stoppée à notre frontière est happée par un courant contraire et rejetée en arrière.

A ce moment, les courants de la planète se déplacent et les temps sont changés... Et la prophétie dit : il y aura de grandes épreuves... sur toute la planète...

Prophéties du 7 Novembre 1950 à Genève

CE QU'IL ADVINT ET CE QU'IL ADVIENDRA

Vision ! Voilà que tout l'univers apparaît avec un nuage sur les collines. Toutes les collines et les montagnes du Thibet vont s'écrouler lentement ; il n'y aura là-bas plus de force. Chrétiens et musulmans se mettent sur deux rangs (1). *La Chine, plus rien ne va l'arrêter... c'est assez grave...* L'Egypte, aussi va bientôt soudainement être frappée, il faudra qu'elle réponde à des épreuves auxquelles elle n'est pas préparée. La Russie se lève, interdit de marcher en avant *(sic)*, guettant chaque passage faible pour y placer des hommes.

L'Espagne sera surprise.

L'Allemagne va jeter par terre tout ce qui lui barre la route, cette fois elle semble prendre la bonne route. La France semble comme hypnotisée et n'avance pas.

L'Italie et la Belgique font corps et cependant au milieu de ces deux nations passent des troupes étrangères. L'autriche semble la plus joyeuse, comme si elle était tout à coup devenue libre, c'est bien étrange.

Les Japonais discutent sur les décisions qu'avant quelques mois ils prendront définitivement. L'orage dans l'esprit de cette nation semble très inquiétant.

(1) Trois jours après cette prophétie, la Chine entrait en Corée.

Autour d'un pays, dont je ne puis pas donner le nom, comme une barrière de feu, les hommes qui s'y trouvent enfermés n'ont pas l'air inquiets.

L'espace est rempli des charriots fulgurants, ce qui coule ressemble étrangement à des coulées bleu et partout sur les pays où ce liquide s'étend toute végétation disparaît.

L'Amérique, on arrive chez elle, non pas par les airs mais par des voies souterraines ; ce sont des hommes jaunes qui sortent de toutes parts et l'Amérique croit vivre un grand songe. Et cependant elle est dans la réalité. Le danger, ce sont les hommes de couleur. Et maintenant, le monde redevient limité. Sur les routes de verdure, les oiseaux ne chantent plus. Chacun sent qu'il s'est passé quelque chose sans que les survivants puissent définir ce qui a immobilisé tant d'humains, sans souffle et sans vie.

Je suis aux frontières, pas très loin. La Suisse m'apparaît comme derrière des remparts d'airain, on a fortement secoué ces remparts, il n'ont pas cédé. Des hommes jeunes se lèvent pour voir ce qui se passe derrière ces remparts, et ils apprennent ce qui doit être exécuté les jours qui vont suivre, rapportant le message de ceux qui ont pris la plus grande partie de la Suisse.

Il fait nuit, plus de chaleur et nous sommes vers le milieu du jour. Les hommes semblent reprendre haleine en attendant les conclusions de ce qui peut se passer le lendemain.

La paix vient d'Orient. C'est un messager qui l'apporte sur un cheval blanc et la monture se brise aux remparts de ce pays. A ce moment-là, la Suisse fera une erreur de ne pas laisser passer ce messager afin de l'expliquer aux autres nations *(sic)*.

Tout sera rapide, 28 levers de soleil. Ce sera la fin d'un cycle... d'un monde complètement rénové, mais il faut laisser passer plusieurs, plusieurs années avant que la tourmente ne vienne à nos frontières.

CLIMAT PROPHETIQUE DU 3 DECEMBRE 1951 A PLEYEL

Ces prophéties eurent lieu devant un auditoire cosmopolite rappelant la foule des grandes soirées prophétiques.

Toutes les religions, les races, les nations y étaient représentées : malgré les courants divergeants l'ambiance fut excellente et l'harmonie s'établit. Sans leur concours, l'extériorisation d'un prophète ne peut être complète, pas plus qu'un malade ne peut être guéri sans harmonie fluidique.

Espérons que ces prophéties porteront leurs fruits en tous lieux, harmonisant hommes et nations.

Pour expliquer l'action, le mouvement, les soubresauts des nations tels qu'ils se sont présentés dans le champ de mes visions, il faudrait écrire un gros volume largement diffusé dans toutes les langues pour le profit de l'humanité entière, créant un grand courant d'apaisement.

Qui en tirerait profit ?

Peut-être les chefs d'aujourd'hui, s'ils relisaient les prophéties faites à leurs prédécesseurs, leur annonçant une fin tragique s'ils prenaient la mauvaise route.

Par déférence pour les chefs disparus, taisons leurs noms encore dans toutes les mémoires, mais leur fin devait être tragique comme il était prophétisé.

Les nations connurent aussi leur destin bien avant les événements de 1939. En voici le résumé sommaire :

LA FRANCE : sa longue occupation.

L'ANGLETERRE : sa fuite à Dunkerque, l'effritement de sa puissance, le détachement de ses colonies.

L'ITALIE : sa conquête de l'Ethiopie, puis sa défaite certaine, changement de chef, abolition de la royauté.

LA BELGIQUE : l'ordre de son roi de cesser le feu en pleine mêlée.

L'AMERIQUE : sa venue trop tardive et ses épreuves futures.

LA RUSSIE : alliance platonique, l'alliée deviendrait l'ennemie.

L'ALLEMAGNE : sa victoire et sa défaite.

ISRAEL : sa souffrance, suivie de la résurrection de sa cité.

L'ESPAGNE : la prophétie fixait avec les dates : la révolution, ses causes et sa durée.

LES COLONIES : leur drame actuel et de demain.

L'EXTREME-ORIENT : la guerre entre Chinois et Japonais avec dates, l'attaque japonaise de Pearl Harbour, la fin de la guerre du Japon par la bombe atomique sur Hiroshima et Nagasaki.

Les prophéties s'inscrivaient dans plusieurs volumes. Nations et chefs eurent leurs avertissements.

Mais aujourd'hui c'est à la masse des peuples qu'il faut s'adresser, car c'est du courant de pensées de ces masses que dépendent la suspension ou l'amplification du chaos actuel.

L'amplification signifie simplement que si le monde ne veut pas s'harmoniser et fraterniser, l'inharmonie fera sauter la planète.

PROPHETIES 1951
En sténotypie directe.

LA GUERRE DE CORÉE SERT DE MIROIR A LA RUSSIE

Trois points nouveaux prennent feu. Dans les centres occidentaux l'or coule en abondance. Une parade chez les Français est offerte. Tout cela capte les plus vaillants pour un temps. Le champ des visions montre l'armée étrangère retournant sur ses pas, frappée par une force d'en haut. Les armées, comme hypnotisées, se sont endormies. La pensée semble ne plus habiter les hommes.

Plus loin dans le temps, en Russie, les hommes apparaissent vêtus de blanc extrêmement lumineux, symbole d'une conversion en masse. Mais l'autre partie de la Russie reste en noir. (*Ainsi ai-je vu l'Allemagne avant son occupation*).

Une lanterne magique semblait tomber du ciel, éclairait et plaçait l'Angleterre sur toute la partie en noir. Comme symbole, cela peut signifier que l'Angleterre n'apporte pas d'une façon assez efficace son appui à l'unité des nations. La Russie en noir, qui reste noir, compte sur la léthargie anglaise pour passer et pour vaincre.

Danger pour l'Angleterre.

De la France à la Russie, la distance est grande...

La Russie se convertira, j'en suis certaine, mais l'heure n'est pas encore marquée.

Cependant déjà on donne des ordres et l'or coule. Ce sont des torrents d'or qui semblent bien retenir l'esprit des plus vaillants.

Quel grand duel des peuples... Les uns se tournent vers la France, mais déjà, quand ils se décident, la

Belgique et l'Italie sont traversées. Quelques centaines de mille prisonniers russes ont été retenus captifs.

Un grand cercle se forme autour de nos frontières, et l'Espagne se lève en portant une lourde responsabilité, suspendant les événements pour un temps. L'Espagne m'inquiète pour notre pays ; il serait bien que l'on veille du côté de ses frontières. Les Français ne m'ont jamais paru aussi fiers et valeureux. Tous debout, ils semblent sûrs d'eux, comme fanatisés, ils sont illuminés. Toute l'armée française se transforme en blanc, et c'est alors que la Russie fait demi-tour. Allemands et Français rentrent à Paris en chantant, en vainqueurs et non en ennemis.

Quant à l'Angleterre, son drapeau flambe dans trois parties du monde.

L'Autriche secoue sa paralysie et se métamorphose en moins d'une semaine.

La Grèce, force insoupçonnée.

Israël fait grand bruit dans sa cité.

L'Egypte semble enveloppée... Je ne comprends pas très bien...

La Turquie porte le fanion symbolisant le soulèvement de la planète, pour un temps assez court, mais combien tumultueux. C'est extrêmement court, le combat des hommes. C'est alors qu'interviennent les éléments d'En Haut...

Ce qui coule sur l'Espagne, c'est comme une lave rouge de sang, mais ce n'est pas du sang, les chefs présents seront surpris. Il y a un grand foyer d'incendie dans ce pays.

Contrairement aux idées des chefs, toutes les colonies, en moins de quatre années, reprendront leur place primitive.

Il restera d'ailleurs très peu de gens sur la planète... Les événements sont étranges. C'est un grand mouvement, c'est un grand tourbillon. Ce ne sont pas les chefs qui dicteront l'apaisement du monde, ce sont les soldats. Vient la fin du cycle. Calme, serein comme après une grande tourmente. Il n'y a encore rien à craindre ; tout est à l'état de préparation.

Que de chefs vont mourir en Russie !... On compte quinze hommes de valeur disparaissant d'une façon un peu étrange. C'est le commencement de la première modification de l'évolution de ce pays.

L'Autriche est beaucoup plus forte qu'on ne penserait, pour faire évacuer sa cité. Mais les hommes sont divisés en blanc et rouge, habillés non comme des soldats : d'étranges ornements couvrent leur poitrine, on dirait qu'ils font partie d'un autre monde.

La France a eu comme un grand mouvement de panique. Les chefs ont tous quitté Paris, et c'est alors qu'à ce moment-là viendra l'homme qui dictera ses lois, imposera au monde l'esprit de France, mais qui ne s'appellera plus France, pas plus que l'Allemagne ne s'appellera Allemagne.

L'Angleterre, un long tocsin sonne pour elle définitivement dans le temps.

Puis je vois comme un disque solaire qui tourne et annonce la monnaie qui fusionnera dans le monde, et aucune monnaie nationale n'aura plus cours.

Et alors les hommes sont de bois... Ce sont des hommes-robots qui marchent encore tout seuls pendant que le reste du monde semble endormi. Les temps nouveaux apparaissent moins tragiques pour la France que pour tous les autres pays, y compris ROME QUI SERA DETRUITE...

Conclusion

Parmi ces diverses prophéties, les unes se rapportent à des événements déjà vécus, d'autres appartiennent à des événements que nous aurons à vivre.

Ces dernières sont donc en puissance de réalisation, tout en chevauchant des prophéties déjà réalisées que le lecteur aimera sélectionner.

Il m'appartient de bien spécifier prophétiquement que dans des temps encore assez lointains, la fin d'un cycle d'humanité est certaine.

Un jour, une main guidée par le destin — quel destin ? — actionnera le bouton atomique et, par des réactions en chaîne, notre monde aura vécu.

Bien peu d'humains subsisteront. Chacun a le droit de se compter parmi les survivants.

Cette vision de fin d'un monde, je l'ai vécue devant trois mille témoins. Je trouve sage de le rappeler pour aider encore et toujours à l'évolution humaine, pensée dominante de toute ma vie et de toute mon œuvre.

FIN

Terminé le 19 janvier 1967,
au Manoir du Tertre
35 - PAIMPONT

TABLE DES MATIÈRES

	pages
Compte rendu d'un journaliste	7
Mon Credo	11
Duel de Forces	21
La protection de Paris	37
Critiques et dissertations sur les prophéties	43
Comment je devins suspecte en 1939 — Mon Conseil de guerre	99
Ma forêt, source d'harmonies	119
Songes et visions	125
Fiançailles dans l'Astral	133
Mes camps de concentration	143
Arcachon	175
Lourdes	187
Le Chemin de Croix qui guérit	198
Songes prophétiques à Lourdes	213
Pages historiques	243
Plaquettes prophétiques	275
Conclusion	286

Achevé d'imprimer le 4 février 1967
IMPRIMERIE M. RIGAULT
3, rue Victor-Hugo - 35 RENNES
Dépôt légal : Premier trimestre 1967